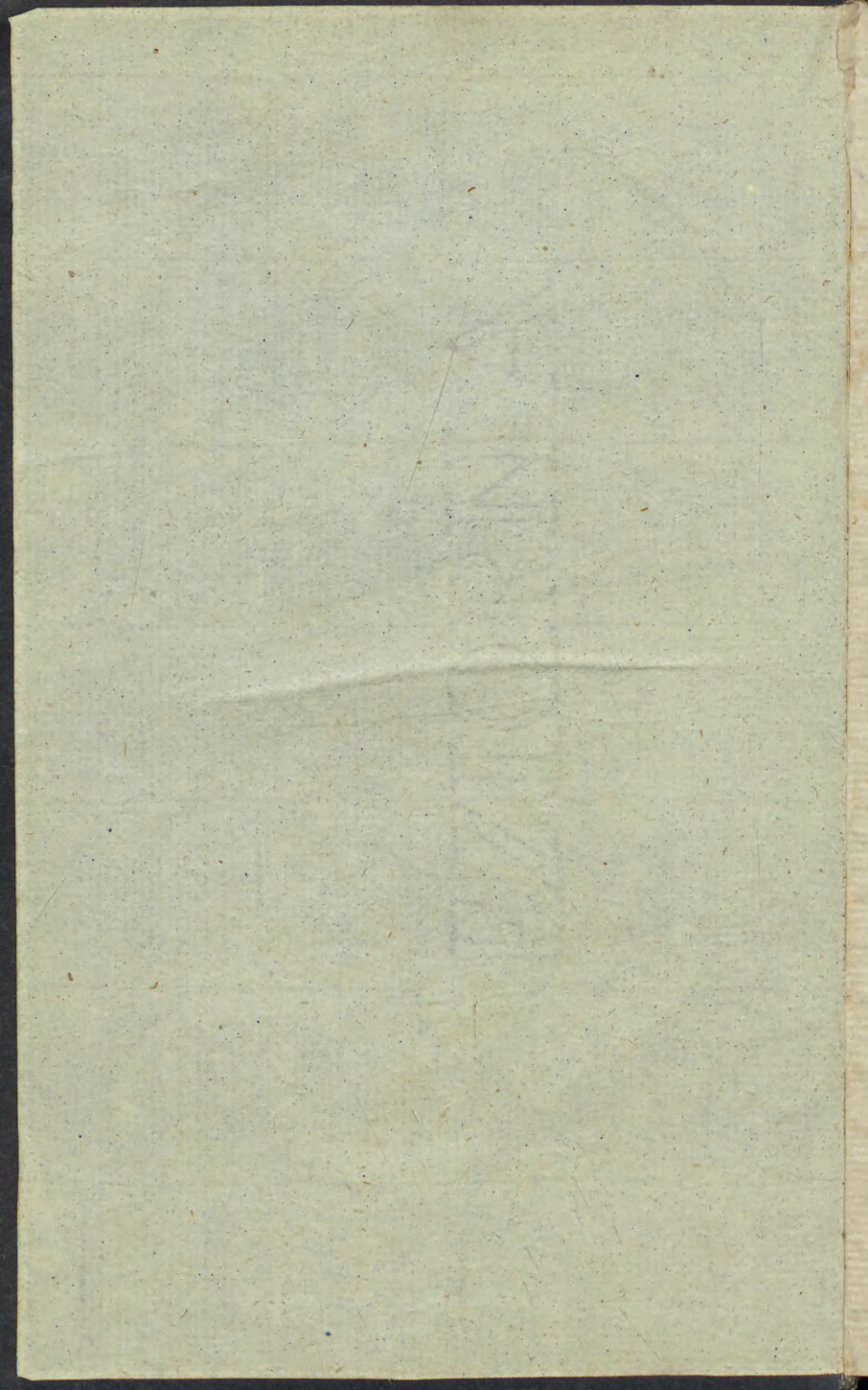


Supra

R-1.

July 2d - 1875.



EXAMEN

Du Livre intitulé CONSIDÉRATIONS

SUR LA GUERRE ACTUELLE

DES TURCS.

8/2

CET Ouvrage se trouve à PARIS,
rue & hôtel Serpente , ainsi que les
NUMÉROS, 4 Parties *in-12*, Ouvrage
critique, philosophique & politique; les
OBSERVATIONS relatives aux Mémoires
de M. le Baron de Tott; & le Traité sur
le COMMERCE DE LA MER NOIRE,
2 vol. *in-8°*, avec une Carte de la mer
Noire; du même Auteur.

EXAMEN

Du Livre intitulé CONSIDÉRATIONS
SUR LA GUERRE ACTUELLE
DES TURCS, *par* M. DE VOLNEY.

Par M. DE PEYSSONNEL, ancien Consul
général de France à Smirne, Associé des
Académies de Marseille, de Lyon, de Dijon,
de Cassel, & Correspondant de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles - Lettres
de Paris.



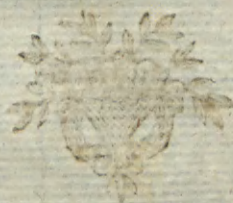
A AMSTERDAM.

1788.

EXAMEN

DES LOIS, PAR M. D. L. V. O. L. V. I. N. Y.

Par M. D. L. V. O. L. V. I. N. Y.



0-18-0-1520

8°-6589

A. A. M. S. T. E. R. D. A. M.

1788



E X A M E N
DU LIVRE INTITULÉ :
CONSIDÉRATIONS
SUR LA GUERRE ACTUELLE
DES TURCS.

LE Livre que M. de Volney vient de publier est très-bien écrit : si les faits qu'il contient sont exacts , les principes vrais , les conséquences justes , c'est un mérite de plus. Si les faits sont faux ou altérés , les principes erronés , les conséquences inexactes ; c'est un tort de plus. C'est envelopper des graces du style le poison de l'erreur , pour le faire avaler plus facilement à ses Compatriotes.

Je ne cherche pas à pénétrer les motifs qui ont déterminé M. de Volney à composer cet Ouvrage, l'impulsion par laquelle il a été mu, les sentimens qui ont dirigé sa plume. Il a pu dire *homo sum, nihil humanum à me alienum puto*. Je ne suis pas obligé non plus de rendre compte des raisons qui me font écrire. Je puis dire ce que dit le Corregge, en voyant les tableaux de Raphaël, *edanche io sono pittore*. Je fais partie du public; j'ai droit d'examiner un Livre qui prétend à ses éloges; je fais partie de la nation, j'ai droit de dénoncer à la nation un Ouvrage dans lequel je crois appercevoir des maximes opposées à ses intérêts. M. de Volney dit « qu'il faut avoir vécu des années avec » les Turcs, avoir étudié à dessein leurs » habitudes, en avoir même ressenti les » effets & l'influence, pour prendre une » idée juste de son moral, & en dresser » un calcul probable. C'est à ce titre qu'il » demande qu'il lui soit permis de dire » son sentiment.

M. de Volney dit lui-même dans la Préface de son premier Ouvrage, que son absence de France a été d'environ trois ans, qu'il a passé sept mois en Egypte (ne sachant ni le turc ni l'arabe), & n'y trouvant pas même des facilités pour apprendre cette dernière langue; huit mois enfermé dans un Monastère chez les Druses, où il se l'est rendue familière; & un an qu'il a employé à parcourir la Syrie. Il n'a par conséquent vu que la Syrie & l'Egypte; il n'a pas été dans la Capitale, n'a point parcouru les principales villes des Provinces, n'a point étudié la langue turque, n'a appris de l'arabe que ce qu'on en peut apprendre en si peu de temps. Sont-ce là des titres suffisans pour accréditer ses opinions? Il s'est jugé lui-même. Un étranger qui auroit passé deux ans dans les landes de Gascogne ou dans les Cevènes, qui ne sauroit pas le françois, feroit-il fondé à prétendre que l'on crût aveuglément ce qu'il lui plairoit d'écrire

sur le gouvernement, les mœurs & les usages des François ?

Pour moi, je n'ai besoin de réclamer aucun titre, je ne veux point faire un Ouvrage, mais donner des observations sur un Ouvrage fait; je ne veux point instruire, mais examiner si le Livre dont je vais entreprendre l'analyse est instructif, & digne de fixer l'opinion publique sur la discussion des plus grands intérêts; je ne veux employer, pour combattre le Livre, d'autres armes que celles que me fournira le Livre même. Je ne m'attacherai pas à soigner mon style; je n'en ai pas le temps: j'ai cru découvrir le poison, je ne puis trop me presser de publier l'antidote. D'ailleurs, le style est la parure du raisonnement; la raison n'a pas besoin de style.

La marche que M. de Volney a tenue dans son Ouvrage, détermine celle que je dois donner à mes observations. Il a d'abord établi des faits desquels ensuite

il a tiré des conséquences ; je dois donc me borner à examiner si les faits sont vrais, si les conséquences sont justes, s'il n'y a dans l'Ouvrage aucune contradiction ; & pour la commodité des Lecteurs qui n'auront pas le Livre sous les yeux, je suivrai l'Auteur pas à pas, & je transcrirai les passages qui me paroîtront mériter des observations.

P R É A M B U L E.

Page. 1.^{re} D'une part, le Sultan exige
 » l'entière révocation de toutes les ces-
 » sions qu'il a faites depuis la paix de
 » Kaïnardjik (en 1774) ».

Le Sultan n'a point fait de cession depuis le traité de Kaïnardjik. Il demande le rétablissement du Khan de Crimée, & l'indépendance des Tartares aux termes des conditions expresses du même traité. Tout le monde fait que depuis la paix la nation Tartare a été asservie, & la Crimée occupée d'une autre manière.

PREMIERE QUESTION. *Quelles seront les suites probables des démêlés des Russes & des Turcs.*

Page 8. M. de Volney se plaint de notre partialité pour les Turcs ; il en accuse les papiers publics qui paroissent sous l'inspection du Ministère.

« De-là , dit-il , une partialité qui se » fait sentir à chaque instant dans les relations de faits qui nous parviennent sous l'inspection du Gouvernement ».

Il n'y a certainement point de papiers publics plus véridiques que les Gazettes & les Journaux François. Tout ce qui est vrai n'y est pas ; mais tout ce que le Gouvernement ordonne ou permet qu'on y mette est constamment vrai ; ils ne sont même que trop souvent chargés de vérités inutiles ou peu intéressantes.

Ibidem. « Elle régnoit sur-tout cette » partialité dans ces derniers temps que, » par une prévention bisarre , un Ministre

» s'efforçoit d'étouffer tout ce qui pou-
 » voit déprécier à nos yeux les Ottomans.
 » J'ai dit une prévention bisarre , parce
 » qu'elle étoit sans fondement & sans
 » retour de leur part. J'ajoute même , une
 » politique mal habile , parce que les
 » menaces ou les embûches de l'autorité ,
 » n'empêchent point la vérité de se faire
 » jour , & que ces dissimulations trahies
 » ne laissent après elles qu'une impression
 » fâcheuse d'improbité ou de foiblesse ».

Il faut avoir des motifs bien légitimes
 pour remuer la cendre d'un Ministre du
 Roi , & vouloir ternir sa mémoire. Si
 M. le Comte de Vergennes s'étoit efforcé ,
 comme M. de Volney l'en accuse , *d'étouf-
 fer tout ce qui pouvoit déprécier à nos yeux
 les Ottomans* , auroit-il toléré la publica-
 tion & le débit de l'Ouvrage de M. le
 Baron de Tott. *Quelles menaces , quelles
 embûches d'autorité a-t-il employées pour
 forcer au silence les Citoyens éclairés ?*
 D'ailleurs , est-il toujours nécessaire que
 la vérité soit connue ? Faut-il qu'un Mi-

nistre livre toujours la raison d'Etat à la censure publique ? Une Monarchie n'a-t-elle pas le même droit que le plus simple particulier de cacher sa situation quand la nécessité l'exige, même à sa famille & à ses meilleurs amis ? Un bon Citoyen peut sans risque & sans inconvénient se présenter à un Ministre, lui proposer dans son cabinet des réflexions, lui démontrer une erreur qu'il paroît vouloir adopter, lui faire appercevoir le danger d'une faute qu'il est sur le point de commettre, lui dire même des vérités sévères. Le Ministre l'écouterà avec complaisance, lui saura même gré d'une démarche dictée par l'amour de la chose publique, & accompagnée de la réserve & des ménagemens convenables. Mais ce bon Citoyen ne doit jamais dévoiler aux yeux du Public, ni encore moins à ceux de l'Europe, ce qui lui paroîtra une méprise du Gouvernement. M. de Volney reproche à M. de Vergennes *une prévention bisarre pour les Turcs, sans fondement & sans retour de leur*

part. Quand on écrit sur des matières aussi importantes, il faut au moins connoître des faits mémorables qu'il n'est pas permis d'ignorer. Si M. de Volney avoit su ce que les Turcs ont fait par déférence aux insinuations, aux conseils, aux instances de M. de Vergennes; s'il avoit su que M. le Duc de Choiseul voulant humilier les Russes, auxquels il portoit une haine implacable, & contrarier l'Impératrice, envers laquelle il se permettoit des sentimens d'animosité, avoit exigé de M. de Vergennes qu'il décidât la Porte à déclarer la guerre; que celui-ci ayant la main forcée par le Ministre, malgré les représentations réitérées qu'il lui avoit faites sur le danger d'une rupture précipitée à laquelle les Turcs n'étoient pas préparés, avoit, par des négociations adroites, vaincu la répugnance du Divan, & obtenu de lui la déclaration de cette guerre qui leur a été si funeste. Il est à présumer, dis-je, que si M. de Volney avoit su toutes ces choses, il n'auroit pas intenté

à M. de Vergennes une aussi injuste accusation ; il auroit pardonné à ce Ministre le déplaisir secret que pouvoient lui causer les libelles qui sortoient de la France seule, contre une nation amie & alliée, avec laquelle elle avoit encore les plus grands intérêts ; il n'auroit pas trouvé étrange & bizarre la peine qu'il pouvoit ressentir de voir des François insulter une nation dont la ruine étoit une suite de sa condescendance au vœu de notre Cour. Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, la cause des malheurs de l'Empire Ottoman est le refus que nous leur avons fait des secours qu'ils avoient lieu d'attendre de nous. Si l'opinion de M. le Duc de Choiseul avoit prévalu dans le Conseil, la France n'auroit pas laissé entrer dans l'Archipel la flotte Russe, dont les succès imprimèrent aux Turcs cette terreur qui a été la source de tous leurs maux. Si les gens qui observent & suivent les affaires, pouvoient oublier les circonstances impérieuses qui ont maîtrisé M. de Vergennes,

& lui reprocher un tort , ce feroit de n'avoir pas suivi les errements de M. le Duc de Choiseul , de n'avoir jamais donné aux Turcs , au lieu de secours de forces , que des secours d'éducation , même insuffisans , & d'être entré dans les négociations qui ont déterminé la Porte à souffrir l'occupation du Couban & de la Crimée. Voilà l'homme que M. de Volney accuse d'une prévention bizarre en faveur des Ottomans.

Page 10. « L'Europe entière a senti » que désormais l'Empire Turc n'étoit plus qu'un vain fantôme , & que ce colosse dissous dans tous ses liens , n'attend » doit plus qu'un choc pour tomber en » débris ».

Si la chute de ce colosse est si prochaine , qu'il ne faille plus qu'une impulsion légère pour le renverser , pourquoi les deux Puissances alliées développent-elles de si grandes forces pour l'abattre ?

Il est fâcheux pour elles qu'elles n'aient pas consulté M. de Volney avant de faire leurs préparatifs.

Page 11. « Il a fallu qu'elle (la Porte)
 » abandonnât les Tartares alliés de son
 » sang & de sa religion ».

Quelle est cette alliance de sang entre
 les Princes Tartares de la race de Djing-
 hizkhan & les Princes Turcs descendus
 d'Osman I^{er}. M. de Volney auroit bien
 dû nous dire où il en a trouvé l'époque.

Ibidem. « Que pouvoit-on attendre d'un
 » état de choses où les intérêts étoient si
 » violemment pliés ? Ce que la suite des
 » faits a développé ; c'est-à-dire , que les
 » Turcs ne cédant qu'à regret , n'exécu-
 » teroient qu'à moitié ».

La Porte a scrupuleusement rempli
 toutes les clauses du traité de Kaïnardjik ,
 même l'indemnité qui montoit à quinze
 mille bourses , ou sept millions & demi
 de piastras. On pourroit attester sur ce
 fait M. le Comte de Saint-Priest , alors
 Ambassadeur de France à la Porte. Au
 reste , les Turcs sont de tous les Peuples ,
 le plus fidèle à ses engagements.

Page 12. « Que les Russes s'autorisant

» de droits acquis , exigeroient avec plus
 » de hardiesse ; que les traités mal remplis
 » ameneroient des explications , des exten-
 » sions , & enfin de nouvelles guerres ; &
 » telle a été la marche des affaires. Malgré
 » les conventions de 1774 , le passage des
 » vaisseaux Russes par le Bosphore a été
 » un sujet renaissant de contestation &
 » d'animosité. Par l'effet de cette animo-
 » sité , la Porte a continué d'exciter les
 » Tartares : par une suite de sa supériorité ,
 » la Russie a pris le parti de s'en délivrer ,
 » & elle les a chassés de Crimée ».

Les Turcs supportoient sans doute im-
 patiemment l'occupation de la Crimée &
 l'asservissement du peu de Tartares qui
 sont restés dans ce pays ; mais cet objet
 n'est point proprement celui qui les a
 décidés à la guerre. Huit points de diffi-
 culté qui s'étoient élevés entre les deux
 Cours ont été regardés par les Ottomans
 comme l'annonce d'autres demandes plus
 importantes , & leur ont fait prendre le
 parti extrême à l'instant même où l'Impé-
 ratrice s'étoit relâchée sur six de ces points,



& faisoit des propositions peut-être acceptables, mais qui sont arrivées trop tard.

Page 13. « Le Hospodar de Moldavie, » craignant le sort de Giska, a passé chez » les Russes ».

Ibidem, en note. « Grégoire Giska, ci- » devant Hospodar de Moldavie, que la » Porte fit assassiner il y a quelques années » par un émissaire à qui il avoit donné » l'hospitalité ».

La Porte envoya secrètement un Zaïm prendre la tête de ce Hospodar, comme elle le pratique envers les personnages de marque, dont elle a lieu de craindre l'évasion ou la résistance. Cet Officier étoit porteur du commandement de mort, qu'il déploya après l'exécution. Giska reçut le juste châtimement de sa connivence avec les Russes, & des trahisons qu'il avoit exercées pendant tout le cours de la guerre. C'est cet acte de justice, ou tout au plus de sévérité (suivant les Loix du Pays), du Souverain légitime envers son Sujet criminel, auquel M. de Volney donne le nom odieux d'assassinat.

Ibidem. « Ces Russes , que la Turquie
 » provoque , ne font-ils pas les mêmes
 » qui , dans la guerre de 1769 , ont , avec
 » des armées de trente & quarante mille
 » hommes , contenu , dissipé , battu des
 » armées de soixante & de cent mille
 » hommes ; qui ont assiégé & pris des
 » villes fortifiées , défendues par des gar-
 » nisons aussi nombreuses que les assié-
 » geans ? &c. »

Je prie le Lecteur d'observer que dans ce paragraphe , les Turcs ont des armées nombreuses , des places fortes & bien gardées , & que , quelques pages après , il n'y a plus rien de tout cela. Ces objets n'ont existé pour M. de Volney que lorsqu'il a voulu exalter les Russes ; ils dispa- roissent tous quand il veut déprécier les Turcs. On lit à la page 22 : « Les
 » Provinces de l'Empire Ottoman man-
 » quent à la fois de population , de cul-
 » ture , d'arts & de commerce ; & ce qui
 » est plus menaçant pour un Etat despo-
 » tique , l'on n'y voit ni forteresses , ni

» armée, ni art militaire ». M. de Volney a démoli, dans l'intervalle de neuf pages, les places d'Okzakow, de Bender, de Chotzim, de Belgrade, de Viddin, de Silistrie, de Négrepont, de Naples de Romanie, de Patras, de Lépante, de Navarrin, de Modon, de Candie, de la Cannée, de Retimo, & tant d'autres, dont l'énumération feroit trop longue; il a aboli l'Infanterie réglée des Janissaires, celle des Baïraks de Serdenguetchedis, ou des Compagnies de Volontaires Seliçtars, les Sipahis, & la Cavalerie féodale, qu'il avoue cependant être excellente, quoiqu'inférieure à celle des Russes (*page 47*). Tout cela ne lui a rien coûté.

J'ai cité l'exclamation que fait M. de Volney en l'honneur des Russes; je passe à celle qu'il fait dans la page suivante, au mépris des Ottomans.

Page 14. « Ces Turcs, dit-il, si ardens
 » à déclarer la guerre, ne sont-ils pas les
 » mêmes qui, par une ignorance absolue
 » de l'art militaire, se sont attiré pendant
 » six

» six années la suite la plus continue
 » d'échecs & de défaites ».

J'oserais demander à M. de Volney, s'il a la certitude physique que les Turcs du moment sont les mêmes que ceux de la dernière guerre ? S'il a une connoissance exacte & précise des progrès qu'ils peuvent avoir faits, des succès de l'instruction qu'on leur a donnée ? Avec une ignorance absolue de l'art militaire, on ne soumet pas la quatrième partie du globe, & l'on ne tient point en respect pendant des siècles, les Puissances les plus formidables. Ce sont même les Turcs qui ont donné les premières leçons de l'art de la guerre aux Européens ; & tout ce que l'on peut en dire, est que ceux-ci se sont perfectionnés, & que les Ottomans sont restés où ils en étoient, il y a un siècle, à l'égard des autres nations.

Ibidem. « N'est-ce pas eux (poursuit-il)
 » dont les armées composées de paysans
 » & de vagabonds assemblés à la hâte,
 » sont commandés par des Chefs sans

» lumières , qui ne connoissent l'ordre &
 » les principes ni des marches , ni des
 » campemens , ni des batailles , &c. »

J'oseraï demander aussi à M. de Volney de quoi sont composées les armées d'Europe ? S'il pense sérieusement que les malheureux enfans sur lesquels tombe le fort de la milice , & qu'on arrache du sein d'une famille désolée , les vagabonds que les Officiers recruteurs enrôlent dans les cabarets des villes ; les fainéans qu'ils ramassent dans les campagnes , & qui ne s'engagent que pour se soustraire au travail pénible & journalier de leurs pères , se livrer à la paresse & au libertinage , & jouir de l'espèce de considération dont un soldat est susceptible. J'oseraï , dis-je , demander à M. de Volney s'il est sincèrement persuadé que ces hommes - là , jugés à l'époque de l'engagement , soient d'infiniment meilleurs soldats , que les paysans & les vagabonds qui composent les armées Turques ?

M. de Volney se fait à lui-même l'objection suivante.

Pages 14 & 15. « Mais, me dira-t-on,
 » depuis la paix les Turcs s'éclairent cha-
 » que jour. Avertis de leur foiblesse, ils
 » commencent d'y remédier; ils entre-
 » tiennent des Ingénieurs & des Officiers
 » François, qui leur dressent des Cano-
 » niers, leur exercent des Soldats, leur
 » fortifient des places; ils ont un renégat
 » Anglois qui, depuis quelques années,
 » leur a fondu beaucoup de canons, de
 » mortiers & de bombes; enfin le Visir
 » actuel, qui, depuis son avènement, se
 » propose la guerre, n'a cessé d'en faire
 » les préparatifs. Il n'est pas probable que
 » tant de soins demeurent sans effet ».

On croiroit que M. de Volney va con-
 venir que tous ces nouveaux moyens réu-
 nis, ont pu faire faire aux Turcs quelques
 pas vers l'instruction. Point du tout.

Page 15. « Je l'avoue, poursuit-il, cela
 » n'est pas probable pour quiconque n'a
 » pas vu les Turcs, pour quiconque juge
 » du cours des choses en Turquie, par ce
 » qui se passe en France & à Paris? Est-il

» permis de le dire ? Paris est le pays où
 » il est le plus difficile de se faire des idées
 » justes en ce genre ; les esprits y sont trop
 » éloignés de cet entêtement de préjugés ,
 » de cette profondeur d'ignorance , de
 » cette constance d'absurdités qui font la
 » base du caractère Turc. Il faut avoir
 » vécu des années avec ce Peuple , il faut
 » avoir étudié à dessein ses habitudes , en
 » avoir même ressenti les effets & l'in-
 » fluence , pour prendre une idée juste
 » de son moral , & en dresser un calcul
 » probable. Si , à ce titre , on me permet
 » de dire mon sentiment , je pense que les
 » changemens allégués sont encore loin
 » de se réaliser , &c. »

M. de Volney me paroît abuser de la
 permission qu'il demande ; il n'a fait qu'un
 séjour d'environ vingt-cinq mois dans la
 Syrie & dans l'Egypte. Je le répète encore,
 vingt-cinq mois ne sont pas , comme il
 le dit , des années ; ne sont pas un terme
 suffisant pour connoître & analyser la
 religion , les loix , la tactique , les mœurs ,

les usages, le caractère d'une grande nation dont on ne fait pas la langue ; la Syrie & l'Egypte ne sont pas l'Empire Ottoman. Nous venons de voir M. de Volney trancher sur la tactique des Turcs, sur leur ignorance des marches, des campemens, des sièges, des batailles, sur l'indiscipline de leurs troupes. Mais où a-t-il vu des armées Turques se former, se mouvoir, & combattre ? Est-ce chez les hordes des brigands Arabes du Désert, qu'il a pris des idées précises de la manière de marcher, de camper, de se battre des armées Ottomanes, de la discipline & de la police des corps militaires ? Il prononce à présent souverainement sur le caractère de la nation, sur son attachement à ses préjugés, son ignorance crasse, sa constante absurdité. Mais où l'a-t-il étudiée ? A-t-il conversé avec des gens en place, avec des membres du Gouvernement, avec des lettrés ? Est-ce dans les montagnes du Castravan qu'il a trouvé les gens raisonnables, les gens instruits, les gens aimables,

bles de la nation ? Si le hafard même lui en avoit fait rencontrer quelques-uns , ne fachant pas leur langue , ne pouvant pas s'entretenir immédiatement avec eux , comment auroit-il pu les approfondir & les juger ?

Page 16. « Je penfe même , poursuit » M. de Volney , que l'on s'exagère les » foins & les moyens du Gouvernement » Turc ; les objets moraux groffiffent » toujours dans le lointain : il eft bien » vrai que nous avons des Ingénieurs & » des Officiers à Constantinople ; mais » leur nombre y eft trop borné pour » y faire révolution ; & leur manière d'y » être eft encore moins propre à la pro- » duire ».

M. de Volney ignore encore que fi les Turcs n'ont pas eu un plus grand nombre d'Officiers François pour les inftruire , ce n'eft pas leur faute ; il ignore que la Porte avoit demandé deux cens artilleurs , & que M. de Vergennes , ce Miniftre inculpé par lui *d'une prévention*

bis farre pour les Ottomans , en envoya avec bien de la peine , douze de différens états , & que ce nombre n'a jamais été porté au-delà de vingt-quatre.

Ibidem. « L'on peut donc calculer ce » qu'ils y feront par ce qu'ils ont déjà fait » dans la dernière guerre , & le Public » en a dans les mains un bon terme de » comparaison ».

Etoit-il possible à travers les troubles & les horreurs d'une guerre malheureuse , de faire des choses qui ne sont faisables que dans le calme & la tranquillité de la paix ? Et peut-on comparer les résultats de ces deux époques ? D'ailleurs pour avoir un bon terme de comparaison , il faudroit établir le parallèle vrai & exact des Officiers qui ont été occupés en Turquie pendant la guerre , & de ceux qui y ont été envoyés à la paix ; & je ne me chargerai pas de ce travail.

Ibidem. « Quoiqu'en aient protesté » les Amateurs des Turcs , (ajoute M. de » de Volney) il est constant que les

» Mémoires de M. le Baron de Tott pei-
 » gnent l'esprit Turc sous ses véritables
 » couleurs ».

Il est constant. L'expression est tran-
 chante. M. de Volney est plus courageux
 que moi ; il décide sans appel , il dis-
 tribue avec une pleine assurance la louan-
 ge à M. le Baron de Tott , duquel il est
 difficile , faute de connoissances locales ,
 qu'il ait bien pu juger l'ouvrage , & le
 blâme aux gens qu'il appellent *les Ama-*
teurs des Turcs qui sont plus nombreux ,
 peut-être plus marquans qu'il ne pense ,
 & ne sont que les Amateurs du bien
 public & de la vérité. Il ne doute de
 rien ; même à l'instant de la publication
 de l'Ouvrage de M. le Chevalier M. d'Oh-
 son , de ce Livre qui est le jugement
 en dernier ressort de la nation Ottomane
 & des écrivains qui l'ont jugée ; de ce
 Livre qui est le fruit de trente ans de
 travaux ; dont l'Auteur possède à fond
 toutes les langues Orientales , a eu accès
 auprès de tous les Grands de la Porte ,

a joui de la confiance intime d'un grand nombre , a passé sa vie avec des gens qui lui ont prodigué tous les moyens , & ouvert toutes les sources ; de ce Livre enfin , que M. de Volney auroit dû consulter avant d'écrire , dans lequel il auroit trouvé tout ce qu'il ignore , tout ce qu'il auroit dû apprendre avant de prononcer son jugement sur une grande & illustre nation , & annoncer prématurément & comme infaillible sa chute , dont on ne voit encore que la menace. Poursuivons.

Voici encore M. de Vergennes en cause au Tribunal de M. de Volney.

Pages 16 & 17. « Je le dirai (dit-il) » sans vouloir rroubler les mânes de deux » Ministres : à voir la conduite qu'ils ont » tenue avec cette Nation , on peut as- » surer qu'ils ne l'ont jamais connue : cela » doit sembler étrange dans celui qui » avoit passé douze années en Ambassade » à la Porte : &c. »

Je ne déciderai pas si M. de Ver-

gennes connoissoit , ou ne connoissoit pas les Turcs ; je me bornerai à citer un fait ignoré , sans doute comme beaucoup d'autres , de M. de Volney. M. de Vergennes répugnoit à la négociation de laquelle M. le Duc de Choiseul l'avoit chargé pour décider le Divan à entreprendre contre la Russie une guerre pour laquelle la Porte avoit le plus grand éloignement. M. de Choiseul l'exigea absolument de lui , & lui fit passer en même-temps une très-forte somme pour acheter , s'il étoit nécessaire les suffrages des Ministres Ottomans. M. de Vergennes ne pouvant plus s'en défendre , se conduisit avec tant d'adresse & d'habileté qu'il consumma avec succès & gratuitement la négociation , & renvoya intacte à M. de Choiseul la somme qu'il avoit résolu d'y sacrifier. Il est à croire que si M. de Volney avoit eu connoissance de ce tour de force politique , il n'auroit pas hasardé cette nouvelle accusation. J'ai eu à me plaindre essen-

tiellement de M. de Vergennes ; mais mon impartialité repousse d'injustes reproches , & ne peut souffrir qu'on charge sa mémoire de torts qu'il n'a jamais eus.

Quand je vois M. de Volney n'être pas content des connoissances qu'un Ministre tel que M. de Vergennes a acquises sur les Turcs dans le cours d'une Ambassade de douze ans à Constantinople , & vouloir nous présenter comme infiniment supérieures celles que lui a données un séjour d'environ deux ans en Syrie & en Egypte ; je me rapelle avec plaisir l'anecdote Espagnole d'un coureur de M. Montijo , appelé Gusman , qui , interrogé par M. Vincent , s'il étoit de la Maison de Gusman des Ducs de Medina - Sidonia , répondit fièrement : « non , Monsieur , ceux - là ne » sont pas les bons ».

Après quelques déclamations sur le tort qu'a eu notre Gouvernement de proposer aux Turcs des moyens qui heurtent leurs préjugés & leurs habitudes sur

leur mépris profond pour toute institution qui peut leur venir de la part des Infidèles , M. de Volney revient encore aux Officiers François qui leur ont été envoyés pour instituteurs , & il s'exprime en ces termes :

« On lui a proposé (au peuple Otto-
 » man) pour modèle des usages qu'il
 » hait : on lui a envoyé pour maîtres des
 » hommes qu'il méprise. Quel respect
 » un vrai Musulman peut-il avoir pour
 » un Infidèle ? Comment peut-il rece-
 » voir des ordres d'un ennemi du Pro-
 » phete ? — Le Muphti le permet , & le
 » Visir l'ordonne. — Le Visir est un a-
 » postat , & le Mupthi un traître. Il
 » n'y a qu'une Loi , & cette Loi défend
 » l'alliance avec les Infidèles. &c. »

Page 18. « Aussi nos Officiers ont es-
 » suyé & essuyent encore mille contra-
 » riétés & désagréments ; on ne les voit
 » qu'avec murmure , on ne leur obéit
 » que par contrainte ; ils ont besoin de
 » gardes pour commander , d'interprètes

» pour se faire entendre , & cet appareil
 » qui montre sans cesse l'Etranger , re-
 » porte l'odieux de sa personne sur ses
 » ordres & sur son ouvrage ».

Si M. de Volney avoit eu connoissance des témoignages d'affection , de respect , j'ose dire de vénération , que M. de Laffite , chef des Ingénieurs François , a reçus des vieux Officiers Turcs , qui , touchant au terme de leur carrière , venoient encore prendre auprès de lui une teinture des Mathématiques & du Génie ; des jeunes gens bien nés qui accouroient en foule à ses leçons. S'il avoit su que le Sultan a fait à cet Officier le présent d'autant plus flatteur qu'il est sans exemple , d'une épée d'or de la valeur de mille sequins ; s'il avoit lu , comme moi , le Diplôme qui lui a été donné lorsqu'il est allé à Oxxakow , il y auroit trouvé des expressions qui font autant d'honneur au Souverain qui les emploie , qu'à l'Officier qui les a méritées.

S'il avoit consulté M. le Chevalier de

Saint-Remi & M. le Comte de Brentano, deux Officiers aussi honnêtes que savans dans leurs parties, chargés en chef, l'un de l'artillerie, l'autre de la discipline militaire, il auroit été bien étonné de voir ses assertions entièrement contredites par les éloges qu'ils donnoient l'un & l'autre au desir que les Turcs avoient de s'instruire, à leur intelligence, à leur pénétration, à leur docilité, à leur soumission & leur retour envers leurs maîtres, & aux marques honorables d'estime & de satisfaction qu'ils ont reçues de leur Souverain. Si ces Officiers se font plaints, ce n'est certainement pas de leurs disciples ni du Ministère Ottoman. Dans quel chapitre de la Loi M. de Volney a-t-il trouvé la défense de faire alliance avec les Infidèles ? Il auroit dû le citer. Tout le monde sait que le Prophete lui-même s'allia avec les Hébreux contre les habitans de la Mecque ; que le grand Soliman se réunit à François I^{er} contre Charles-Quint, que la Porte a un traité

d'alliance avec la Suède ; que ses capitulations avec la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, sont des traités d'amitié & de commerce, dont l'observance a été jurée par les Empereurs Turcs *sur les ames de leurs ancêtres*, leur serment le plus sacré & le plus inviolable, que les Successeurs des Khalifes n'auroient point prononcé s'il étoit illégal.

Ibidem. « Pour vaincre de si grands obstacles, dit M. de Volney, il faudroit, » de la part du Divan, une subversion » de principes dont la supposition est » chimérique. L'on a compté sur le crédit » de notre Cour, mais a-t-on pris les » moyens de l'assurer & de le soutenir ? » Par exemple, en ces circonstances, peut-on » exiger de M. le Comte de Choiseul » beaucoup d'influence ? les Turcs doivent-ils » déférer aux avis d'un Ambassadeur, qui, dans un Ouvrage connu de » toute l'Europe, a publié les vices de » leur administration, & manifesté le vœu » de voir renverser leur Empire ? »

C'est , fans doute , pour réparer cette faute de notre Ministère & rétablir notre crédit à la Porte , que M. de Volney a publié son Livre.

Page 19. « Ce choix (ajoute t'il)
» considéré sous ce rapport , fait-il hon-
» neur à la prudence si vantée de M.
» de Vergennes » ?

J'ai donc encore à défendre ce Ministère contre cette nouvelle inculpation. Si M. de Volney favoit comme moi tout ce qui s'est passé à ce sujet , s'il étoit instruit de tous les détails de cette nomination , il n'auroit pas mis avec tant d'assurance ce choix sur le compte de M. de Vergennes , qui avoit cependant pour M. de Choiseul toute l'estime qu'il mérite. Pense-t-il d'ailleurs que tout autre Ambassadeur à Constantinople y auroit assez de crédit pour empêcher que le Ministère Ottoman ne soit indigné de l'apparition de son livre , qui , traduit infailliblement & publié chez les Turcs par les ennemis de la France , peut exposer tous les François

çois à la fureur du Peuple , ou au res-
sentiment d'un Grand Visir qui ne sera
peut-être pas assez juste pour se persuader
qu'un libelle si outrageant pour les Ot-
tomans, n'a été ni commandé ni avoué par
notre Ministère. Quand il sera arrivé un
désastre , quand les sujets du Roi auront
été massacrés dans un émeute populaire,
M. de Volney s'écriera : « je vous l'avois
» bien dit , que les Turcs étoient une
» nation barbare & féroce ! » La femme
ou l'homme de Cour , la petite mai-
tresse ou l'élégant de Paris , qui pour se
mettre au courant des nouveautés , auront
le matin en se faisant coëffer parcouru
cet Ouvrage , diront froidement : « il est
» fâcheux que ce livre ait causé un si
» grand malheur ; mais il est bien écrit ,
» il m'a amusé ».

Ibidem. « Voilà cependant les faits
» (poursuit M. de Volney) qui doivent
» servir de base aux conjectures , pour
» qu'elles soient raisonnables. Et , je le

» demande , ces faits donnent-ils le droit
 » de mieux espérer des Turcs » ?

Si ces faits étoient vrais , les conjectures pourroient être fondées. Mais il n'y en a aucun , dont M. de Volney n'ait été ou peu ou mal instruit.

Ibidem. « Pour moi (continue-t-il)
 » dans tout ce qui continue de se passer ,
 » je ne vois que la marche ordinaire de
 » leur esprit , & la suite naturelle de
 » leurs anciennes habitudes. Les revers de
 » la dernière guerre les ont étonnés , mais
 » ils n'en ont ni connu les causes , ni
 » cherché les remèdes ; ils sont trop orgueilleux pour s'avouer leur foiblesse ;
 » ils sont trop ignorans pour connoître
 » l'ascendant du savoir : ils ont fait leurs
 » conquêtes sans la tactique des Francs ,
 » ils n'en ont pas besoin pour les conserver : leurs défaites ne sont point
 » l'ouvrage de la force humaine , ce sont
 » les châtimens célestes de leurs péchés ;
 » le destin les avoit arrêtés , & rien
 » ne pouvoit les y soustraire.

Si M. de Volney connoissoit bien la loi , la doctrine , les principes & les préjugés des Ottomans , il ne raisonneroit pas ainsi. Mais en supposant avec lui que ce soit bien là leur véritable manière de voir , quel est donc le sentiment qui peut les avoir déterminés à chercher les moyens de se perfectionner dans l'art de la guerre , à demander instamment à la France des Officiers pour réformer leur tactique & leur discipline militaire , des Ingénieurs , & des Canoniers ?

Page 20. « Pliant (dit-il) sous cette » nécessité , le Divan a fait sa paix ; mais » le Peuple a gardé sa présomption & » envenimé sa haine. Par ménagement » pour le Peuple , & par son propre » ressentiment , le Divan a voulu éluder » par adresse , la force qu'il n'avoit pu » maîtriser. Le Cabinet de Pétersbourg a » pris la même route , & la guerre a continué sous une autre forme. La Russie , » qui a retiré des négociations plus d'a-

» avantages que des batailles , en a desiré
 » la durée. Par la raison contraire , les
 » Turcs y faisant les mêmes pertes que
 » dans les défaites , ont préféré les risques
 » des combats , & ils ont repris les ar-
 » mes ; mais en changeant de carrière , ils
 » n'apportent pas de plus grands moyens
 » de succès. On a regardé la rupture du
 » mois d'Août comme un acte de rigueur
 » calculé sur les forces & les circonstances.
 » Dans les probabilités , ce devoit être
 » l'effet d'un mouvement séditieux du
 » peuple & de l'armée. Les troupes , lassées
 » des fausses alertes qu'on leur donnoit
 » depuis deux ans , devoient se porter à
 » un parti extrême : d'accord avec ces pro-
 » babilités , les faits y ont joint la passion
 » personnelle du Visir ».

M. de Volney blâme les Turcs d'avoir
 fait la paix ; il les blâme de recommencer
 la guerre ; il blâme tout , rien ne peut le
 contenter. Il n'y a cependant dans l'une
 & l'autre résolution rien que de naturel
 & de raisonnable. Il est tout simple qu'une

guerre très-malheureuse donne à une nation qui a éprouvé de grands revers , le desir de faire une paix la moins mauvaise qu'il lui est possible , pour tâcher de réparer ses pertes , ou de ne pas les augmenter. Il est également simple que cette même nation, croyant reconnoître pendant la paix que la ruse de son ennemi est encore plus dangereuse pour elle que ses armes , elle se décide à tenter encore le sort des combats ; en se battant elle a l'espoir , quelque foible qu'elle puisse être , de voir tourner la chance en sa faveur, ou tout au moins celui de conserver dans sa chute la gloire qu'elle a acquise par son élévation ; en se laissant dépouiller sans se défendre , elle a la certitude de succomber avec opprobre & ignominie. Quel est le résumé des raisonnemens de M. de Volney ? Prétend-il démontrer que les Turcs seront battus ? Cela n'est pas impossible ; mais que vouloit-il qu'ils fissent ? Il est évident qu'ils n'avoient que trois partis à prendre ; ou de céder tout-à-la-fois à leurs

ennemis les objets de leur cupidité, & se réduire à ce qu'ils voudroient bien leur laisser, ou de s'exténuer en détail, ou de reprendre les armes. Celui qu'ils ont pris ne prouve-t-il pas qu'il y a encore dans la nation & dans le Gouvernement du ressort & de l'énergie, & mérite-t-il le mépris dont M. de Volney s'efforce de les couvrir ? Falloit-il que les Turcs, pour mériter son estime, fissent avec les Russes & les Autrichiens ce que les Grecs avoient fait avec eux, leur abandonnassent chaque jour quelqu'une de leurs possessions, cédaient sans cesse à des demandes que leurs ennemis auroient toujours multipliées en raison de la facilité qu'ils auroient eue à les obtenir ; & se condamnaient à voir bientôt leur Empire circonscrit dans le *Delta* ou le triangle de Constantinople ? Falloit-il que le Sultan, pour lui arracher des éloges, envoyât une ambassade à l'Impératrice de Russie, pour la supplier de venir placer son Trône à Constantinople, & lui permettre de transporter le sien à

Brouffe ou à Iconium ? M. de Volney ne veut pas même laisser au Gouvernement Ottoman l'honneur d'une noble & généreuse résolution : il prétend que les mouvemens du peuple & de l'armée ont forcé sa conduite ; mais où y a-t-il eu quelque soulèvement du peuple , quelque révolte des troupes qui ait pu lui donner cette opinion , & lui faire penser que la nation étoit prête à prendre un parti extrême ? Où a-t-il connu le Visir , pour oser prononcer sur son caractère , ses passions , ses affections personnelles ? Pourquoi se refuse-t-il à croire que le Divan ne s'est décidé à rompre la trêve qu'après avoir calculé tous les rapports , & cru démontré que l'Empire ne devoit plus attendre désormais son salut que de la valeur nationale , de l'enthousiasme religieux , & du désespoir politique ? Il prétend (page 21) « que si le Visir n'eût été guidé que par » des motifs réfléchis , il n'eût point déclaré la guerre sur la fin de la campagne , » parce que c'étoit s'ôter le temps d'agir ,

» & donner à l'ennemi celui de se pré-
 » parer ». Mais il ne fait pas attention que
 les négociations actives , employées pen-
 dant tout l'hiver par les deux Cours
 alliées , pour tâcher de ramener les choses
 à la voie de conciliation , semblent prou-
 ver , au contraire , que le Visir a peut-
 être saisi l'instant où il falloit éclater ; &
 qu'en différant davantage , il n'auroit fait
 que donner du temps à de plus formida-
 bles préparatifs , & exposer l'Empire à
 une attaque encore plus vigoureuse.

Page 22. M. de Volney , après toutes
 ces réflexions , s'appitoie sur le sort de
 l'Empire Ottoman , nous affirme « qu'il
 » n'a désormais aucun de ces moyens poli-
 » tiques qui assurent la consistance d'un
 » Etat au-dedans & sa puissance au-
 » dehors , qu'il n'a ni forteresses , ni armées ,
 » ni art militaire » ; & se contredit com-
 plettement en démentant ce qu'il a avancé
 dans un paragraphe de la page 13 , sur
 lequel j'ai déjà fait mes observations. Il
 nous conte que les Provinces de l'Empire

Ottoman sont sans culture , sans population , sans arts & sans commerce. Il nous donne la Macédoine , de laquelle l'on exporte chaque année la valeur de 12 millions en coton , l'Albanie , la Grèce , l'Asie mineure , qu'il n'a point vues , pour des deserts , & appelle à l'appui de son opinion le Voyage pittoresque de la Grèce , les Mémoires de M. le Baron de Tott , & son propre Ouvrage , intitulé *Voyage en Syrie & en Egypte*. « Sans population & sans culture (s'écrie-t-il , page » 22) , quel moyen de régénérer les finances & les armées ? Sans troupes & sans » forteresses , quel moyen de repousser des » invasions , de réprimer des révoltes ? » Comment élever une puissance navale , » sans arts & sans commerce ? Comment » enfin remédier à tant de maux , sans » lumières & sans connoissances » ? Si M. de Volney s'étoit contenté de dire que la population de l'Empire Ottoman n'est pas en raison de la nature , de la multiplicité & de l'étendue de ses possessions ,

que sa culture n'est pas proportionnée à la fertilité de ses domaines, que son commerce, qui fait l'objet de la cupidité & de l'envie de tous les Peuples de l'Europe, n'a pas toute l'activité que pourroient lui donner l'abondance & la variété de ses productions ; que les arts n'y sont pas aussi perfectionnés, que les lumières & les connoissances n'y sont ni aussi vastes ni aussi communes que dans les Etats de l'Europe ; que les Turcs, en un mot, comparés aux Européens, sont reculés de deux siècles ; j'aurois pu discuter tous ces divers points, & peut-être me mettre d'accord avec lui. Mais il n'y a point d'accommodement avec M. de Volney ; il décide d'un ton si absolu, qu'on ne peut lui répondre que par le conseil de faire un second voyage ; car, en vérité, le premier n'a pas été suffisant pour son instruction ; de voir par lui-même tous les objets qu'il a traités, & de revenir ensuite nous donner de son ouvrage une nouvelle édition revue & cor-

rigée, ou, ce qui vaudroit mieux, en composer un autre plus raisonnable & plus réfléchi.

Après cette lamentation sur l'état déplorable de la Turquie, & sur le sort qui l'attend, M. de Volney donne un aperçu à sa manière, rapide & tranchant, des revenus de cet Empire, & nous déploie le tableau de sa misère, & de la modicité de ses ressources. Il établit pour cela un dialogue.

Page 23. « Le Sultan, dit-il, a de
 » grands trésors. — On peut les nier
 » comme on les suppose, & quels qu'ils
 » soient ils seront promptement dissipés.
 » — Il a de grands revenus. — Oui,
 » environ 80 millions de livres, diffi-
 » ciles à recouvrer, & comment auroit-
 » il davantage ? Quand des Provinces
 » comme l'Egypte & la Syrie, ne ren-
 » dent que deux ou trois millions, que
 » rendront des Pays sauvages comme la
 » Macédoine & l'Albanie, ravagés comme
 » la Grèce, ou déserts comme Chypre

» & l'Anadoli ? — On a retiré de grandes
 » sommes de l'Egypte. — Il est vrai que le
 » Capitan Pacha a fait passer il y a six mois
 » quelques mille bourses, & que par capi-
 » tulation avec Ismael & Hassan Beks, il a
 » dû lever encore cinq mille bourses sur
 » le Delta. Mais quatre mille resteront
 » pour réparer les dommages du Pays,
 » & l'avarice du Capitan Pacha ne
 » rendra peut-être pas dix millions au
 » Kazné ».

» Quoique nous sachions avec certitude
 » que depuis la déclaration de guerre, l'Em-
 » pereur Turc a tiré de son Trésor quarante-
 » cinq-millions, je veux accorder à M. de
 » Volney que le Sultan n'a point de trésors;
 » que tous ceux que ses ancêtres ont accu-
 » mulés successivement sous les voûtes du
 » Seraï depuis Mahomet II, ont été épuisés
 » par les dépenses de la dernière guerre. Je
 » consens encore à fixer le revenu dont
 » il parle à 80 millions; quoiqu'il monte
 » à beaucoup plus, je ne dispute point
 » avec la rigueur arithmétique vis-à-vis

de M. de Volney. Mais comme il croit formément que ce revenu de 80 millions est la totalité du revenu de l'Empire , & ne se doute pas même qu'il n'en est qu'une partie , il faut donc lui apprendre que cette somme qui seroit certainement très-modique pour un aussi vaste Empire , n'est que le revenu fixe de l'Etat ; c'est le produit de trois objets : les Douanes , le *Kharadje* , ou la capitation des Sujets non Mahométans , & des Mahométans *Beledis* ou qui ne sont attachés à aucun corps de Milice , & la vente des *Timars* & des *Ziamets* , ou des fiefs militaires , il faut lui apprendre qu'outre ce revenu fixe , il y a l'éventuel dont l'immensité est incalculable. Il consiste dans le produit du *Khass humaïoun* , ou Domaines particuliers du Sultan ; des successions de tous les Sujets qui meurent sans parens au degré de la loi , & dont les biens sont légalement dévolus au Souverain ; des confiscations , & des *Vakfs* ou des legs-pies , sur-tout de ceux qui

regardent la Mecque , qu'on appelle *Harémeins* , dont le Kizlar Aga , ou le grand Eunuque est ordinairement l'administrateur , & dont l'Empereur dispose dans les besoins de l'Etat sous la forme d'emprunt. Il faut apprendre encore à M. de Volney , que les Provinces n'envoient au Khazné qu'une partie de leurs contributions , qu'il en reste dans chaque une grande portion pour ses besoins , pour réparer les fortifications , & fournir aux autres travaux publics ; & qu'outre cela elles donnent encore des subsides en hommes & en vivres. Si M. de Volney avoit connu personnellement le Capitan , s'il étoit bien instruit des particularités de sa vie , il sauroit que cet homme , qui auroit été grand dans tous les siècles , & chez toutes les nations , cet ami déclaré de la nôtre , n'est ni avare ni avide , que bien loin de se permettre des déprédations il employe journellement une grande partie de ses légitimes revenus au service de l'Etat , & au soulagement

de l'humanité souffrante. Le mot d'*avarice* que M. de Volney emploie en l'accusant de s'appliquer les deniers publics , porte l'acception odieuse d'infidélité & de concussion. Il semble que la valeur d'Hassan Pacha , ses exploits , des faits d'armes dignes d'être mis à côté de ce que l'histoire a de plus brillant , son zèle pour le bien Public , les services qu'il a rendu à l'Empire , sa gloire , sa célébrité , ses sentimens constans sur-tout envers notre nation , auroient dû mettre ce grand homme à l'abri des injures d'un François. Achéons de parcourir ce dialogue.

Page 24. « — On imposera de nouveaux
 » tributs. — Mais les Provinces sont obé-
 » rées , le pillage des Pachas , la vénalité
 » des places , la défection des gens riches
 » en ont fait aller tout l'argent à Con-
 » stantinople. — On dépouillera les riches.
 » — Mais l'or se cachera ; & comme les
 » riches sont aussi les puissans , ils ne se
 » dépouilleront pas eux-mêmes ».

Ce court paragraphe contient trois erreurs. On ne leve point de nouveaux tributs en Turquie , l'impôt n'y est pas connu ; les Provinces ne sont point obérées ; les Turcs ne désertent jamais.

Ibidem. « Tout s'accorde (continue
 » M. de Volney) en dernier resultat à
 » rendre plus sensible la foiblesse de l'Em-
 » pire Turc , & plus instantes les induc-
 » tions de sa ruine. Il est singulier qu'en
 » ce moment le préjugé en soit accrédité
 » dans tout l'Empire. Tous les Musul-
 » mans sont persuadés que leur Puif-
 » sance & leur Religion vont finir ; ils
 » disent que les temps sont venus , qu'ils
 » doivent perdrer leurs conquêtes & re-
 » tourner en Asie , s'établir à Koni. Ces
 » Prophéties fondées sur l'autorité de
 » Mahomet même , & de plusieurs San-
 » tons , pouvoient donner lieu à plusieurs
 » observations intéressantes à d'autres
 » égards. Mais pour ne point m'écarter
 » de mon sujet , je me bornerai à re-
 » marquer qu'elles contribueront à l'é-
 » vénement ,

» vènement, en y préparant les esprits;
 » & en ôtant aux Peuples le courage de
 » résister à ce qu'ils appellent *l'immuable*
 » *décret du sort.* »

Il seroit intéressant de savoir où M. de Volney a trouvé ces Prophéties de Mahomet & des Santons, sur la chute de l'Empire Ottoman; il auroit bien dû citer ses autorités. On n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur les Gazettes & les Papiers Publics de toute l'Europe, on verra si la manière dont les Turcs se présentent à l'ennemi, annonce des gens abattus par la croyance à une fatalité inévitable, & qui n'ont plus *le courage de résister à l'immuable décret du sort.* Il est singulier que M. de Volney leur reproche de croire à ces rêveries, tandis que chez nous bien des gens croient encore à celles de Nostradamus, & cherchent dans le cours des événemens de quoi justifier ses prédictions; tandis qu'une foule de personnes des deux sexes, de tous les âges & de tous les états, courent se faire tirer

les cartes chez de vieilles femmes , qui vivent de cet absurde métier ; il est singulier, dis-je , qu'il faisisse adroitement pour donner aux Turcs ce ridicule , l'instant où nous venons de voir l'Almanach de Liège , qui vaut deux sols , vendu jusques à six francs , à cause des Prophéties qu'il renferme ; & tout Paris alarmé de la menace du coup de queue de la comète qui vient de passer & qui devoit vitrifier notre planète.

M. de Volney semble ici se radoucir. Après nous avoir assuré (*page 10*) « que » l'Empire Ottoman n'est plus qu'un » vain fantôme , & que ce colosse dissous » dans tous ses liens , n'attend plus qu'un » choc pour tomber en débris ».

Page 14. « Que les Russes battront-les » Turcs dans cette guerre comme ils les » ont battus dans la dernière ».

Page 22. « Qu'il est démontré que » l'Empire Turc n'a désormais aucun de » ces moyens politiques qui assurent la » consistance d'un Etat au - dedans , &

» sa puissance au-dehors (*Page 24.*) que
 » tout s'accorde en dernier résultat , à
 » rendre plus sensible la foiblesse de l'Em-
 » pire Turc , & plus instantes les induc-
 » tions de sa ruine ».

Il paroît vouloir rassurer un peu les
Amateurs des Turcs , & diminuer l'effroi
 que tous ces noirs pronostics doivent leur
 avoir causé.

Page 27. « Je ne prétends pas dire
 » cependant (dit-il) que la perte de
 » l'Empire Turc soit absolument inévi-
 » table , & qu'il fût moralement impos-
 » sible de la conjurer. Les grands Etats ,
 » sur-tout ceux qui ont de riches domai-
 » nes , sont rarement frappés de plaies
 » incurables ».

Il oublie ici que trois pages auparavant,
 il nous a affirmativement assuré que les Pro-
 vinces Ottomanes sont des pays sauvages ,
 dévastés , déserts , sans population , sans
 culture , sans arts & sans commerce , &
 que de pareilles Provinces ne sont certai-
 nement pas de riches domaines ; n'importe,

il nous tranquillise un peu par ces paroles consolantes ; mais , que dis-je ? ce calme passager n'est pas de longue durée , il nous alarme bientôt plus que jamais par ce qui suit.

« Mais , pour y porter remède , (ajoute-
 » t-il) il faut du temps & des lumières , &c.
 » C'est par le défaut de ces deux condi-
 » tions , c'est sur-tout à raison de la se-
 » conde , c'est-à-dire , du défaut de lu-
 » mières de ceux qui gouvernent , que la
 » chute de l'Empire me paroît assurée ;
 » & je la juge d'autant plus infaillible ,
 » que ces causes sont intimement liées à
 » sa constitution , & qu'elle est une suite
 » nécessaire du même mouvement qui a
 » élevé sa grandeur. Donnons (dit-il)
 » quelque développement à cette idée ».

Je suis d'un sentiment tout opposé à celui de M. de Volney sur ce point , & je pense au contraire que les causes qui paroissent menacer l'Empire Ottoman d'une décadence prochaine , étant inhérentes à sa constitution , le même mou-

vement qui auroit entraîné sa chute, devroit nécessairement opérer sa résurrection. Examinons le développement que M. de Volney donne à son idée. Il est trop long pour le transcrire en entier, donnons-en l'extrait.

Pages 26 & 27. « Il dit que les Chefs
 » des premières hordes Turques qui vin-
 » rent du Khorassan se transplanter dans
 » l'Asie mineure, toujours entourés d'en-
 » nemis, poursuivis par les uns, enviés
 » & tourmentés par les autres, étoient
 » forcés, pour la conservation de leur
 » sang & de leur vie, d'acquérir les talens
 » & les connoissances, les vertus, qui sont
 » les vrais élémens du pouvoir, & de pra-
 » tiquer dans toutes ses parties la science
 » des grands Politiques & des grands Ca-
 » pitaines ; & que tels furent les douze
 » premiers Sultans qui ont régné depuis
 » Osman I jusqu'à Soliman II, dont pas
 » un n'a été d'un caractère médiocre ».

Mais, comment M. de Volney qui,
 d'un côté, regarde la constitution Otto-

mane comme vicieuse & destructive , & comme la source des malheurs de l'Empire Turc , attribue-t-il de l'autre son élévation & sa grandeur au caractère & au génie de ses douze premiers Princes , par lesquels cette même constitution a été formée ? N'est-ce pas une contradiction ? D'ailleurs , si une nécessité absolue a forcé les premiers Empereurs à acquérir les lumières & pratiquer les vertus qui sont les bases d'un bon Gouvernement , pourquoi la même nécessité ne produiroit-elle pas aujourd'hui un effet semblable ? En fut-il jamais une plus impérieuse que celle que cet Empire éprouve dans ce moment-ci ? Attaqué à la fois par deux Puissances formidables , qui manifestent le projet de le démembrer & de l'anéantir , est-il possible que son Souverain & ses Ministres ne sentent pas combien il est important de propager dans la nation les talens & lumières , & de la mettre au niveau de ses ennemis ? Les demandes que le Divan a faites à la France d'un secours d'instruc-

tion, ne font-elles pas une preuve qu'il en a la conviction intime ? Est-il possible que le séjour de nos Officiers en Turquie ait été absolument infructueux , & qu'il n'ait pas laissé chez les Turcs un germe de connoissances qu'un besoin aussi urgent peut faire fructifier ?

« Par une application inverse (ajoute
 » M. de Volney), lorsque cet état de
 » choses a cessé, lorsque l'Empire affermi
 » par sa masse, n'a plus eu besoin du
 » talent de ses Chefs pour se soutenir,
 » ils ont dû cesser de les posséder & de
 » les acquérir; & c'est ce que les faits
 » justifient. Depuis ce même Soliman II,
 » qui, par ses Réglemens plus que par ses
 » victoires, consolida la puissance Tur-
 » que, à peine de dix-sept Sultans que
 » l'on compte jusqu'à nos jours, en trou-
 » ve-t-on deux qui ne soient pas des
 » hommes médiocres, par opposition à
 » leurs ayeux; l'Histoire les montre tous
 » ou crapuleux & insensés, comme Amu-

» rat IV , ou amollis & pusillanimes ,
 » comme Soliman III.

Mais , si malgré l'incapacité de dix-sept Sultans consécutifs , qui ont régné depuis Soliman II jusqu'aujourd'hui , l'Empire Ottoman s'est toujours soutenu par sa propre masse ; s'il est vrai que Soliman II a encore consolidé sa puissance plus par ses ordonnances que par ses conquêtes , il me semble qu'il faudroit conclure que sa constitution n'est ni si vicieuse ni si destructive , & n'y pas chercher les causes de la chute dont on le croit menacé. Je ne vois entre les douze premiers Sultans & leurs dix-sept Successeurs , que la différence de l'homme éveillé à l'homme endormi. La nécessité a tenu les uns dans une perpétuelle vigilance ; les caresses de la prospérité ont assoupi les autres ; les coups de l'adversité peuvent réveiller ceux qui viendront après eux. Ils reconnoîtront la nécessité d'une sage & utile réforme ; ils chercheront & trouveront les moyens de l'opérer ; & comme il est infiniment plus

facile de restaurer que de créer , ils auront bien moins de peine à corriger les vices & détruire les abus qui pourroient saper les fondemens de l'énorme édifice de la puissance Ottomane , que les premiers Empereurs n'en ont eu à l'élever.

M. de Volney nous répète à-peu-près ici , en phrases & en antithèses , ce que Montesquieu a dit sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains. Il attribue les maux de l'Empire à la vie molle & efféminée des Sultans , qui est un obstacle invincible à toutes les bonnes choses. Il dit que l'espoir de changer la marche & les habitudes du Gouvernement Ottoman , est une chimère ; que le Sultan seul pourroit réaliser ce projet , s'il vouloit l'entreprendre lui-même ; mais il faudroit pour cela , ajoute-t-il :

Page 31. « Que rentrant dans la carrière de ses ayeux , il quittât le repos
 » du Serrail pour le tumulte des camps ,
 » la sécurité du Harem , pour les dangers
 » des batailles , les jouissances d'une vie

» tranquille pour les privations de la
 » guerre, qu'il changeât en un mot toutes
 » ces habitudes pour en contracter d'op-
 » posées. Or si les habitudes de la moi-
 » lesse sont si puissantes chez des particu-
 » liers isolés, que fera-ce chez des Sul-
 » tans, en qui le penchant de la nature
 » est fortifié par tout ce qui les entoure,
 » à qui les Visirs, les eunuques & les
 » femmes conseillent cesse le repos &
 » l'oisiveté, &c. »

Pourquoi ces femmes, ces eunuques,
 ces Visirs ne conseilleroient-ils pas plutôt
 au Sultan de défendre & de conserver son
 Empire & son Trône, auxquels tiennent
 leur existence & leur bonheur ?

M. de Volney croit-il que les pre-
 miers Sultans, auxquels il prodique ses
 éloges, n'avoient pas des Harems, des
 femmes, des eunuques, des Visirs,
 des favoris, quelquefois même sans
 mérite ? Ils ont bien su en sortir quand
 la nécessité a exigé qu'ils se missent
 à la tête de leurs armées. Quelle raison

y a-t-il pour que l'Empereur régnant , ou
 ses successeurs, n'en sortent pas ? M. de Vol-
 ney pense t-il aussi que l'amour des plaisirs
 soit toujours incompatible avec la valeur
 & le caractère ? La Fable que les Grecs
 nous ont donnée du mariage de Mars &
 de Vénus , a voulu nous faire entendre
 qu'ils peuvent très-bien s'allier , & que le
 laurier de l'un ne défend pas au myrthe
 de l'autre de croître à côté de lui. Qui a
 été plus débauché & meilleur Général
 qu'Alcibiade ? plus libertin , plus homme
 de guerre , plus homme d'Etat , que César ?
 plus voluptueux , plus vaillant , plus ha-
 bile que Mahomet ? Henri IV ne por-
 toit-il pas aux pieds de Gabrielle les lau-
 riers qu'il moissonnoit dans les plaines
 d'Ivry ? Les délices de la Cour de Ver-
 failles ont-elles empêché les campagnes &
 les conquêtes de Louis XIV ? ont-elles
 empêché Louis XV de suivre la victoire
 qui l'appeloit aux champs de Fontenoi ?
 Ne venons-nous pas de voir nos jeunes
 Guerriers , vivant habituellement dans

le luxe & la mollesse , abandonner gaie-
ment les plaisirs de la Capitale , pour tra-
verser les mers & aller chercher des dan-
gers & des travaux dans le Nouveau-
Monde , quitter les théâtres de Paris ,
pour voler au théâtre de la guerre , &
s'affranchir de l'esclavage des Actrices ,
pour aller porter la liberté aux Quackers
de la Pensilvanie ?

M. de Volney conclut en dernière ana-
lyse , que rien ne changera chez les Turcs ,
& que leur Empire sera détruit tout-à-
la-fois !

« Le Sultan , dit-il , continuera de vé-
» géter dans son palais , les femmes & les
» eunuques de nommer aux emplois , les
» Visirs de vendre à l'encan les Gouver-
» nemens & les places ».

Si M. de Volney avoit quelque idée
de ce qui se passe à la Cour de Tur-
quie , il fauroit que les femmes & les
eunuques ne nomment point aux em-
plois , que le *Kizlar Aga* , ou le grand
Eunuque seul , comme Administrateur des

Haremeïns ou des *Vakfs* de la Mecque, peut tout au plus nommer à ceux qui sont de ce ressort. D'ailleurs, il n'est pas d'accord avec lui-même. Si les Visirs vendent, comme il le dit, à l'encan les Gouvernemens & les places, les femmes & les eunuques n'y nomment donc pas ; « les » Pachas de piller les Sujets & d'appauvrir » les Provinces, le Divan de suivre ses » maximes d'orgueil & d'intolérance, le » peuple & les troupes de se livrer à leur » fanatisme, & de demander la guerre, » les Généraux de la faire sans intelli- » gence & de perdre des batailles ; jusqu'à » ce que, par une dernière secousse, cet » édifice incohérent de puissance, privé » de ses appuis & perdant son équilibre, » s'écroule tout-à-coup en débris, & » ajoute l'exemple d'une grande ruine à » tous ceux qu'a déjà vus la terre ».

L'Empire Ottoman est cependant encore dans son entier ; les pertes qu'il a faites dans la dernière guerre sont légères en raison de son immense étendue. La

Crimée & le Couban ne sont plus en son pouvoir ; mais les Russes n'ont point conquis ces deux Provinces par les armes , ne les ont point acquises par des traités ; on fait comment ils les ont occupées. Les Turcs les redemandent ; c'est pour tâcher de les recouvrer , c'est pour rompre le projet qu'ils ont cru formé par la Cour de Russie , de surprendre Okzacow & d'envahir toute la Bessarabie ; c'est pour conserver l'intégrité de leurs domaines , c'est pour éviter la ruine lente & graduelle dont l'Empire Grec a donné l'exemple , qu'ils ont pris la noble & généreuse résolution de déclarer la guerre. Il est possible , mais douteux , qu'ils soient battus ; M. de Volney regarde leur défaite comme infaillible ; le Rédacteur du Journal Anglois intitulé : *Universal register* , ne pense pas de même (1). Leurs ennemis ont des armées

(1) « Il n'est pas certain , dit-il , que les Turcs aient
 » beaucoup de désavantage dans la guerre qu'on vient
 » de leur déclarer. Par des nouvelles des frontières , on
 » a été informé de plusieurs tentatives pour surprendre

plus exercées à l'art de la guerre, ils en ont de plus nombreuses : ils ont sur eux

» les postes des Ottomans, qui ont toujours été si bien
 » sur leurs gardes, que les troupes Impériales ont été
 » repoussées par-tout. La discipline paroît totalement
 » changée dans l'armée Turque ; les sentinelles gardent
 » leurs postes avec régularité, les grand'gardes & les
 » yédettes sont placées avec intelligence, & leurs pa-
 » trouilles se font avec autant d'ordre que celles des
 » armées Européennes. On ne peut plus compter sur
 » l'enlèvement de leurs forteresses par des coups de
 » main, comme les Russes l'ont fait dans la dernière
 » guerre. Leur artillerie, qui avoit coutume d'être d'un
 » calibre énorme, & par conséquent extrêmement dif-
 » ficile à servir & à transporter, est aujourd'hui dans
 » les mêmes proportions que celles de France & d'An-
 » gleterre. Leurs plus gros canons, excepté ceux qui
 » sont placés sur les remparts, ne sont pas au-dessus de
 » 48 livres de balle. Les obusiers, qui n'ont été connus
 » autrefois des troupes de Mahomet, que par le dé-
 » sordre qu'ils faisoient dans leurs armées, sont à pré-
 » sent d'un usage commun parmi eux, ainsi que les
 » mortiers, dont ils n'avoient aucune connoissance avant
 » la dernière guerre avec les Russes ».

» On doit ajouter que les Turcs *se sont rendus si*
 » *familiers* dans la science du génie militaire, qu'ils ne
 » craignent plus les mines ; ils sont, au contraire, de-
 » venus d'excellens mineurs ; ils en ont donné une
 » preuve récente dans un de leurs ouvrages avancés sur

l'avantage de se battre sur leur propre terrain , d'en mieux connoître la topo-

» la gauche de Gradisca , dont l'ennemi avoit tâché de
 » se rendre maître en minant ; les Ingénieurs Turcs ayant
 » découvert une galerie qui s'approchoit de cet ou-
 » vrage , la détruisirent , ainsi que tous les Travailleurs ,
 » au moyen d'une contre-mine. Le développement de
 » leurs connoissances dans la partie du génie & de
 » l'artillerie , est une circonstance qui peut donc
 » rendre très-efficaces les opérations de leur armée ,
 » mettre leurs garnisons en sûreté ; & , s'ils ont con-
 » servé la célérité & la chaleur dans les combats de
 » près , qui distinguoient jadis les troupes Ottomanes ,
 » elles peuvent devenir très-redoutables aux forteresses
 » impériales situées près des frontières » .

» Comme le théâtre de la guerre entre les Turcs &
 » les deux armées Impériales alliées sera souvent dans
 » des pays découverts , les premiers auront de l'avan-
 » tage dans les combats qui seront livrés en rase cam-
 » pagne , attendu que leur nombreuse & excellente
 » cavalerie passe pour charger avec plus d'impétuosité
 » que celle d'aucun peuple du monde ; on peut bien
 » penser que les armées Impériales , de leur côté , oppo-
 » seront de la cavalerie à celle des Turcs , mais elle sera
 » toujours inférieure en nombre. Les armées alliées
 » seront donc sans cesse harcelées dans leur marche par
 » les détachemens de la cavalerie Turque , qui vien-
 » dront voltiger sur leurs flancs , attaquer leurs gardes
 » avancées & enlever leurs bagages ; elles seront égale-
 graphie ,

graphie, de pouvoir s'approvisionner avec plus de facilité. Quand même le sort des

» ment inquiétées dans leurs quartiers , & obligées de
 » garder leurs postes dans une alarme perpétuelle. C'est
 » l'opinion des Militaires les plus expérimentés de cette
 » ville ».

» La discipline de l'infanterie Turque *est aussi portée*
 » *à un degré de perfection étonnant.* Les corps sont
 » divisés dans le même ordre que nos troupes ; elles
 » sont exercées par bataillons , par divisions & par
 » pelotons , & leurs manœuvres sont réduites à la plus
 » grande simplicité , & exécutées avec toute l'exac-
 » tude possible. L'usage de la bayonnette que les Turcs
 » avoient en aversion , est actuellement adopté parmi
 » eux ; un détachement de Turcs Croates vient d'en
 » donner une preuve frappante. Ils avoient formé une
 » embuscade pour arrêter un corps d'Impériaux qui
 » s'avançoit dans le dessein de surprendre un petit poste
 » sur la Save ; les Croates laissèrent approcher les enne-
 » mis sans faire feu , mais quand ils furent très-près , ils
 » firent une décharge générale sur eux , & sortant de
 » l'endroit où ils étoient cachés , tombèrent dessus la
 » bayonnette au bout du fusil , & les défirent entière-
 » ment sans tirer un seul coup de plus , ni se servir de
 » leur cimenterre ».

» On n'a jamais douté du courage des troupes Otto-
 » manes , & on ne peut attribuer les pertes qu'elles ont
 » faites dans la dernière guerre , qu'à leur manque de
 » discipline & à leur ignorance dans l'art militaire ; mais

combats leur seroit contraire , ils peuvent éprouver de grands revers sans arriver pour cela au période de leur entière destruction. Ils peuvent même profiter de leurs défaites pour apprendre à vaincre ; c'est en battant les Russes , que les Suédois leur ont enseigné l'art de la guerre. Les Russes l'enseigneront peut-être aux Turcs ; & si jamais ceux-ci parviennent au même degré d'habileté dans la tactique , il leur restera toujours sur leurs ennemis la supériorité de puissance , parce qu'ils auront toujours plus d'hommes & plus d'argent que n'en pourront jamais réunir les deux Empires alliés.

» ces défauts n'existant plus , il est certain que si la
 » guerre continue entre les deux Cours Impériales & la
 » Porte , ce sera avec une horrible effusion de sang humain. Les escarmouches qui ont déjà eu lieu , ont
 » offert des scènes de carnage presque incroyables , aucun
 » des partis ne voulant donner quartier à l'autre ».

» Il y a eu quelques avantages remportés sur les
 » Turcs ; mais ils sont plutôt de nature à perpétuer les
 » malheurs de la guerre en irritant leurs dispositions
 » féroces , qu'ils ne peuvent tendre à la terminer ».

Quoi qu'en puisse dire M. de Volney ,
 l'Empire Ottoman a en lui tous les moyens
 qui doivent lui assurer une grande masse
 de puissance : il a de grandes ressources ;
 une meilleure administration les rendroit
 immenses ; il ne faut qu'un grand homme
 pour les développer & les faire sentir à
 ses voisins. M. de Volney a-t-il parole
 de la nature , que pour réaliser sa pro-
 phétie , elle ne fera jamais naître ce
 grand homme chez les Ottomans ?

Page 34. « Il n'y a pas encore un siècle
 » révolu , dit M. de Volney , que le nom
 » des Russes étoit presque inconnu parmi
 » nous. L'on savoit , par les récits vagues
 » de quelques Voyageurs , qu'au-delà des
 » limites de la Pologne , dans les forêts
 » & les glaces du Nord , existoit un
 » vaste Empire dont le siège étoit à
 » Moscou ».

Les Suédois , les Danois , les villes An-
 féatiques , avoient déjà un grand com-
 merce en Russie dès le commencement

du feizième fiècle ; & M. de Volney dit lui-même, *page 41*, que dès le quinzième fiècle, la Ruffie formée en corps d'Empire, & pouvant commencer de porter fes regards hors de fes frontières, avoit déjà dirigé fon ambition vers les contrées méridionales ; & qu'à compter de cette époque, à peine trouve-t-on deux règnes qui n'ait produit quelqu'entreprise de ce côté-là.

Page 35. « Si, à l'époque des règnes des
 » Tzars Michel & Alexis, l'on eût tenté de
 » former des conjectures fur la vie future
 » de cet Empire (la Ruffie), l'on eût dit
 » que, par fon éloignement de l'Europe,
 » il auroit peu d'influence fur notre fyf-
 » tème, &c. &c. Qu'en un mot, cet Em-
 » pire, par la nature de fon Gouverne-
 » ment & les mœurs de fon peuple, feroit
 » purement un Empire Afiatique, dont
 » l'existence imiteroit celle de l'Indoftan
 » & de la Turquie ».

Peut-on dire éloigné de l'Europe un Empire dont la plus belle portion fait

partie de l'Europe ? J'ai peine à concevoir comment M. de Volney a pu mettre au même niveau l'Indostan & la Turquie , n'appercevoir aucune nuance entre la nullité de l'une & la prépondérance de l'autre , dont les armées font allées dans le siècle dernier , aux portes de Vienne , & qui tient encore en respect deux des plus formidables puissances Européennes.

Page 37. « Au commencement du siècle , les Russes n'avoient point d'état militaire. Dès 1709 ils battoient les Suédois à Pultava ; & en 1756 , dans la guerre de Prusse , ils acquéroient jusques par leurs défaites , la réputation des secondes troupes de l'Europe ».

M. de Volney auroit dû nous dire quel est le rang qu'il assigne aux troupes Françaises ? Je vois qu'elles ne peuvent espérer d'être mises par lui qu'en troisième ligne ; & cela est flatteur pour sa nation.

Page 38. « Dans le même intervalle , » (ajoute M. de Volney) la milice des Turcs s'abâtardissoit , & le Sultan Mah-

» moud énerroit les Janissaires qu'il crai-
 » gnoit , en les dispersant dans tout l'Em-
 » pire , & faisant noyer leur élite ».

Sultan Mahmoud ne fit point noyer
 l'élite des Janissaires ; mais se défit des
 Soldats , & sur-tout des Officiers les plus
 rebelles & les plus mutins.

Ibidem. « Au commencement du siècle ,
 » les Russes n'avoient pour toute marine ,
 » que des chaloupes sur leurs lacs ; main-
 » tenant ils ont des vaisseaux de tout rang
 » sur toutes leurs mers : les Turcs restés
 » au même point qu'il y a cent ans , savent
 » encore à peine se servir de la boussole ».

Si M. de Volney étoit allé à Constan-
 tinople , il y auroit vu un grand nombre
 de vaisseaux de guerre très-beaux , très-
 bien construits , parfaitement grées ; il
 fauroit que le Capitan Pacha actuel , bien
 loin de laisser la marine Ottomane au
 même point où elle étoit il y a cent ans ,
 a tellement perfectionné la construction
 navale , qu'il l'a rapprochée de celle des
 autres nations. C'est comme cela qu'on

juge quand on n'a pas vu , & que l'on écrit sur parole.

Page 39. « La Turquie n'a encore rien » perdu en apparence ; mais peut-on » compter pour de vraies possessions , » l'Egypte , le pays de Bagdad , la Moldavie , la Grèce , & tant de districts soumis à des rebelles ».

Le Hospodar de Moldavie, Mavroïeni , qui a sollicité & obtenu la faveur insigne , pour un sujet non Mahométan , de lever un corps de dix mille hommes pour le service du Sultan , & qui commande actuellement ce corps , doit des remerciemens à M. de Volney , de lui avoir donné la qualification de rebelle à son Souverain. La Province de Bagdad a été successivement gouvernée par deux Pachas mutins ; elle est depuis long-temps soumise , & donne très-exactement ses redevances & ses subsides. Les Beys d'Egypte ont voulu se soustraire à l'obéissance ; le Capitan Pacha les a châtiés , a forcé les deux Chefs de s'enfuir dans la haute Egypte ; & les

contributions considérables qu'il a exigées de la Province , au rapport même de M. de Volney , prouvent que l'Empereur se permet encore quelques légers actes d'autorité dans cette importante possession. Il n'y a eu depuis très-long-temps en Grèce , d'autre révolte que celle du Pacha de Scutari ; un seul anathème publié par le Sultan contre tout Musulman qui lui demeureroit attaché , a causé l'entière défection de son parti. Les derniers avis portent qu'il s'est retranché dans un village avec le peu de monde qui lui reste ; qu'on se préparoit à l'y forcer , & que l'on attendoit incessamment la nouvelle de son entière destruction. D'ailleurs , la révolte des Provinces trop éloignées du foyer du pouvoir , est un des inconvéniens attachés à la trop grande étendue d'un Empire aussi vaste que la Turquie. L'Empire Romain même l'a éprouvé ; ses Empereurs passaient leur vie à voyager pour aller appaiser les troubles qui s'élevoient dans les Provinces.

Page 41. M. de Volney fait ici un parallèle éloquent des privations des Russes avec les jouissances des Turcs, qu'il présente comme l'objet de la cupidité de leurs ennemis, & le véritable aiguillon qui les anime à la conquête.

« Aujourd'hui , dit-il , que l'équilibre
 » s'est établi de ce côté (du Nord) , & que
 » la Russie y voit des obstacles d'agran-
 » dissement , elle revient vers un Empire
 » barbare , avec tous les moyens des Em-
 »pires policés ; & elle a droit de s'en pro-
 » mettre des succès d'autant plus grands ,
 » que par cette dérivation , elle a repris
 » la vraie route où l'appelloit la nature ,
 » & que lui ont tracé dès long-temps ses
 » préjugés & ses habitudes ».

On va voir avec surprise toutes les privations du côté de l'Empire policé , & toutes les jouissances du côté de l'Empire barbare. Examinons si le parallèle est exact.

Ibidem. « Dans l'un , dit-il , c'est du
 » goudron , du caviar , du poisson salé &
 » fumé , de la biere , des boissons de lait

» & de grains fermentés, des chanvres,
 » des lins, un ciel rigoureux, une terre
 » rebelle, & par conséquent une vie de
 » travail & de peine. Dans l'autre, avec
 » tous les moyens d'obtenir les mêmes
 » produits (les fourrures exceptées), dans
 » l'autre, dis-je, c'est le luxe des objets
 » les plus attrayans ; ce sont des vins ex-
 » quis, des parfums voluptueux, du café,
 » des fruits de toute espèce, des foies,
 » des cottons délicats, un climat admi-
 » rable, & une vie de repos & d'abon-
 » dance ».

Il est vraiment étonnant que cet Empire policé, qui, à la *page* 38, a si fort amélioré depuis le commencement du siècle, ses revenus, sa population & son commerce, qui a si fort augmenté l'étendue de ses possessions, qui revient aujourd'hui sur un Empire Barbare avec tous les moyens des peuples policés, soit encore aussi pauvre à la *page* 41. Quelle population peut en effet donner à un État une terre aussi stérile ? Quels revenus peuvent don-

ner au Souverain , quel commerce à la Nation , des objets de subsistance & d'échange aussi misérables & aussi bornés ? Il est également étonnant que l'Empire Barbare qui , à la *page* 22 , n'avoit ni population , ni culture , ni arts , ni commerce , possède , à la *page* 41 , de si riches productions , & de si féduisantes jouissances. M. de Volney enrichit & appauvrit tour à-tour ces deux Empires suivant sa pensée & sa convenance du moment ; il donne indifféremment à l'un & à l'autre l'opulence ou la misère , en raison de ce que l'un ou l'autre peuvent prêter à l'ordonnance de ses tableaux , ou aux élans de son éloquence. Est-il bien vrai que les privations des Russes soient assez amères & assez multipliées pour leur faire convoiter , à ce point , les jouissances des Turcs ? La Russie a des productions riches & nombreuses. Les grains de toute espèce dont elle abonde , les pelletteries , les bois de construction , le lin , le chanvre , le tabac , sont des articles

de la plus grande importance , dont M. de Volney ne parle pas. L'industrie s'y perfectionne tous les jours ; on y voit des manufactures bien montées , de velours unis , rayés & à dessins , de peluches de soie , de damas , de moires , de droguets , de taffetas , de bas , de mouchoirs , de galons de dentelles , de rubans , de soie , d'or & d'argent , de superbes tapisseries & tapis de soie & de laine , de draps fins , communs & grossiers , de toiles de toute espèce. L'on ne peut pas dire que le ciel de Russie soit par-tout également rigoureux & sa terre par-tout également dure & rebelle ; les Provinces méridionales de l'Empire sont fertiles , & leur climat beau & tempéré. D'ailleurs , si la beauté du climat & les jouissances de l'Empire Ottoman sont assez attrayantes pour armer la cupidité des Russes , & les porter à une formidable attaque , ne le sont-elles pas assez pour porter les Turcs , qui en connoissent le prix , à une vigoureuse dé-

fenſe ? Si les uns ont un deſir ardent de les acquérir, les autres ont le plus grand intérêt à les conſerver.

Page 42. « Quels avantages d'une
 » part ! (ſ'écrit M. de Volney) de l'au-
 » tre, quelles privations ! & quels mo-
 » biles puiſſans pour la cupidité armée,
 » que cette foule de jouiſſances offertes
 » à tous les ſens ! En vain une morale
 » miſanthropique ſ'eſt efforcée d'en
 » rompre le charme : les jouiſſances des
 » ſens ont gouverné & gouverneront
 » toujours les hommes. C'eſt pour les
 » vins de l'Italie que les Gaulois fran-
 » chirent trois fois les Alpes ; c'eſt pour
 » la table des Romains que les Barba-
 » res accoururent du Nord ; c'eſt pour
 » les vêtemens de ſoie & les femmes des
 » Grecs, que les Arabes fortirent de
 » leurs déferts. Et n'eſt-ce pas pour le
 » poivre & le café que les Européens
 » traversent l'Océan & ſe font des guer-
 » res ſanglantes ? Ce ſera pour tous ces

» objets réunis que les Russes envahissent l'Asie ».

M. de Volney prétend-il mettre les privations des Russes au pair de celles des Gaulois, des Goths, des Vandales, des Huns, & des autres Barbares qui ont envahi l'Europe ? C'est une comparaison offensante pour un *Empire policé*. Croit-il que l'appas des jouissances matérielles ait toujours été l'unique aiguillon des peuples conquérans ? que l'amour du vin, des tables, des femmes & des vêtemens, ait été l'unique objet de toutes les invasions ? Des motifs plus nobles & plus élevés, l'amour de la gloire & de la domination, ne peuvent-ils pas leur avoir donné la soif des conquêtes ? Etoit-ce pour se procurer des jouissances que les Romains conquéroient les déserts des Gaules, les forêts de la Germanie & les marais Belghiques ? Etoit-ce l'amorce des plaisirs des sens qui les portoit à aller attaquer les Cimbres &

les Teutons ? Tout le monde ne fait-il pas que le fanatisme du peuple Arabe & l'ambition de ses Khalifes, les a rendus conquérans ? Le desir d'étendre leur domination a animé les Chefs ; celui de propager l'Islamisme a été le mobile de la multitude. Et quoiqu'il soit fort agréable de pouvoir mettre du poivre sur les huitres & dans les ragoûts, & de pouvoir prendre du café pour aider l'estomac à digérer un ample repas, j'ai peine à croire avec M. de Volney, que ces deux petites douceurs soient le seul objet des guerres sanglantes que se font les Européens ; je pense que le desir de conserver leurs colonies, de protéger leur navigation & d'étendre leur commerce, y entre pour quelque chose. Voyons d'ailleurs, quelles sont les jouissances des Turcs, qui peuvent manquer aux Russes.

Ibidem. « Que l'on juge (ajoute M. de Volney) de la sensation qu'ont dû éprouver, dans la dernière guerre, les

» armées Russes, transportées dans la
» Moldavie, l'Archipel & la Grèce ».

Oui, dans ces pays qu'il nous a peints,
peu de pages auparavant, comme sauvages,
ravagés & déserts.

Page 43. « Quel ravissement pour
» leurs Officiers & leurs soldats de boire
» les vins de Ténédos, de Chio, de
» Morée » ! Mais ils en boivent chez eux
tant qu'ils veulent, & la plus grande
partie des vins Grecs est transportée
en Russie. « De piller sur les champs
» de bataille & dans les camps forcés
» des caffetans de soie, brodés d'argent
» & d'or, des châles de kachemire,
» des ceintures de mouffelines, des poi-
» gnards damasquinés, des pelisses & des
» pipes ».

Mais leurs manufactures leurs donnent
des habits de soie & des broderies plus
riches & de meilleur goût que celles de
Constantinople. Ils font plus voisins que
les Turcs des châles de kachemire, &
plus à portée de s'en procurer. C'est de
chez

chez eux-mêmes que les Turcs tirent leurs pelisses, & l'Angleterre & la France leur fournissent des épées d'acier infiniment plus belles que les poignards damasquinés de Turquie. D'ailleurs, ces attraites peuvent tenter tout au plus les Généraux & les Officiers, car les malheureux soldats, qui sont l'ordre le plus nombreux, ne sont pas susceptibles de cette cupidité, ne peuvent pas être animés par le même motif, parce qu'ils feroient forcés de se faire tuer dans un pays où l'on ne boiroit que de l'eau, tout comme dans celui où l'on boit les meilleurs vins de la Grèce, & qu'ils pil-leroient tous les caffetans de l'Empire Ottoman, qu'ils ne feroient jamais vêtus que de leur grossier uniforme.

M. de Volney donne enfin aux Russes des sentimens plus nobles & plus élevés.

Page 44. « Et quel projet, en effet,
» (dit-il) plus capable d'enflammer l'i-
» magination, que celui de reconquérir

» la Grèce & l'Asie, de chasser de ces
 » belles contrées des Barbares conqué-
 » rans, d'indignes maîtres ! d'établir
 » le siège d'un Empire nouveau dans le
 » plus heureux site de la terre ! de compter
 » parmi ses domaines les pays les plus
 » célèbres, & de régner, à la fois, sur
 » Byzance & sur Babylone, sur Athè-
 » nes & sur Ecbatanes, sur Jerusalem,
 » & sur Tyr & Palmyre » !

La marche rapide que M. de Volney
 fait faire aux Russes dans ce paragraphe,
 me fait ressouvenir d'une anecdote du
 Cardinal de Richelieu. Ce Ministre mon-
 troit un jour à un Officier Général le
 plan de campagne d'une expédition qu'il
 vouloit lui confier ; il lui indiquoit avec
 le doigt sur la carte, les places qu'il
 falloit prendre. « Nous prendrons, lui
 » disoit-il, cette ville, puis celle-ci,
 » puis celle-là, puis cette autre. »
 » Tout ira bien, lui répondit l'Officier-
 » Général, si nous prenons sur le terrain,
 » les villes aussi facilement que votre

» Eminence les prend sur la carte avec
 » le bout du doigt ».

Ibidem. » Quelle plus noble ambition
 » que celle d'affranchir des peuples nom-
 » breux du joug du fanatisme & de la
 » tyrannie ! de rappeler les Sciences &
 » les Arts dans leur terre natale ! d'ou-
 » vrir une nouvelle carrière à la législa-
 » tion , au commerce , à l'industrie ! &
 » d'effacer , s'il est possible , la gloire de
 » l'ancien Orient , par la gloire de l'O-
 » rient ressuscité ! & peut-être n'est - ce
 » pas supposer des vues étrangères au
 » Gouvernement Russe ? Plus on rap-
 » proche les faits & les circonstances ,
 » plus l'on apperçoit les traces d'un plan
 » formé avec réflexion & suivi avec conf-
 » tance , sur - tout depuis la dernière
 » guerre. »

Personne ne peut douter du projet que
 la Russie a formé de chasser les Turcs de
 l'Europe ; elle l'a trop bien manifesté.
 Mais doit - on en regarder l'exécution
 comme prochaine & assurée ?

Page 45. « D'abord (dit M. de Volney) on a demandé la mer Noire, puis l'entrée de la Méditerranée ».

La guerre actuelle & la supériorité des forces navales des Ottomans, interdit l'un & l'autre.

« L'on a exigé l'abandon des Tartares ».

La Porte vient de leur rendre ouvertement toute sa protection, & ils se font de nouveau réunis à elle.

« L'on s'est emparé de la Crimée ».

Pourra-t-on la conserver ? Il faut savoir quel sera le résultat de l'expédition du Capitan Pacha.

« L'on protège aujourd'hui les Géorgiens & les Moldaves ; le premier traité les soustraira à la Porte ».

J'ignore ce que font dans ce moment-ci les Géorgiens, mais je vois les Moldaves armés, marcher contre les Russes sous les ordres de leur Hospodar, & c'est le sort douteux de la guerre, qui

déterminera les conditions du traité de paix, qui leur seront relatives.

» L'on attire des Grecs à Pétersbourg,
 » & on leur fonde des collèges : on im-
 » pose des noms Grecs aux enfans du
 » grand Duc, nés tous depuis la guerre ;
 » on leur enseigne la langue grecque ».

Malgré toutes ces caresses, on voit les Grecs aller en foule s'établir dans les Etats de l'Empereur, & très-peu passer en Russie : on voit ce font les Moldaves ; est-on bien assuré que leur exemple ne sera pas suivi ? est-on bien assuré que le Gouvernement Ottoman, éclairé par l'expérience, ne donnera pas des encouragemens à ses sujets chrétiens, & n'en tirera pas meilleur parti qu'il n'a fait jusqu'aujourd'hui ? est-on bien assuré que les Grecs de Morée oublieront les procédés qui ont été la récompense & de leur soulèvement & de leurs services dans la dernière guerre ? que les Grecs Albanois oublieront la manière dont on les a sacrifiés à Négrepont ? que les Insulaires

oublieront ce qu'ils ont éprouvé pendant le séjour de la flotte Russe dans l'Archipel ? est-on bien assuré enfin que les Grecs ne craignent pas, en devenant sujets de la Russie, de se voir imposer le joug commun de l'esclavage, de devenir serfs comme les autres peuples de ce vaste Empire, & de perdre sous la domination de ces nouveaux maîtres, la liberté que les Turcs leur ont conservée en les conquérant ?

« L'Impératrice fait des traités avec
» l'Empereur ».

Il faut en attendre l'effet avant de prononcer.

« Un voyage jusqu'à la mer Noire ».

On n'en a vu jusqu'ici d'autre résultat qu'une énorme dépense.

« L'on grave sur un arc à Cherfon,
» *c'est ici le chemin qui conduit à By-*
» *zance* ».

C'est peut-être une jactance prématurée.

Ibidem. « Oui, tout annonce (pour

» fuit M. de Volney) le projet formé
 » de marcher à la Capitale, & tout pré-
 » sage une heureuse issue à ce projet :
 » tout, dans la balance des intérêts &
 » des moyens, est à l'avantage des Rus-
 » ses contre les Turcs, &c. On suppose
 » à la Turquie des armées de trois &
 » quatre cens mille hommes ; mais d'a-
 » bord ces assertions populaires se sou-
 » tiennent mal ; témoins ces corps de
 » cent & cent soixante mille hommes,
 » que les gazettes, pendant tout le cours
 » de novembre, ont établis sur le Da-
 » nube & près d'Okzakour, & qui se
 » sont trouvés être de dix à douze
 » mille ».

Des gens qui ont intérêt d'être bien
 instruits, pourroient prouver à M. de
 Volney, par les avis les plus récents &
 les plus certains, que les différens corps
 d'armée que la Porte a actuellement dans
 ses Etats d'Europe, forment un total
 de quatre cens mille hommes.

Page 46. « D'ailleurs (ajoute-t-il)

» quelle force réelle auroient même
 » cinq cens mille hommes , si cette mul-
 » titude est mal armée , & fait la guerre
 » sans art , sans ordre & sans discipline ?
 » Nous croirions - nous bien en sûreté
 » si , à cent mille soldats de l'Empereur ,
 » nous opposions un demi - million de
 » payfans & d'artisans enrôlés à la hâte ?
 » Tels sont cependant les soldats
 » Turcs ».

Les Turcs se sont montrés , à l'ou-
 verture de la campagne , de manière à
 faire croire qu'ils ont fait quelques pro-
 grès dans l'art militaire , & quelques
 réformes dans leur tactique & leur dis-
 cipline ; je ne puis que renvoyer M. de
 Volney à la gazette Angloise dont je
 viens de donner l'extrait ; la campagne
 n'est pas encore assez avancée pour que
 l'on puisse prononcer avec autant d'affu-
 rance , & tout jugement rendu à présent
 me semble précipité. J'ai déjà dit dans
 mon observation sur le passage de la
 page 14 , qui a trait à la composition

des armées Turques, qu'elles sont formées, comme par-tout, de payfans, d'artisans, de vagabonds, dont l'occasion, l'exemple & le courage font des soldats. Combien de fois n'avons-nous pas vu des corps de milices toutes neuves, faire des prodiges & acquérir la plus grande gloire dans leurs coups d'essai ?

Ibidem « La Russie, au contraire, a,
 » dans le moindre calcul, cent soixante
 » mille hommes de troupes régulières,
 » égales à celles de Prusse, & au moins
 » cent mille hommes de troupes lé-
 » gères ».

L'Etat connu des forces de la Russie monte beaucoup plus haut. Mais je crois qu'il faut être profondément versé dans l'art militaire pour décider si les troupes de cette puissance sont égales à celles de Prusse, s'il n'y a entre elles aucune nuance, ou pour déterminer celle qui peut les distinguer.

Page 47 « La plupart des soldats

» Turcs n'ont jamais vu le feu ; le
 » grand nombre des soldats Russes a fait
 » plusieurs campagnes ».

Si les Russes qui ont servi dans la dernière guerre sont vivans , je ne vois pas de raison pour que les Turcs soient morts.

» L'Infanterie Turque est absolument
 » nulle ; l'Infanterie Russe est la première
 » de l'Europe ».

Peut-on avec impartialité mettre sans rémission au néant l'Infanterie d'une Nation qui a conquis depuis Babylone jusques à Belgrade, depuis Chozim jusques à Bassora, & depuis Perscop jusques à Babelmandel ? Je laisse aux Officiers François le soin de disputer à M. de Volney la prééminence qu'il assigne à l'infanterie Russe sur toutes celles de l'Europe.

Ibibem. « La cavalerie Turque est ex-
 » cellente ; mais seulement pour l'escar-
 » mouche ; la cavalerie Russe, par sa tac-
 » tique, conserve la supériorité ».

L'expérience a prouvé le contraire , & dans la dernière guerre même , où les Turcs ont éprouvé tant de revers , les combats de cavalerie ont toujours été à leur avantage.

Ibidem. « Les Turcs ont une attaque » impétueuse ; mais une fois rebutés , ils » ne se rallient plus. Les Russes ont la » défense la plus opiniâtre , & conservent » leur ordre même dans leur défaite ».

Il n'y a qu'à lire l'Histoire Ottomane pour voir s'il est vrai que les Turcs ne se rallient jamais.

Ibidem. « Le soldat Turc est fanatique ; » mais le Russe l'est aussi ».

Le soldat Turc est fanatique , parce qu'il est libre , & qu'il a une liberté & une volonté bien prononcées. Le soldat Russe est un être passif né serf , dévoué au malheur , égalant en valeur le Turc , parce que son respect , son obéissance aveugle à la volonté du Souverain , équivalent au fanatisme religieux de l'autre , recevant sans murmure les coups quand on

lui en donne , fans murmure se passant de pain quand on ne lui en donne pas , & ne reculant jamais dans les combats , parce qu'il est assuré que s'il tentoit de se dérober par la fuite au feu ou au fer de l'ennemi , il iroit expirer sous la verge de la discipline.

Ibidem. « L'Officier Russe est médiocre ;
» mais l'Officier Turc est entièrement nul ».

Quand M. de Volney regarde comme nuls les Officiers des troupes Ottomanes , desquelles il a prononcé la nullité , il est d'accord avec lui-même ; mais quand il déclare médiocres les Officiers des troupes Russes , qu'il a décidé être les meilleures de l'Europe , il me semble que son raisonnement n'est point conséquent , parce que les Officiers sont l'ame d'une troupe. Il fait bien d'ailleurs que la plupart des Officiers de l'armée Russe sont Allemands , & que les Officiers Allemands n'ont pas cette réputation de médiocrité.

Ibidem. « Le Grand-Visir , Général
» actuel , ci-devant Marchand de riz en

» Egypte , élevé par le crédit du Capitan
 » Pacha , n'a jamais conduit d'armée ; la
 » plûpart des Généraux Russes ont gagné
 » des batailles ».

On ignore l'origine du Grand-Visir ;
 mais quand même elle seroit prouvée ,
 un Marchand de riz , s'il a du mérite &
 des talens militaires , ne vaut-il pas mieux
 qu'un Général qui n'en a pas ? & ne doit-
 on pas rendre hommage au choix que son
 maître a fait de lui ? Une foule d'idées se
 présentent ici sur l'abus désastreux pour
 les peuples , des grandes places arrachées
 par le préjugé de la naissance , ou l'effort
 de la cabale ou de l'intrigue. Haïvas Me-
 hemet Pacha , qui avoit passé toute sa vie
 dans les douanes de Turquie , devenu
 Grand-Visir & Généralissime , battit le
 Général Wallis à Grosca , prit Belgrade ,
 & fit avec les deux Empires alliés comme
 aujourd'hui , une paix glorieuse , dans
 laquelle les avantages des Russes furent
 compensés par les pertes des Autrichiens.

Ibidem. « En marine , les Turcs ont

» l'avantage du nombre sur la mer Noire ;
 » mais quoique les Russes soient de foi-
 » bles marins , ils ont un avantage im-
 » mense par l'art ».

La marine des Turcs , non-seulement dans la mer Noire , mais prise en masse , est supérieure en nombre ; pour pouvoir bien juger de la supériorité des Russes sur les Turcs , dans l'art de la navigation & de la tactique navale , il auroit fallu qu'à Tchechemé , dans la seule occasion où les flottes des deux nations aient été aux prises , les Russes n'eussent pas eu le secours des lumières des Anglois.

Page 48. « La Turquie ne soutiendra
 » la guerre qu'en épuisant ses Provinces
 » d'hommes & d'argent. L'Impératrice ,
 » après l'avoir faite cinq années , a aboli
 » à la paix un grand nombre d'anciens
 » impôts ».

Mais je demanderai à M. de Volney , s'il y a quelque nation au monde qui ait le secret de faire la guerre sans qu'il lui en coûte des hommes & de l'argent ? Et

s'il pense que la Russie la fera gratis ? L'Impératrice a perdu beaucoup des uns & dépensé beaucoup de l'autre dans la dernière guerre. A l'ouverture de la première campagne de celle-ci , les gazettes retentissent déjà des emprunts qu'elle négocie auprès des Républiques pécunieuses. L'Empire Ottoman n'emprunte jamais ni au-dehors , ni au-dedans ; il n'y a jamais d'effets publics sur la place , & l'impôt n'y est pas connu. Le Sultan ne donne le nom d'emprunt qu'à l'application qu'il fait quelquefois des deniers de la Mecque aux besoins de l'Etat , quand la nécessité l'exige.

Ibidem. « Le Divan n'a que de la pré-
» somption & de la morgue. Depuis vingt
» ans , le cabinet de Saint-Pétersbourg
» passe pour un des plus déliés de l'Eu-
» rope ».

C'est ordinairement dans les actes publics qu'éclatent la présomption & la morgue des Cours : les manifestes que la

Porte a publiés à l'ouverture de la dernière guerre & de la guerre actuelle, sont conçus dans des termes de sagesse, de modestie, de modération & de dignité, auxquels M. de Volney lui-même accorderoit peut-être ses éloges, s'il prenoit la peine de les lire; & l'on ne peut certainement à cet égard faire aucun reproche juste au Ministère Ottoman.

Ibidem. « Enfin, les Russes font la
» guerre pour acquérir, les Turcs pour
» ne pas perdre : si ceux-ci sont vain-
» queurs, ils n'iront pas à Moscou : si
» ceux-là gagnent deux batailles, ils iront
» à Constantinople, & les Turcs feront
» chassés d'Europe ».

Mais M. de Volney pense-t-il que les Turcs fussent fâchés de ravoïr la Crimée & le Couban ? de recouvrer ce qu'ils ont possédé autrefois dans la Transilvanie & la Hongrie ? & même, si le sort des armes les favorisoit, d'acquérir de nouveaux domaines ? Qui lui a dit que, s'ils étoient vainqueurs

vainqueurs , ils n'iroient point à présent à Moscou , comme ils font allés à Vienne dans le siècle passé ?

Ibidem. « A ces idées de la puissance
 » de la Russie (s'objecte à lui même M.
 » de Volney), l'on oppose que son
 » Gouvernement despotique , comme
 » celui des Turcs , est encore mal af-
 » fermi ; que le peuple toujours serf ,
 » reste engourdi dans une barbarie pro-
 » fonde ; que dans les classes libres , il
 » y a peu de lumières & point de mo-
 » ralité ; que , malgré les soins que
 » l'Impératrice s'est donné pour la
 » confection d'un code , pour la réforme
 » des loix , pour l'administration de la
 » justice , pour l'éducation & l'institu-
 » tion publiques ; que , malgré ces soins ,
 » dis-je , la civilisation est peu avancée ;
 » que la Nation même se refuse à y faire
 » des progrès , & que l'on ne peut at-
 » tendre d'un tel pays ni énergie réelle ,
 » ni constance dans l'entreprise dont il
 » s'agit , &c. ,»

Le Gouvernement de Russie est despotique, mais non comme celui de Turquie, il l'est bien davantage.

La Nation Ottomane est gouvernée par un code de loix théocratiques, appelé *Multeka*, ouvrage des Docteurs du premier siècle du mahométisme, fondé sur les préceptes du Coran & sur les loix orales du Prophète, sur ses conseils, sur ses pratiques, sur les opinions & les décisions de ses principaux disciples, & de ses premiers Khalifes, successeurs à sa puissance spirituelle & temporelle. Ce code est un recueil général de toutes les loix religieuses, civiles, criminelles, politiques & militaires. Toutes ces loix également respectées, comme théocratiques & canoniques, sont par-là immuables, irrévocables, & par conséquent au-dessus de l'autorité du despote lui-même. Le Sultan en sa qualité de Khalife & d'Iman suprême, est censé le dépositaire & le premier exécuteur de ces loix sacrées; elles ne sont mises en ac-

tion qu'en son nom & sous son autorité par ses vicaires & ses représentans. Les premiers & les principaux de ses vicaires sont d'un côté pour l'autorité sacerdotale, le Mulphti, Chef à la fois des Ministres de la loi, de la religion & de la justice; & de l'autre, pour l'autorité temporelle, le Grand-Visir, qui est à la tête de toute l'Administration politique. L'un & l'autre de ces vicaires ont toujours en main, pour timon & pour boussole, la loi sacrée; il ne leur est pas permis de s'en écarter, non plus qu'au Sultan lui-même. Le despotisme du souverain n'a de ressort que sur les matières omises dans ce code sacré, ou sur celles relativement auxquelles ce même code lui donne droit de prononcer, non pas suivant sa volonté & son caprice, mais suivant les temps, les circonstances & l'exigence publique de l'intérêt de l'Etat & de la gloire de la religion. Ses prononcés sur ces seules matières, ses *Khatti Chérifs*, ses *Canoun Namés*, en

forme d'Edits, d'Arrêts, d'Ordonnances, de Réglemens, font cette partie des loix humaines, susceptibles de changemens & même d'abolition; ces loix qui n'ont ainsi de force & de vigueur, qu'autant qu'il plaît à lui & à ses successeurs, de les maintenir & de les respecter; seule partie sur laquelle roule l'autorité despotique. On peut consulter sur tous ces points l'ouvrage de M. le Chevalier M. d'Ohson, qui ne laisse plus rien à dire à personne sur cette matière.

Voilà le Gouvernement Ottoman tel qu'il est suivant ses constitutions fondamentales, qui n'offrent nullement le tableau de ce pouvoir énorme & sans limites, de cet arbitraire absolu & sans bornes, que présente le Gouvernement de Russie, où l'autorité suprême & absolue réside dans la personne du Souverain, où les loix ne peuvent avoir la même force parce qu'il n'y est point soumis lui-même, & que sa volonté peut les abroger, où enfin par la loi constitutive,

promulguée par Pierre-le-Grand, l'ordre de succession même est subordonné à la volonté du despote, qui a le droit de nommer son successeur, sans être même astreint à le choisir dans sa famille.

Les gens éclairés ne reprochent certainement pas aux Russes, de n'avoir marché qu'à pas lents vers la civilisation ; ils sont étonnés, au contraire, de les avoir vus, malgré l'esclavage & la nature de leur Gouvernement, faire des progrès aussi rapides.

Page 49. “ Nous avons si peu de
 „ bonnes observations (poursuit M. de
 „ Volney) sur l'Etat politique & civil
 „ de la Russie, qu'il est difficile de
 „ déterminer jusqu'à quel point ces re-
 „ proches sont fondés ; mais de peur de
 „ tomber dans l'inconvénient de la par-
 „ tialité, admettons-les tels qu'ils se pré-
 „ sentent ; accordons que les Russes sont,
 „ comme l'on dit, des *Barbares* ; mais
 „ ce sont précisément les barbares qui

„ sont les plus propres aux projets de
 „ conquête dont je parle „.

M. de Volney s'efforce ici de prouver la vérité de cette proposition par une énumération très-éloquente de tous les avantages que les peuples barbares ont, sous ce rapport, sur les peuples policés. Il cite, pour exemples, les Macédoniens, les Perses de Cyrus, les Huns, les Mogols, les Arabes, & paroît ne pas répugner infiniment à ranger les Russes dans la même catégorie.

“ Lors donc, dit-il, que cet état, de
 „ barbarie, a lieu chez les Russes, ils
 „ n'en sont que les plus propres au
 „ projet de conquérir „.

Mais M. de Volney a perdu de vue sa *page* 41, dans laquelle il nous a dit :
 “ que la Russie trouvant des obstacles
 „ du côté du Nord, revient vers un
 „ Empire Barbare avec tous les moyens
 „ des Empires policés, & qu'elle a
 „ droit de s'en promettre les plus grands
 „ succès „. Il devrait bien se mettre

d'accord avec lui-même : il est clair que dans ce paragraphe de la *page 41*, ce sont les Turcs qui sont le peuple barbare, & les Russes le peuple policé, & qu'ici les Turcs sont le peuple policé, & les Russes le peuple barbare; qu'ici M. de Volney donne aux barbares tous les avantages pour les projets de conquête, tandis que là il a attribué aux peuples policés la supériorité de moyens de conquérir. C'est dire à la fois le pour & le contre, & se contredire manifestement; car enfin l'on peut établir ce dilemme. Si les Russes, *page 41*, à titre de peuples policés, doivent se promettre les plus grands succès sur les Turcs, les avantages dans les projets de conquêtes ne sont donc pas, comme il le dit ici, du côté des barbares; & si la supériorité des moyens est ici du côté des barbares, les Turcs qu'il traite de barbares dans tout le cours de son ouvrage, sont donc les plus propres au projet de conquérir, & ce sont eux qui doivent espérer les succès.

Page 50. « Pour faire la guerre , dit
 » M. de Volney , il faut , dit-on , qu'un
 » peuple soit riche. Oui , pour la faire à la
 » manière des peuples riches , chez qui
 » l'on veut , dans les camps , toutes les
 » aïssances des villes ; mais chez un peuple
 » pauvre , où l'on vit de peu , où chaque
 » homme naît soldat , la guerre se fait
 » sans beaucoup de frais , elle s'alimente
 » par elle-même ; & l'exemple des anciens
 » Conquérans prouve , à cet égard , l'er-
 » reur des idées financières de l'Europe ».

Nous voyons toutes les nations Euro-
 péennes , riches ou pauvres , faire la guerre
 de la même manière , & les Russes n'ont
 point une manière différente qui leur
 soit propre. Dans toutes les armées les
 Officiers dépensent plus ou moins , sui-
 vant l'étendue de leurs moyens , pour se
 procurer des aïssances. Les Officiers Rus-
 ses , la plupart Allemands , sont sur le
 même ton de tous les autres Officiers de
 l'Europe ; le soldat est malheureux par-
 tout.

Page 52. « D'autre part (poursuit
 » M. de Volney) à titre de serf, le peu-
 » ple (Russe) élevé dans la misère & la
 » soumission , a les deux premières qua-
 » lités de l'excellent soldat , la frugalité
 » & l'obéissance. Il y joint une indus-
 » trie précieuse à la guerre ; celle de
 » pourvoir à tous les besoins de sa sub-
 » sistance , de son vêtement , de son lo-
 » gement ; car le soldat Russe est à la fois
 » boulanger, tailleur , charpentier ».

L'industrie du soldat , n'est point un
 avantage exclusif chez les Russes ; dans
 toutes les armées d'Europe il y a des
 soldats ouvriers , & les armées Turques
 même abondent d'artisans , dans tous les
 genres.

Ibidem. « On reproche au Gouverne-
 » ment (Russe) de n'avoir pas aboli le
 » servage : mais peut-être ne connoît-on
 » pas assez en théorie toute la difficulté
 » d'une telle opération dans la pratique ?
 » L'Impératrice a affranchi tous les serfs
 » de ses domaines ; mais a-t-elle pu , a-

» t-elle dû affranchir ceux qui ne dépen-
 » doient point d'elle » ?

Monsieur de Volney a dit à la fin de la page précédente , « qu'en effet (en » Russie) le Souverain par son autorité » absolue , disposant de toute la nation , » il peut en employer toutes les forces » de la manière la plus convenable ».

Si , comme il est très-vrai , le Souverain en Russie dispose arbitrairement de toute la nation , ne peut-il pas pour faire à cette même nation un bien insigne , user de cette plénitude de pouvoir , & rendre la liberté générale. Les Seigneurs dont il affranchiroit les serfs , oseroient-ils murmurer quand lui-même a donné le premier exemple , en affranchissant ceux de ses domaines ? Louis XVI a rendu libres les serfs qu'il y avoit encore dans ses Etats ; les maîtres auroient rougi de s'en plaindre , la nation entière a applaudi , & a béni le Monarque.

Ibidem. « Cet affranchissement même , » s'il étoit subit , feroit-il sans inconvé-

» nient de la part des nouveaux affran-
 » chis ? C'est une vérité affligeante , mais
 » constatée par les faits , que l'esclavage
 » dégrade les hommes au point de leur
 » ôter l'amour de la liberté, & l'esprit
 » d'en faire usage. Pour les y rendre ,
 » il faut les y préparer , comme l'on
 » prépare des yeux malades à recevoir la
 » lumière : il faut avant de les abandon-
 » ner à leurs forces , leur en enseigner
 » l'usage ; les esclaves doivent appren-
 » dre à être libres , comme les enfans
 » à marcher ».

Non , non , c'est l'esclavage auquel la
 nature répugne , c'est l'esclavage auquel
 il faut accoutumer par degrés les peuples
 que l'on veut asservir. La plaie profonde
 qu'imprime à l'ame la perte de la liber-
 té , lui cause pendant long - temps des
 douleurs vives qui peuvent encore lui
 donner du ressort , jusques au moment
 de la gangrène , de cet état de parfaite
 insensibilité , duquel il n'y a plus rien à
 craindre. Il n'est pas nécessaire de pré-

parer à la liberté un peuple que l'on veut affranchir ; la liberté est le vœu de la nature, elle n'a pas besoin d'apprentissage.

Le résumé des considérations de M. de Volney, sur la première question est, (*ibidem*) » que tout concourt à pousser l'Empire Russe dans la carrière que nous lui appercevons, & que tout lui permet des accroissemens aussi assurés que tranquilles ». Il entrevoit pourtant un obstacle, c'est celui qu'opposeroient les Etats de l'Europe à l'invasion de la Turquie ; mais de ce côté même, dit-il, les probabilités « sont favorables, car » en calculant l'action de ces Etats sur la » combinaison de leurs intérêts, de leurs » moyens, & du caractère de leurs Gouvernemens, la balance se présente à l'avantage de la Russie ; en effet, qu'importe aux Etats éloignés une révolution qui ne menace ni leur sûreté politique, ni leur commerce » ?

En partant de ce principe, M. de

Volney , règle les intérêts des diverses Puissances de l'Europe , & la conduite que ces intérêts leur prescrivent dans les circonstances actuelles.

Page 55. « Qu'importe , par exemple ,
 „ dit-il , à l'Espagne , que le Trône de
 „ Byzance soit occupé par un Ottoman
 „ ou par un Russe „ ? »

Il lui importe de ne pas laisser anéantir une Puissance avec laquelle elle a cimenté des liaisons ; il lui importe de ne pas laisser élever sur ses débris deux masses énormes de Puissance , parce que les trop grandes masses ne peuvent se former sans peser sur les autres , & les gêner sous plusieurs rapports.

Ibidem. « Il est vrai , objecte-t-il , que
 „ la Cour de Madrid a manifesté des intentions hostiles à la Russie , en s'en-
 „ gageant par un traité récent avec la
 „ Porte , à interdire le passage de Gi-
 „ braltar à toute flotte armée contre la
 „ Turquie ; mais il est à croire que ces
 „ dispositions suggérées par une Cour

„ étrangère , resteront sans effet „.

Depuis la publication de l'Ouvrage de M. de Volney , j'ai lu très-attentivement le traité entre l'Espagne & la Porte , mais malgré tout l'intérêt qu'a l'Espagne d'empêcher la ruine de la Turquie , cette clause ne s'y trouve pas. Et M. de Volney avant d'avancer un fait de cette importance , auroit , ce me semble dû s'en assurer. Si cette convention existoit même , & qu'elle eût sur-tout été suggérée à l'Espagne par la Cour étrangère qu'il désigne , quel motif raisonnable pourroit-il avoir de croire qu'elle resteroit sans effets ?

Il n'a certainement pas vu dans le traité une condition qui n'y est point , mais peut-être a-t-il annoncé prophétiquement ce que l'Espagne fera , ou ce qu'elle devroit faire ; & peut-être la Cour étrangère qu'il veut indiquer , éclairée sur ses véritables intérêts & sur ceux de son alliée , prendroit-elle le parti de s'unir avec elle pour ôter aux Russes & aux

Autrichiens les moyens de mettre des grandes forces navales dans la Méditerranée. Mais jusqu'ici il ne se passe rien encore qui puisse donner lieu à de pareilles conjectures.

Ibidem. « Il seroit imprudent , dit-il ,
 „ à l'Espagne , qui n'a aucun commerce
 „ à conserver , de prendre fait & cause
 „ pour celui d'une autre Puissance , »

L'Espagne en faisant un traité avec la Porte , & négociant avec tant d'empressement sa paix avec la Régence d'Alger , a manifesté les vues qu'elle a d'établir dans le Levant un grand commerce , que l'abondance & la multiplicité des objets d'échange qu'elle possède , peuvent alimenter , & pour lequel elle ne trouveroit pas avec les Russes & les Autrichiens les mêmes facilités.

Ibidem. « Sur-tout , ajoute-t-il , quand
 „ elle (l'Espagne) a de justes sujets de
 „ se plaindre de la jalousie de cette même
 „ Puissance , »

Je serois en mesure de discuter pro-

fondément ce passage qui paroît tendre à souffler la discorde entré deux nations qui doivent sous tous les rapports , être à jamais amies & alliées , & tenir l'une à l'autre par des liens que leurs Gouvernemens respectifs ne sauroient trop resserrer. Mais je dois m'abstenir de dévoiler l'objet de ce paragraphe , & je me contenterai d'en tirer un puissant argument contre M. de Volney : c'est que s'il existe , comme il dit , des mouvemens de jalousie chez l'une des deux nations , ils ne peuvent porter que sur les grandes vues de commerce que l'Espagne a développées , & que le même intérêt qui a fait desirer à cette Puissance d'étendre le sien , & d'en ouvrir une nouvelle branche en Turquie , doit lui faire desirer de la conserver.

Page 55 & 56. « On peut , poursuit-
 „ il , en dire autant de l'Angleterre ;
 „ malgré l'envie qu'elle porte à l'accrois-
 „ sement de tout Etat , les progrès de
 „ la Russie ne lui causent pas assez d'om-
 „ brage

» brages pour y opposer une résistance
» efficace ».

L'Angleterre a le même intérêt que toutes les autres nations de l'Europe , à empêcher la formation des trop grandes masses , dont la prépondérance ne laisseroit plus aucun espoir de rétablir l'équilibre ; si à ce motif commun se joint encore l'envie particulière qu'elle porte à l'accroissement de tout Etat , à quel point ce sentiment ne doit-il pas être excité par la perspective de l'effrayante augmentation de puissance , qui donneroit aux deux Empires alliés la conquête & le partage des possessions Ottomanes ?

Ibidem. « Peut-être même que l'Angleterre a plus d'une raison d'être indifférente à la chute de la Turquie ; car désormais qu'elle n'y conserve presque plus de comptoirs , elle doit attendre d'une révolution plus d'avantage que de perte ; & c'en seroit déjà

» un pour elle d'y trouver la perte de
 » notre commerce ».

L'Angleterre qui, suivant M. de Volney, ne conserve presque plus de comptoirs en Turquie, a cependant une Compagnie du Levant, des Consuls & des établissemens dans toutes les échelles, & elle est, après la France, celle de toutes les Puissances de l'Europe, qui fait dans l'Empire Ottoman le plus grand commerce. Ses seuls châlons qui ont porté le coup le plus terrible à notre draperie de Languedoc, sont un objet de dix à douze millions chaque année. M. de Volney pense-t-il que l'Angleterre perdrait sans regret cette importante branche de commerce ? Pense-t-il qu'elle pourroit voir d'un œil indifférent se former dans la Méditerranée deux grandes Puissances maritimes, dont les forces navales pourroient, quand cela leur conviendrait, lui en interdire l'entrée, l'empêcher de faire directement

son commerce dans le Levant, & la réduire à la condition dure & humiliante de ne pouvoir plus se procurer que de la seconde main, les objets d'échange dont elle a besoin pour son usage, ou pour l'aliment de ses manufactures : & si M. de Volney pense enfin que la ruine de notre commerce du Levant, qu'il regarde ici comme une suite nécessaire de la conquête de la Turquie, par les Autrichiens & les Russes, dédommageroit l'Angleterre de la perte du sien ; & que cet avantage particulier seroit assez important pour balancer toutes les raisons générales qu'elle a de craindre l'agrandissement exorbitant de la Russie & de la Maison d'Autriche, ne doit-il pas avouer qu'un danger aussi grand, est fait pour réveiller le cabinet de Versailles. Sait-on, d'ailleurs, si l'Angleterre dont la constance ambition est de dominer sur toutes les mers, & de jouir exclusivement de tous les commerces, ne nourrit pas toujours l'espoir secret d'obtenir

des Turcs quelque port dans l'Archipel, qui la mettroit en possession de tout le commerce du Levant ? La défense que le Ministre Anglois a faite le 25 Mars dernier à M. Thornton, d'armer les quinze ou dix-huit vaisseaux de quatre cents tonneaux, qu'il avoit engagés & équipoit en diligence pour les envoyer se joindre à la flotte Russe qui doit entrer ce printems dans la Méditerranée; la teneur de la lettre du Secrétaire d'Etat à ce Négociant, où il est dit en termes très-exprès, que des navires ni des matelots Anglois, ne peuvent être employés à ce service. Le soin qu'a pris le Ministère Britannique de faire publier par toutes les gazettes un avis capable de détourner tous les matelots Anglois de s'enrôler clandestinement au service de la Russie, prouveroit au moins que la Cour de Londres n'est nullement portée à aider les Russes dans la guerre actuelle; tous les papiers publics d'Angleterre annoncent de la part même de la

nation , des dispositions , si ce n'est hostiles , du moins peu favorables à la Russie ; & dans ce pays-là les dispositions nationales sont quelque chose.

Ibidem. « La France seule (continue » M. de Volney) à raison de son commerce & de ses liaisons politiques avec » la Turquie , a de grands motifs de » s'intéresser à sa destinée : mais dans la » révolution supposée , ses intérêts seroient-ils aussi lésés qu'on le pense ? » Peut-il lui convenir dans des circonstances où elle se trouve , de se mêler » de cette querelle ? ne pouvant agir » que par mer , aura-t-elle une action » efficace dans une guerre dont l'effort » se fera sur le continent » ?

Les deux premières phrases de ce paragraphe , sont la matière de la seconde question & de la dernière division de l'ouvrage que j'examine ; il n'est pas encore temps d'y répondre. Dans la troisième phrase , M. de Volney paroît oublier que la France entretient , plus de

deux cens mille hommes en temps de paix , qu'elle peut en avoir trois , & même quatre cens mille , en temps de guerre , que ses forces de terre sont encore plus respectables que celles de mer ; qu'elle peut faire sur le continent les plus redoutables diversions , & par elle-même , & par les alliés qu'elle se procureroit aisément , si des circonstances , qu'il n'est pas difficile de prévoir , la forçoient à changer de système. Il paroît même ne pas trop présumer de ce qu'elle pourroit opérer sur mer ; il a l'air de ne pas voir que réunie à l'Espagne , & laissant à cette Puissance le soin d'empêcher l'entrée des Russes dans la Méditerranée , elle pourroit de concert avec les Turcs , faire passer une flotte dans la mer Noire , & artêter par ce seul mouvement les efforts combinés des deux Empires alliés. Peut-être que si dans sa dernière guerre avec l'Angleterre , au lieu de tenir son escadre oisive devant Gibraltar , elle l'avoit envoyée , même sans aucun acte

d'hostilité , dans la mer Noire , cette seule démonstration auroit empêché l'invasion de la Crimée & du Couban , rompu les projets de la Russie & de l'Empereur , & soutenu l'équilibre de l'Europe.

Ibidem. « Les Etats du Nord , pour-
 » suit-il , c'est-à-dire la Suède , le Da-
 » nemarck , la Pologne , à raison de leur
 » voisinage , & de l'intérêt de leur sûreté ,
 » ont plus de droit de s'alarmer. Mais
 » quelle résistance peuvent - ils oppo-
 » ser » ?

Les forces navales réunies de la Suède & du Danemarck , seroient bien supérieures à celles de la Russie , & une puissante confédération des patriotes Polonois , qui se formeroit dans ce moment-ci pourroit , peut-être , retarder les progrès des deux alliés contre les Turcs , en les obligeant de diviser leurs forces & d'en employer une partie contre les confédérés.

Page 57. « Que peut même la Prusse ,

» ajoute M. de Volney, sans le concours
» de l'Autriche » ?

La Prusse qui peut mettre au besoin
250, & même 300 mille excellens sol-
dats sur pied, peut assurément quelque
chose par elle-même, sans le concours
d'aucun allié ; & s'il survenoit quelque
changement dans le système politique
actuel, M. de Volney pense-t-il qu'elle
ne put rien contre l'Empereur.

Ibidem. « Disons-le, poursuit-il ;
» c'est là qu'est le nœud de toute cette
» affaire. L'Empereur y est arbitre, & par
» malheur pour les Turcs, il se trouve
» partie ; car en même temps que les inté-
» rêts & les habitudes de sa nation le
» rendent l'ennemi de la Porte, ses projets
» personnels le rendent l'allié de la Russie.
» Cette alliance lui est si importante, qu'il
» fera même des sacrifices pour la con-
» server : sans elle il seroit inférieur à ses
» ennemis naturels, la Suède, la Prusse,
» la Ligue Germanique & la France ; par

» elle il prend sur ses rivaux un tel ascendant , qu'il n'en peut rien redouter ».

C'est la France & la Prusse qui sont les arbitres de cette affaire , & non pas l'Empereur ; ce n'est que sur le rôle actif ou passif qu'y joueront ces deux puissances , que l'on peut fonder l'espoir ou la crainte du résultat ; pour asseoir non pas un jugement aussi prématuré , mais seulement des conjectures raisonnables , il faudroit être complètement initié dans les mystères des cabinets , connoître à fond les propositions , les promesses , les offres que l'Empereur & l'Impératrice peuvent avoir faites aux deux Cours de Versailles & de Berlin , & savoir si elles sont assez éblouissantes pour acheter l'inaction de l'une & de l'autre , & les rendre spectatrices tranquilles de cette grande scène. M. de Volney s'efforce ici de prouver (pages 57 & 58) ce que tout le monde fait. Personne en Europe ne doute que l'alliance étroite avec la Russie ne soit indispensablement nécessaire à l'Empereur pour se venger

des pertes de Charles VI, acquérir de nouveaux domaines, occuper les possessions Ottomanes qui étendroient sa domination jusques aux rives de la Méditerranée, ouvrir de nouveaux débouchés à la culture, au commerce, à l'industrie de ses Etats, & satisfaire le vœu qu'il n'a cessé de manifester de pouvoir s'élever au niveau des grandes Puissances maritimes. Mais la démonstration de tous ces avantages, qui sont l'objet de l'ambition de l'Empereur, est-elle une raison péremptoire pour qu'on doive le laisser faire; & si l'union de la Suède, de la Prusse, de la Ligue Germanique, & de la France, de laquelle parle M. de Volney dans le dernier paragraphe, venoit à s'effectuer, peut-il croire avec tant d'assurance qu'elle seroit décidément insuffisante? que les forces navales combinées de la France, de l'Espagne & de la Suède, & celles que pourroient développer sur terre la France, la Prusse & la Confédération Germanique, ne mettroient pas le

moindre obstacle à l'exécution des vastes projets des deux Empires alliés ? Ne se contredit-il pas , lorsqu'après avoir dit , *page 57* , « que l'alliance de la Russie est » tellement nécessaire à l'Empereur , que » sans elle il seroit inférieur à ses ennemis » naturels , la Suède , la Prusse , la Ligue » Germanique & la France ; & que par » elle il prend sur ses rivaux un tel ascendant , qu'il n'en peut rien redouter. A la » *page 58* , il s'exprime en ces termes : » l'alliance de ces deux Cours livre avec » d'autant plus de certitude la Turquie à » leur discrétion , que désormais elles » n'ont plus à craindre la seule Ligue qui » pût les arrêter , celle de la Prusse avec » la France ». S'il convient que la Ligue de ces deux seules Puissances est capable d'arrêter les deux alliés , comment se peut-il qu'ils n'eussent rien à redouter de leur union , si elle étoit encore renforcée par l'accession de la Suède & de la Confédération Germanique ?

Page 58. « Il est très-probable , ajoute-

» t-il , que du vivant du feu Roi (de
 » Prusse) , cette Ligue eût eu lieu ; car
 » Frédéric sentoît depuis long-temps que
 » nous étions ses alliés naturels , comme
 » il devoit être le nôtre ; mais le Prince
 » régnant a embrassé un systême contraire ,
 » & l'affaire de Hollande & son union
 » avec l'Angleterre , ont élevé entre lui
 » & nous , des barrières que l'honneur
 » même nous défend de franchir ».

Il faut avoir une connoissance bien
 exacte des projets que le Roi de Prusse
 médite dans sa sagesse , pour prononcer
 aussi affirmativement sur le parti auquel il
 pourra se décider. Son union avec l'An-
 gleterre est encore un de ces faits que
 M. de Volney n'auroit pas avancé , s'il
 avoit été bien instruit , s'il avoit su qu'au
 moment où il écrivoit , il n'y avoit aucun
 traité d'alliance signé entre ce Monarque
 & la Cour de Londres ; à l'instant même
 où j'écris , il n'y en a point encore ; & il
 n'existe que des conventions particulières
 de chacune de ces deux Puissances , avec

les Etats-Généraux. C'est sur cette union ;
 pourtant , qu'il élève la barrière *que notre*
honneur nous défend de franchir ; mais
 le cours des évènements nous apprend tous
 les jours que cet honneur des Etats est un
 mot qui sert quelquefois de prétexte à
 une rupture , & n'empêche jamais une
 pacification ; les Négociateurs savent trou-
 ver les moyens de le sauver. Si quelque
 changement dans le système politique
 exige que les deux Puissances les plus
 brouillées se raccommoient , l'honneur
 n'empêche pas l'offensé & l'agresseur de
 se lier intimement , de contracter une
 étroite alliance , de se jurer une foi mu-
 tuelle , en se réservant adroitement dans
 le traité des prétextes de la violer au be-
 soin : les sentimens , les procédés rappro-
 chent ou éloignent les individus ; la né-
 cessité , les convenances unissent ou di-
 visent les Etats. Les hommes en détail ont
 des passions , les hommes en masse n'ont
 que des intérêts.

Ibidem. « D'ailleurs , conclut M. de

» Volney, lorsque cette Ligue seroit pos-
 » sible, lorsque nous pourrions armer
 » toute l'Europe, nos intérêts avec la
 » Turquie sont-ils assez grands, les incon-
 » vénients de son invasion sont-ils assez
 » graves pour que nous devions prendre
 » le parti désastreux de la guerre? C'est
 » ce dont l'examen va faire l'objet de ma
 » seconde partie ».

C'est ce qui va faire aussi la seconde partie de mon examen.

SECONDE QUESTION. *Quels sont les
 intérêts de la France, & quelle doit être
 sa conduite relativement à la Turquie.*

Page 59. « C'est une opinion assez
 », générale parmi nous, dit M. de Vol-
 », ney, que la France est tellement in-
 », téressée à l'existence de l'Empire Turc,
 », qu'elle doit mettre tout en œuvre
 », pour la maintenir. Cette opinion est
 », presque devenue une maxime de Gou-

„ vernement , & par - là on la croiroit
 „ fondée sur des principes réfléchis ;
 „ mais , en examinant les raisons dont
 „ on l'appuie , il m'a paru qu'elle n'é-
 „ toit que l'effet d'une ancienne ha-
 „ bitude „.

Il faut être armé d'argumens bien
 puissans , de raisons bien victorieuses ,
 pour espérer triompher , en attaquant
 une opinion , qui a régné dans notre
 Monarchie , depuis François 1^{er} jusqu'à
 Louis X V I ; pour se flatter de démon-
 trer qu'on a seul mieux pensé , plus
 profondément réfléchi que tous les Rois ,
 que tous les Ministres , qui ont gou-
 verné la France depuis près de trois
 siècles , qui ont fait de cette opinion
 une maxime de Gouvernement , & l'ont
 réduite en axiome de la politique Fran-
 çoise.

Page 60. « Et si d'un côté je répu-
 „ gnois à penser que nos intérêts fussent
 „ contraires à ceux de l'humanité entière ,
 „ j'ai eu d'autre part la satisfaction de

„ trouver , par le raisonnement , que ce
 „ prétendu axiome n'étoit pas moins
 „ contraire à la politique qu'à la mo-
 „ rale „.

Il est bien étonnant que , depuis l'é-
 poque où François I^{er} envoya le premier
 Ambassadeur à Constantinople , depuis
 son alliance avec Soliman le Grand con-
 tre Charles-Quint , aucun Théologien ,
 aucun Moraliste , aucun Philosophe
 François n'ait défendu la cause de l'hu-
 manité , ne se soit élevé , n'ait tonné
 contre nos liaisons avec les Turcs. M.
 de Volney a sans doute puisé ce zèle
 dans le Coran , où lui seul a trouvé le
 précepte qui défend de faire alliance avec
 les infidèles (*page 18*).

« Nos liaisons avec la Turquie ;
 » poursuit-il , ont deux objets d'intérêt ;
 » par l'un nous procurons à nos marchan-
 » dises une consommation avantageuse ,
 » & c'est un intérêt de commerce ».

Sans doute ; & ce commerce est si pré-
 cieux , qu'il est l'objet de la jalousie &
 de

de l'envie de tous les peuples commerçans ; qu'il enrichit la Provence , le Languedoc , le Lyonnais , la Normandie , qu'il emploie les bras , & soutient la population & l'industrie de ces quatre Provinces.

Ibidem. « Par l'autre nous prétendons
» nous donner un appui contre un en-
» nemi commun ; & c'est un intérêt
» de sûreté ».

Sans doute ; & l'Empire Ottoman tel qu'il est , présente encore une masse de puissance assez imposante , pour faire un poids dans le côté de la balance où il voudra se placer.

Ibidem. « La chute de l'Empire Turc ,
» dit-on , porteroit une atteinte funeste
» à ces deux intérêts : nous perdriens
» notre commerce du Levant , & la
» balance politique seroit rompue à
» notre désavantage ; je crois l'une &
» l'autre assertion en erreur : examinons
» d'abord l'intérêt politique ».

M. de Volney , après avoir établi les

deux puissans motifs qui doivent nous déterminer à nous intéresser au sort de l'Empire Ottoman, les regarde l'un & l'autre comme une double erreur qu'il se prépare à combattre. Voyons avec quelles armes.

Page 61. « Supposer que l'existence
 » de l'Empire Turc soit nécessaire à
 » notre sûreté & à l'équilibre de l'Eu-
 » rope, c'est supposer à cet Empire des
 » forces capables de concourir à ce
 » double objet; c'est supposer son Etat
 » inférieur & ses rapports aux autres
 » Puissances, tels qu'au siècle passé; en
 » un mot, c'est supposer les choses com-
 » me sous les règnes de François I^{er} &
 » de Louis XIV; & réellement cette
 » supposition est la base de l'opinion
 » actuelle ».

Pour que cette supposition fût déraisonnable, & que le Gouvernement qui asseloit sur cette base son opinion actuelle, méritât ce reproche, il faudroit que l'Empire Ottoman fût infiniment

déchu de l'état où il étoit sous les règnes de François I^{er} & de Louis X I V. Mais depuis François I^{er}, il a beaucoup acquis ; il a réuni , aux dépens des Vénitiens , la Candie & la Morée à ses domaines ; & depuis Louis X I V , il n'a rien perdu ; la Crimée & le Couban viennent d'être occupés , en pleine paix , par les Russes ; mais il n'a point abandonné ces possessions ; ne les a point cédées , & fait aujourd'hui la guerre pour les recouvrer. A-t-il moins d'hommes ? moins de revenus ? moins de commerce ? N'a-t-il pas toujours la même religion , le même Gouvernement , les mêmes mœurs , les mêmes usages , le même esprit , le même fanatisme ? La résolution ferme que le Divan a prise de déclarer la guerre , & la manière dont ses troupes se présentent à l'ennemi , ne prouvent-elles pas que son Gouvernement a le même nerf , & ses soldats le même courage ? Bien loin d'avoir perdu , il y a lieu de croire qu'il a gagné quelque chose du côté

des lumières, & que le secours des Officiers François lui a fait faire quelques progrès dans la connoissance de l'art militaire.

Ibidem. « On voit toujours les Turcs, » poursuit M. de Volney, comme au » temps de Kiouperlé & de Barberousse; » & parce qu'alors ils avoient un vrai » poids dans la balance, on s'opiniâtre » à croire qu'ils le conservent toujours ».

M. de Volney qui, à la page 36, a rangé l'Empire Turc dans la classe des Empires *purement Asiatiques*, & mis son existence au niveau de celle de l'Indostan, convient pourtant ici qu'il a eu dans les derniers siècles une véritable influence sur les affaires de l'Europe. C'est toujours quelque chose.

Ibidem. « Mais, pour abrégé les » disputes, continue-t-il, supposons, à » notre tour, que l'Empire Turc n'ait » point changé relativement à lui-même; du moins est-il certain qu'il a » changé relativement aux autres Etats.

» Depuis le commencement du siècle,
 » le système de l'Europe a subi une ré-
 » volution complète; l'Espagne, jadis
 » ennemie de la France, est devenue
 » son alliée: la Suède qui, sous Gus-
 » tave Adolphe & Charles X I I , avoit
 » dans le Nord une si grande influence,
 » l'a perdue. La Russie qui n'en avoit
 » point, en a pris une prépondérante :
 » la Prusse, qui n'existoit pas, est deve-
 » nue un Royaume: enfin, les maisons
 » de France & d'Autriche, si long-temps
 » rivales, se sont rapprochées par les liens
 » du sang. Delà une combinaison de
 » rapports toute différente de l'an-
 » cienne ».

Ce n'est point le changement des inté-
 rêts respectifs des divers Etats de l'Eu-
 rope qui peut en déranger l'équilibre,
 ce n'est que lorsqu'il se forme des masses
 immodérées de puissance, toujours re-
 doutables à toutes les autres, que l'on
 doit craindre de grandes révolutions, &
 que cet équilibre peut être complètement

renversé ; quoique les intérêts respectifs des Puissances Européennes aient éprouvé de grandes variations depuis le commencement de ce siècle , l'Europe est à-peu-près dans les mêmes proportions où elle étoit à cette époque. Le Royaume d'Espagne a passé de la maison d'Autriche à celle de France ; la maison de Bourbon est devenue aussi redoutable que l'étoit autrefois celle d'Autriche par cette réunion. Ce n'est qu'une masse de puissance à-peu-près égale , sous une autre domination. L'affoiblissement de la Suède est compensé par l'augmentation des forces de la Prusse ; & Frédéric a eu en Europe la même prépondérance que Gustave Adolphe & Charles XII. L'Autriche a gagné sur la Pologne l'équivalent de ce qu'elle a perdu contre la Prusse ; & la part que la Russie a eue dans le partage des possessions Polonoises , balance la perte que l'Angleterre a éprouvée par la défection de ses colonies. Les liens du sang , formés déjà

depuis long-temps entre les maisons de France & d'Autriche , par les mariages de Louis XIII & de Louis XIV , n'avoient nullement éteint leur rivalité. Ce n'est pas non plus le renouvellement de ces liens qui a amené leur union actuelle, puisque le traité de Vienne, qui en est la base, a été signé en 1756, & a précédé de quatorze ans le mariage de Louis XVI. La consanguinité des Souverains ne change point les intérêts naturels des Empires; d'ailleurs, la France ne peut conserver l'alliance de l'Autriche qu'en renonçant à celle de la Prusse. Ainsi, l'on voit que tout est à-peu-près compensé, & que si l'on pouvoit avoir un dynamomètre de l'Europe, on reconnoîtroit que les différentes masses qui se sont formées, conservent toutes, à-peu-près, les mêmes proportions, il n'y a eu que des déplacemens. L'Empire Ottoman n'a donc changé ni relativement à lui-même, ni relativement aux autres Etats. Les variations momentanées

qu'ont éprouvé les intérêts respectifs des autres Puissances, n'ont point encore influé sur les siens; il n'a changé ni d'amis ni d'ennemis; il n'a & ne peut avoir qu'un système; c'est de repousser vigoureusement les attaques de la Russie & de l'Autriche réunis pour sa destruction; & de tâcher d'obtenir des secours de la France & de la Suède, qui peuvent lui en fournir, & ont toujours le même intérêt à maintenir son existence. Ce n'est point en un mot, je le répète, l'Empire Ottoman qui a changé envers les autres Etats, & si les autres Etats ont changé envers lui, ce ne peut être que par les progrès qu'ils ont faits dans l'art militaire, tandis qu'il est demeuré au même point où il étoit au commencement du siècle passé. Si cette seule supériorité de tactique & de discipline pouvoit prévaloir sur celle que les Turcs ont sous tous les rapports, si elle pouvoit opérer la révolution, & les chasser de l'Europe; ce seroit alors que l'équili-

bre feroit complètement renversé par l'agrandissement immodéré de la Russie & de l'Autriche, duquel la seule perspective doit donner l'alarme & l'éveil à tous les autres Etats.

Page 62. « Ce n'est plus, continue
 „ M. de Volney, une balance simple
 „ comme au temps de Charles-Quint &
 „ de Louis XIV, où toute l'Europe
 „ étoit partagée en deux grandes fac-
 „ tions, & où la France tenoit l'Al-
 „ lemagne en échec par la Suède &
 „ la Turquie, pendant qu'elle-même
 „ combattoit à force égale l'Espagne,
 „ l'Angleterre & la Hollande. Aujour-
 „ d'hui l'Europe est divisée en trois ou
 „ quatre grands partis, dont les inté-
 „ rêts sont tellement compliqués, qu'il
 „ est presque impossible d'établir un équi-
 „ libre : d'abord à l'Occident, les af-
 „ faires d'Amérique occasionnent deux
 „ factions, où l'on voit d'un côté, l'Es-
 „ pagne & la France ; de l'autre, l'An-
 „ gleterre qui s'efforce d'attirer à elle

„ la Hollande. L'Allemagne & le Nord,
 „ étrangers à ce débat, restent specta-
 „ teurs neutres, comme l'a prouvé la
 „ dernière guerre. D'autre part l'Alle-
 „ magne & le Nord forment aussi deux
 „ ligues ; l'une composée de la Prusse
 „ & de divers Etats Germaniques, pour
 „ s'opposer aux accroissemens de l'Em-
 „ pereur & de l'Impératrice de Russie,
 „ qui, par leur alliance, obtiennent,
 „ l'un la défensive de la première ligue,
 „ & tous les deux, l'offensive de la Tur-
 „ quie „.

Il seroit superflu de retracer ici les
 divers tableaux que l'Europe a pu offrir
 aux observateurs politiques, dans le
 cours des deux siècles passés, ils sont
 étrangers à la question du moment. Exa-
 minons l'ordonnance de celui de l'Eu-
 rope actuelle, que nous présente M. de
 Volney. Les affaires d'Amérique sont
 terminées, la révolution est consommée ;
 les Colonies Angloises sont affranchies
 à jamais du joug de la Métropole, il

n'y a plus de faction pour cet objet ; & l'Angleterre ne fera probablement pas une guerre pour faire rentrer sous sa domination les Etat-Unis. Deux grands intérêts fixent seuls aujourd'hui l'attention de toutes les Puissances de l'Europe , & tiennent comme en suspens les résolutions de tous les cabinets. L'un est celui de la Turquie , l'autre celui de la Hollande. On ne fait pas d'un côté quelle seroit à l'avenir la mesure de l'agrandissement de la Russie & de l'Autriche , si le résultat de l'alliance de ces deux Empires , étoit aussi heureux qu'ils semblent se le promettre. On ne fait pas de l'autre quel seroit le terme de l'accroissement du commerce de l'Angleterre , si elle réunissoit à tous les avantages qu'elle a déjà dans l'Inde , la possession , le partage , ou seulement la faculté de disposer au besoin des établissemens Hollandois. On ne voit d'un côté qu'une guerre malheureuse , qui est dans l'ordre des possibilités , où sûrement

deux campagnes infructueuses pourroient épuiser les deux Empires alliés , d'hommes & d'argent , & leur ôter pour long-temps les moyens de rien entreprendre ; que leurs revers pourroient maintenir l'équilibre de l'Europe , dont leurs succès poussés trop loin , devroient faire craindre le renversement : on voit de l'autre qu'il peut naître des circonstances dans lesquelles l'Angleterre , qui ne s'est unie à la Hollande que pour enlever à la France une alliée qui lui a tant coûté ; assujettir à son commerce celui d'Amsterdam , tirer du despotisme Stathouderien qu'elle veut établir , des secours de force contre sa rivale , & donner à jamais à celle-ci dans la Maison d'Orange , une irréconciliable ennemie ; on voit , dis-je , qu'il peut naître des circonstances dans lesquelles l'union de la Hollande pourra être à l'Angleterre plus onéreuse qu'utile , ou la nécessiter de défendre cette alliée , & la forcer à des sacrifices que les avantages de cette

alliance ne pourront pas racheter ; la France & la Prusse sont les seuls arbitres de ces deux grands intérêts. Celui de la Turquie est actuellement le plus important & le plus prochain. Toutes les Puissances de l'Europe semblent se tenir sur l'expectative , & attendre pour se décider les mouvemens que feront ces deux arbitres. La France est peut-être arrêtée par quelque considération momentanée ; la Prusse attend , peut-être , l'instant favorable pour consommer le partage de la Pologne. C'est du parti que prendront ces deux Cours , que dépendra le changement de tout le système politique de l'Europe , qui n'est pas encore fixé ; & le maintien ou le renversement de son équilibre , qui n'a encore éprouvé aucun sensible ébranlement. La Suède & le Danemarck , sans être indifférens à ce qui se passe , attendent les événemens pour se jeter dans le côté de la balance , où ils pourront faire un contre-poids ; la prévoyance & la pru-

dence ont formé une ligue dans l'Allemagne, pour assurer la liberté du Corps Germanique, à laquelle la ligue de l'Empereur & de la Russie pourroit attenter. Voilà, je pense, le véritable tableau des intérêts actuels de l'Europe, qui ne sont ni aussi compliqués, ni aussi inextricables que M. de Volney a voulu le supposer.

Page 63. « L'Espagne & l'Angleterre, „ poursuit-il, sont, comme je l'ai déjà „ dit, presque étrangères à ces deux dernières ligues. La France seule peut „ s'y croire intéressée : mais dans le cas „ où elle s'en mêleroit, à quoi lui serviroit la Turquie, en supposant que „ malgré la consanguinité des Maisons „ de Bourbon & d'Autriche, malgré „ nos griefs contre la Prusse, nous accédassions à la ligue Germanique, la „ Turquie resteroit nulle, parce que la „ Russie la tiendrait en échec, & pourroit encore contenir la Suède, & inquiéter la Prusse.

„ D'ailleurs , en pareil cas , l'on ne
 „ fauroit supposer que l'Angleterre ne
 „ fâisît l'occasion de se venger du coup
 „ que nous lui avons porté en Améri-
 „ que „.

L'Espagne & l'Angleterre , bien loin
 d'être étrangères à ces deux ligue , ont
 intérêt à favoriser la première , qui peut
 concourir à ôter à la seconde les moyens
 de former par la conquête des posses-
 sions Ottomanes , deux grandes Puif-
 sances maritimes , qui pourroient gêner
 l'Espagne dans la Méditerranée , inter-
 dire à l'Angleterre l'entrée de cette mer ,
 & l'empêcher , peut-être , de régner ex-
 clusivement dans l'Inde , & de prédo-
 miner , comme elle y prétend , sur l'O-
 céan ; qui pourroient faire évanouir l'es-
 poir qu'a l'une d'établir un grand com-
 merce en Turquie , & faire perdre à l'au-
 tre celui dont elle est depuis long-temps
 en possession. La France non-seulement
 peut *se croire intéressée* à ces deux ligue ,
 mais l'est infiniment sous tous les rap-

ports : & dans le cas où cet intérêt la forceroit à abandonner l'alliance de l'Autriche , pour en cimenter une avec la Prusse , la Turquie lui serviroit à tenir elle-même la Russie en échec , à occuper la plus grande partie de ses forces , à épuiser tous ses moyens , & à la mettre hors d'état de pouvoir agir efficacement contre ses autres alliés.

Page 64. « Il faut le reconnoître , &
 „ il est dangereux de se le dissimuler ,
 „ il n'y a plus d'équilibre en Europe ;
 „ à dater seulement de vingt ans , il s'est
 „ opéré dans l'intérieur de plusieurs
 „ Etats , des révolutions qui ont changé
 „ leurs rapports externes. Quelques-uns
 „ qui étoient foibles , ont pris de la vi-
 „ gueur ; d'autres qui étoient forts , sont
 „ devenus languissans. Prétendre rétablir
 „ l'ancienne balance , est un projet aussi
 „ peu sensé que le fut celui de la fixer „

Je ne puis répondre une seconde fois à ce que M. de Volney a déjà dit , sans me répéter moi-même. J'ai déjà démon-
 tré

tré que l'équilibre existe encore en Europe , parce qu'il ne s'y est point encore formé de plus grandes masses de puissance , & qu'il n'y a eu que des mutations. M. de Volney qui avance au commencement de ce paragraphe , *qu'il n'y a plus d'équilibre en Europe* , détruit lui-même cette proposition , & confirme la mienne , en disant que des Etats foibles ont pris de la vigueur , & des Etats forts , sont devenus languissans. Or , il est clair que si les foibles ont gagné ce que les forts ont perdu , l'équilibre a dû se maintenir ; rien n'a pu faire pencher la balance , qui ne trébuchera complètement , que lorsque les forts ajouteront à leur force primitive un nouvel accroissement de puissance , sans éprouver aucune perte qui puisse faire le contre-poids dans la balance générale. Vouloir fixer l'Equilibre de l'Europe jusqu'à la fin des siècles , seroit certainement une chimère & un projet insensé ; mais

il n'y auroit aucune impossibilité à le soutenir pendant très-long-temps.

Ibidem. « C'est un principe trivial ,
 „ mais d'une pratique importante : pour
 „ les Empires comme pour les individus ,
 „ rien ne persiste au même état „.

Il est très-certain que les Empires naissent , s'accroissent , déclinent & périssent comme les hommes ; mais il n'est pas moins vrai qu'un bon régime , & une conduite sage , peuvent prolonger infiniment la durée des Monarchies , comme la vie des individus. Mais l'affoiblissement de quelques Puissances en Europe , ne détruit point l'équilibre , quand il est compensé par un accroissement de forces chez quelqu'autres. L'équilibre de l'Europe est comme la population d'un Etat , les morts ne l'empêchent pas de se soutenir , parce qu'elles sont remplacées par les naissances.

Ibidem. « L'art de gouverner , n'est
 „ donc pas , dit M. de Volney , de suivre

» toujours une même ligne , mais de va-
 » rier sa marche suivant les circonstan-
 » ces ».

Il est un autre principe également trivial , & dont la pratique n'est pas moins utile ; c'est qu'un état doit avoir un système , & ses Ministres le suivre constamment , tant que la chose publique n'en souffre point ; parce qu'en suivant un même système avec persévérance , on parvient quelquefois à maîtriser les évènements. Ce n'est que parce qu'une seule des grandes Puissances de l'Europe s'est écartée de son système , que nous avons vu depuis vingt ans , dans cette partie du monde , de si fréquentes variations.

« Or , puisque dans l'état présent nous
 » ne pouvons défendre la Turquie , la
 » prudence nous conseille de céder au
 » tems , & de nous former un autre
 » système , & il y a long-temps que l'on
 » eût dû y songer ».

Mais , quel est donc ce tems si dé-

fastueux , auquel la prudence de notre
 Gouvernement doit lui conseiller de
 céder ? Quelles sont ces circonstances
 impérieuses qui peuvent le forcer de
 changer son système ? Il croit devoir y
 persister. Un dérangement momentané
 dans les finances , qui , peut être rétabli
 en peu de tems , a-t-il anéanti les inépu-
 sables ressources de la France , dirigées
 par une administration plus éclairée ? Ne
 sont-elles pas toujours suffisantes pour
 soutenir la prééminence dont elle jouit
 depuis si long-tems ? A-t-elle congédié
 son armée ? Ses flottes ont-elles pourri
 dans ses ports ? Ne peut-elle plus faire
 aucun contre-poids dans la balance ?
 Aucune diversion ni par terre ni par
 mer ? M. de Volney a dit , plus haut , p.
 64 , que si la France vouloit se mêler des
 affaires de la Turquie , l'Angleterre fai-
 feroit cette occasion de se venger du
 coup qu'elle lui a porté en Amérique.
 Mais est-ce à l'Angleterre , dont la
 France vient d'affranchir les Colonies ;

Est-ce à l'Angleterre, qui n'a qu'un tiers de la population de la France ; qui doit plus que ne vaut son sol ; qui présente pour hypothèque des intérêts de cette énorme dette , non une étendue de terre vaste , fertile & abondante comme la France , mais un commerce que des vicissitudes peuvent lui enlever ; qui fait circuler un papier-monnaie , dont un numéraire suffisant ne représente point la valeur ; qui ne se soutient que par un crédit illusoire , prêt à être détruit par le premier événement qui dissipera cette illusion ; qui gémit enfin sous le poids accablant des impôts , & la tyrannie de la presse ; est-ce , dis-je , à l'Angleterre à croire à la ruine de la France , & à la regarder comme une amie impuissante & nulle , de laquelle ses alliés ne doivent espérer aucun secours ? La France bien gouvernée se mêlera toujours de tout ce dont elle voudra se mêler , & ne cessera d'être , par sa position & sa consistance réelle ,

l'arbitre de tous les intérêts & de tous les démêlés de l'Europe. Si *quelque chose* pouvoit lui faire perdre sa prépondérance & sa considération , ce seroit de se croire étrangère à *quelque chose* ; de se défier de ses avantages , de méconnoître sa puissance , & de diminuer l'opinion qu'elle doit avoir de ses forces & de ses richesses.

Page 65. « Du moment que la Russie » commença de s'élever , nous eussions » dû y voir ~~notre~~ alliée naturelle ».

Je répondrai à ce paragraphe dans mes observations sur la page 70.

Ibidem. « Sa religion & ses mœurs » nous présentoient des rapports bien » plus voisins que l'esprit fanatique & » haineux de la Porte »

Est-ce à la Religion & aux mœurs de former les liens politiques des Etats ? Ces fondemens sacrés & respectables de l'ordre & du bonheur de toutes les sociétés , ces bases aussi utiles que saintes de leur régime intérieur , influent peu sur

les rapports externes des Empires ; & le Gouvernement Ottoman même , le plus religieux sans contredit de tous ceux de l'Europe , malgré son fanatisme & tout l'éloignement que sa Religion peut lui inspirer pour les Chrétiens , ne laisse pas de cimenter des alliances & des traités avec les ennemis de sa foi , quand il les croit avantageux à ses intérêts politiques.

Ibidem. « Et comment , hors le cas » d'une extrême nécessité , a-t-on jamais » pu s'adresser à un peuple barbare , pour » qui tout étranger est un objet impur , » d'aversion & de mépris » ?

Tout comme ce même peuple s'adresse à ces objets *impurs* de son *aversion* & de son *mépris* , par nécessité ou par intérêt.

Ibidem. « Comment a-t-on pu con- » sentir aux humiliations dont on achète » tous les jours son alliance ? Vaine- » ment on exalte notre crédit à la Porte ; » ce crédit ne soustrait ni notre Ambas- » sadeur , ni nos nationaux à l'insolence » Ottomane. Les exemples en sont habi-

„ tuels , & quoique passés en pratique ,
 „ ils n'en sont pas moins honteux. Si
 „ l'Ambassadeur marche dans les rues de
 „ Constantinople , le moindre Janissaire
 „ s'arroe le pas sur lui , comme pour
 „ lui signifier que le dernier des Mu-
 „ sulmans vaut mieux que le premier
 „ des Infidèles. Les gardes mêmes qu'il
 „ entretient à sa porte restent fièrement
 „ assis quand il passe , & jamais on n'a
 „ pu abolir cet indécet usage. Il a fallu
 „ les plus longues disputes pour sauver
 „ un pareil affront dans les audiences
 „ du Visir. Enfin , l'on régla qu'il en-
 „ treroit en même-temps que l'Ambassa-
 „ deur ; mais quand celui-ci sort il ne
 „ se lève point , & l'on n' imagine pas
 „ toutes les ruses que celui-là emploie
 „ pour l'humilier ,.

Malgré les intrigues & les manoeuvres
 des puissances rivales , la France n'a cessé
 d'avoir , & conservera toujours le plus
 grand crédit à la Porte ; c'est incontestable-
 ment sa condescendance au desir de

notre Cour, sa déférence à ses insinuations & à ses conseils, qui l'ont engagée dans la dernière guerre où elle a éprouvé tant de revers. Et si je me permettois de tout dire, si j'osois dévoiler la cause, les détails, les particularités de l'expédition du Capitan Pacha en Egypte, il me seroit facile de démontrer clairement que le Divan conserve toujours pour la France, comme un homme conserve pour une maîtresse avec laquelle il vit depuis long-temps, cet attachement, ces complaisances, cette tolérance inséparable des liens d'une longue habitude, qui obtient souvent le pardon de quelques infidélités.

L'Empereur Turc traite certainement avec plus de splendeur & de magnificence qu'aucun autre Souverain, les Ambassadeurs extraordinaires. Les Ministres étrangers, qui résident auprès de lui, y reçoivent journellement les plus grandes marques d'égards & de considération. Lorsqu'un Ministre va aux audiences pu-

bliques du Sultan & du Visir, il marche avec la plus éclatante pompe, & personne certainement dans les rues, ne lui dispute le pas. Le même Visir qui ne se lève point quand il sort, parce que sa religion le lui défend, lui dira les choses les plus honnêtes & les plus affectueuses dans le cours de son entretien, lui accordera des demandes qu'il pourroit faire, ou pour les intérêts de sa Cour, ou même pour son agrément personnel. Le même Janissaire qui, pour obéir à sa religion, tâchera de prendre le pas sur lui dans la rue, s'il le rencontre dépouillé des marques éclatantes de son caractère, lui présentera une fleur ou un fruit qu'il aura à sa main. Le même Janissaire qu'il entretient à sa porte, qui est commis à sa garde, & qui demeure assis quand il passe, parce que sa religion le lui ordonne, versera son sang, exposera sa vie pour le défendre, & remplir le devoir qui l'attache à sa personne. Toutes les fois que la nécessité, l'intérêt ou la

convenance , exigent que l'on forme des liens politiques avec une Puissance , il n'y a aucune humiliation à se prêter à une étiquette qui a sa source dans les préceptes de sa loi , & dans ses opinions religieuses , auxquelles , chez les Ottomans , tout autre motif doit céder.

Page 66. « Passons sur les dégoûts de » la vie prisonnière que les Ambassadeurs » mènent à Constantinople ».

Si M. de Volney n'avoit pas dit lui-même qu'il n'y a jamais été , on le devineroit tout d'un coup à ce paragraphe. S'il avoit fait le voyage de cette Capitale , il y auroit vu les Ministres étrangers aller librement , de nuit & de jour , les uns chez les autres , & par-tout où il leur plaît , donner dans leurs Palais des fêtes publiques , auxquelles même des Turcs de distinction & de marque sont assez souvent invités , posséder des maisons de plaisance dans toutes les campagnes des environs ; aller à celles qui sont dans les terres à cheval ou en

voitures magnifiques ; à celles qui bordent le Bosphore , en gondoles à sept paires de rames élégantes & bien décorées , avec de nombreux cortèges , quelquefois même avec des Dames ; jouir , en un mot , de tous les plaisirs dont le pays est susceptible. Il auroit vu , lorsque les Ministres étrangers desirerent visiter les mosquées , les édifices publics , les maisons de plaisance du Sultan , voir les cérémonies & tous les objets , en un mot , qui peuvent piquer leur curiosité , le Ministre Ottoman s'empresser de leur en accorder la permission , & de donner des ordres pour leur y faire trouver tous les agrémens qu'ils ont pu se promettre.

Ibidem. « Si du moins , ajoute M. „ de Volney , leur personne étoit en sû- „ reté ! Mais les Turcs ne connoissent „ point le droit des gens , & ils l'ont „ souvent violé ; témoin l'Ambassadeur „ de France , M. de Sanci , qui , sur „ le soupçon d'avoir connivé à l'évasion

„ d'un prisonnier, fut lui-même mis en
 „ prison, & y resta quatre mois : té-
 „ moin M. de la Haie qui, portant la
 „ parole pour son père Ambassadeur de
 „ Louis X I V, fut, par ordre du Visir,
 „ frappé si violemment au visage, qu'il
 „ en perdit deux dents : l'outrage ne se
 „ borna pas là ; on le jeta dans une pri-
 „ son si infecte, dit l'Historien qui cite
 „ ces faits, que souvent les mauvaises va-
 „ peurs en éteignoient la chandelle. On
 „ saisit aussi l'Ambassadeur même, & on
 „ le tint également prisonnier pendant deux
 „ mois, au bout desquels il n'obtint la li-
 „ berté qu'avec des présens & de l'argent.
 „ Si ces excès n'ont pas ménagé des
 „ têtes aussi respectables, que l'on juge
 „ des traitemens auxquels sont exposés
 „ les subalternes „

M. de Volney, pour pouvoir plus
 légitimement inculper les Turcs, passe
 sous silence, dans le récit de ces faits,
 les circonstances & les particularités qui
 peuvent contribuer à les rendre moins

révoltans. Il donne le détail des outrages faits à ces deux Ambassadeurs, & en laisse ignorer les causes. Voici ces mêmes faits dans leur pureté.

Le Prince Coreski, pris par les Turcs à la guerre de Moldavie, étoit détenu au Château des sept tours, jusques au paiement d'une très-forte somme, que la Porte exigeoit pour sa rançon. Le Baron de Sanci, Ambassadeur de France, envoyoit, de temps en temps à ce prisonnier, Martin, son Secrétaire d'Ambassade, pour le consoler & lui donner les petits secours qui pouvoient adoucir sa captivité. Martin procura au Prince le moyen de s'évader à la faveur d'une corde, qu'il lui envoya dans un pâté, préparé dans la cuisine de l'Ambassadeur. Les Turcs cherchèrent inutilement le fugitif, mais trouvèrent dans sa prison des lettres de Martin, qui prouvoient sa connivence avec lui. Ce Secrétaire d'Ambassade, & le Drogman de France, furent saisis dans le Palais de l'Ambassa-

deur, & appliqués chez le Visir à une rigoureuse question. Le Baron de Sancé accourut en personne chez ce Ministre, pour lui porter ses plaintes & ses réclamations. Mais il fut détenu lui-même, remis entre les mains des Tchaouches du Visir, & n'obtint sa liberté & la restitution de ses deux Officiers que par l'entremise du Muphti, auquel il fit, ainsi qu'au Visir, des présens considérables.

Les mauvais traitemens que reçut à Andrinople M. de la Haye Vantelet, fils de M. de la Haye, Ambassadeur de France, à la Porte, sont vrais; mais ce qui est relatif au père dans ce récit, est altéré. Ce Ministre ne fut ni saisi ni emprisonné. Le Grand Visir Keupurli donna ordre au Caïmakam à Constantinople, de faire bloquer son Palais, & de n'y laisser entrer que les domestiques, mais il s'agissoit des plus grands intérêts. M. de la Haye le père, Ambassadeur de France, & médiateur entre la République de Venise & la Porte,

insinuoit aux Vénitiens , dans toutes ses dépêches , de ne point acquiescer aux prétentions exagérées du Divan , leur faisoit espérer la protection de Louis XIV , & les assuroit que son maître n'interposeroit jamais sa médiation pour une paix désavantageuse à une Puissance chrétienne. Un paquet fut intercepté ; le Grand-Visir en ayant trouvé les dépêches chiffrées , expédia un courier à M. de la Haye , pour le faire venir à Andrinople où étoit la Cour. Cet Ambassadeur , malade de la goutte , & ne pouvant s'y transporter , y envoya M. de Vantelet son fils , accompagné de son Secrétaire d'Ambassade. Le Grand-Visir ordonna au premier de déchiffrer la dépêche ; M. de Vantelet répondit avec fierté qu'il n'avoit point d'ordre à recevoir du premier Ministre de la Porte , & que les secrets du Roi de France devoient être gardés. Keupurli , irrité , répliqua que tous ceux qui avoient des intelligences avec les ennemis de son maître ,

maître, feroient traités comme ennemis ; & donna le même ordre au Secrétaire d'Ambassade , auquel M. de Vantelet défendit de l'exécuter. Le premier Ministre , transporté de colère , fit saisir M. de Vantelet par ses gens , qui le frappèrent au visage , lui firent tomber une dent , & le traînèrent dans un cachot. Le Secrétaire promit alors de déchiffrer la dépêche ; on la lui livra ; il écrivit ce qu'il voulut dans les interlignes , & en altéra les chiffres de manière à la rendre à l'avenir indéchiffrable. Le Grand-Visir , que ce trait poussa au dernier excès d'emportement , fit conduire le Secrétaire dans un autre cachot , & envoya ordre au Kaïmakam à Constantinople , de faire bloquer dans son Palais l'Ambassadeur lui-même. On peut voir les détails les plus circonstanciés & les suites de ces deux événemens dans l'Histoire de l'Empire Ottoman , de M. l'Abbé Mignot , qui est , sans contredit , la plus fidelle , parce qu'elle est faite d'a-

près les pièces gardées au dépôt des affaires étrangères, desquelles on lui a donné communication.

Dans le premier de ces deux faits, un Ambassadeur de France ou son Secrétaire d'Ambassade, des actions duquel il doit répondre, font évader un prisonnier intéressant pour la Porte, & en sont convaincus par les lettres trouvées dans la prison. Le Grand-Visir s'écarte à leur égard des principes du droit des gens, mais l'Ambassadeur ne s'est-il pas compromis ? ou ne l'a-t-il pas été par son Secrétaire ?

Dans le second, un Ambassadeur de France, médiateur entre l'Empire Ottoman & la République de Venise, dans une guerre infiniment heureuse pour le premier, insinue à l'autre de ne point conclure la paix qu'il est chargé de négocier, & lui fait espérer la protection de son maître, pour l'engager à rejeter les propositions trop dures du Sultan victorieux. Des dépêches en chiffres font

interceptées ; le Grand - Visir veut en connoître le contenu ; on se conduit de manière à le convaincre d'une collusion avec les ennemis de l'Etat. Keupurli, Ministre absolu, revêtu du pouvoir suprême, gouvernant seul un Empire, dont un enfant de quatorze ans, qui n'a que le nom d'Empereur, lui a confié les rênes, ivre de la gloire du nom Ottoman & de sa propre grandeur, accoutumé à n'éprouver jamais aucune résistance, croyant les intérêts de son maître trahis par le Ministre d'une Puissance amie & médiatrice, se porte à un excès blâmable, à une violation du droit des gens, donne, envers un Gentilhomme François qui, à la vérité, n'avoit point de caractère direct de sa Cour, & ne se présentoit qu'avec celui qu'il tenoit de son père, au nom duquel il portoit la parole, donne, dis-je, un ordre inconsideré, exécuté avec trop de brutalité par ses gens ; tout cela est, sans doute, infiniment condamnable. Mais un média-

teur doit-il être partie? Doit-il laisser échapper les secrets respectifs des puissances belligérantes? Doit-il par un acte de partialité, faire naître lui-même des obstacles à la négociation dont il est chargé? Si le droit des gens impose aux Souverains le devoir sacré de respecter les Ambassadeurs, est-il bien décidé que ce même droit n'impose pas à ces Ministres le devoir que la justice rend également sacré, de ne pas contrarier les intérêts de la Puissance auprès de laquelle il réside? ou du moins de le faire avec assez d'adresse & de précautions pour qu'on n'en puisse jamais fournir des preuves? Faut-il d'ailleurs, mettre sur le compte d'un peuple entier, sur le compte même du Gouvernement, les torts d'un Ministre violent & inconsideré, emporté par son zèle pour les intérêts de son maître, au-delà des bornes prescrites par le droit des gens, qui doit lier toutes les nations?

M. de Volney cite encore trois faits

plus récents : « aussi , dit-t-il , (*Ibidem*)
 » a-t-on vu en 1769 deux de nos inter-
 » prêtes à Séyde , recevoir une baston-
 » nade de cinq cens coups , pour la-
 » quelle on paie encore à l'un d'eux
 » une pension de 500 liv. En 1777 ,
 » M. Boriés , Consul d'Alexandrie ,
 » fut tué d'un coup de pistolet dans le
 » dos ; & peu auparavant un inter-
 » prète de cette même Echelle , avoit
 » été conduit à Constantinople , où ,
 » malgré les réclamations de l'Ambassa-
 » deur , il fut secrètement étranglé ».
 Voilà trois faits nuds & dépouillés des
 circonstances , qui peuvent les rendre
 moins odieux. Il est nécessaire de les
 raconter avec quelque détail.

1°. Un bateau Turc , chargé de mar-
 chandises pour le compte des François ,
 & affrété pour les porter de Séyde à
 Caïse , fut pris à la vue de Séyde par
 un corsaire Maltois. Le Consul de cette
 Echelle envoya , à bord de ce corsaire ,
 M. Adanson , second Drogman , qui

rapporta les marchandises françoises, ne réclama point le bateau, & laissa emmener esclaves les Turcs, qui en composoient l'équipage. Cet événement causa une émeute violente à Séyde; le peuple vouloit massacrer tous les François qui y étoient établis. Méhémet Pacha, Adm Oglou, de l'illustre maison des Princes de Damas, jugea devoir faire appliquer la bastonnade aux deux Drogmans de France, pour sauver la Nation entière, en donnant au peuple ce genre de satisfaction.

2^o M. Roboly, Drogman à Alexandrie, étoit parvenu, par ses intelligences avec les Puissances & les marchands d'Egypte, à faire préférer, pour le cabotage, les vaisseaux François aux Alexandrins. Les manœuvres qu'il avoit exercées pour arriver à ce but, lui firent de nombreux ennemis, qui intrigèrent à Constantinople pour le perdre, & l'accusèrent d'avoir fait passer du riz à Malte, tandis que la Capitale étoit en

disette de cette denrée. Cet interprète fut arrêté à Alexandrie, conduit à Constantinople, & enfermé au Bagne. Il n'y fut point étranglé secrètement, comme l'assure, à tort, M. de Volney; mais âgé & infirme, il y mourut de maladie avant d'avoir pu se justifier.

3°. Un Perruquier Italien, établi à Alexandrie, sous la protection de France, étant à la chasse, entra dans le jardin d'un Arabe, y fit du dégât, se prit de querelle avec lui, & le tua d'un coup de fusil. Le Perruquier fut saisi, & pendu; mais cet assassinat d'un Mahométan, causa quelque fermentation dans la populace, & le Gouvernement fit conseiller aux Européens de s'abstenir de sortir de chez eux jusqu'à ce qu'elle fût entièrement calmée. M. Boriés, Consul de France, au mépris de cet avis, eut l'imprudence d'aller se promener à la campagne; il rencontra malheureusement le frère du Mahométan assassiné, qui avoit juré de venger le sang de son frère sur le

premier Européen qui se présenteroit à lui. Cet Arabe, pour remplir son serment, tira sur le Consul un coup de pistolet qui lui perça les reins, & duquel il mourut peu de jours après.

Page 68. « A notre honte, s'écrie
 » M. de Volney, ces outrages & beau-
 » coup d'autres, sont restés sans ven-
 » geance. On les a dissimulés par un
 » système qui prouve que l'on ne con-
 » noît point le caractère des Turcs, on
 » a cru par ces ménagemens les ren-
 » dre plus traitables ; mais la modéra-
 » tion, qui, avec les hommes polis, a de
 » bons effets, n'en a que de fâcheux avec
 » les barbares : accoutumés à devoir tout
 » à la violence, ils regardent la douceur
 » comme un signe de foiblesse, & ne
 » rendent à la complaisance que du
 » mépris ».

Il n'y a qu'à lire l'histoire Ottomane, pour se convaincre que M. de Volney, ou ne savoit rien de ce qui s'est passé, ou veut cacher ce qu'il en fait. Les ou-

trages faits aux Ambassadeurs de France à Constantinople, furent si peu dissimulés par notre Cour, qu'elle en demanda hautement raison à la Porte, & en obtint des réparations que nos Rois jugèrent suffisantes. Le Baron de Sancy, reçut l'affront en 1618, sous le premier Règne de Mustapha I. La même année, Louis XIII envoya à Osman II, qui dans l'intervalle étoit monté sur le trône, un Ambassadeur extraordinaire, pour se plaindre de l'injure faite à la nation Françoisse, dans la personne de son Ministre. Le même Grand-Visir qui gouvernoit encore, rejetta sur son ancien Maître la faute dont lui seul étoit coupable ; Osman II envoya un Ambassadeur extraordinaire à Louis XIII, pour la désavouer, lui en faire une réparation authentique, & lui protester qu'il observeroit religieusement les traités faits avec ses prédécesseurs, & que les Ambassadeurs de France seroient, comme auparavant, honorés & respectés.

à la Porte. Ce fut en 1658 , sous le Règne de Mahomet IV , que M. de la Haye & M. de Vantelet son fils , furent si maltraités par le Grand-Visir Keupurli. Louis XIV envoya d'abord M. Blondel , son Ministre à Berlin , avec la même qualité à la Porte , pour en demander satisfaction. M. Blondel alla inutilement à Andrinople , ne put pas voir le Sultan , ni lui remettre ses lettres de créance , parce qu'il n'étoit point revêtu du caractère d'Ambassadeur , & il s'en retourna sans avoir rien obtenu , parce qu'il ne pouvoit demander justice de Keupurli , qu'à Keupurli lui-même , & qu'il ne voulut point lui remettre la lettre que le Roi écrivoit au Sultan , dans laquelle il lui demandoit en réparation , non-seulement la déposition , mais la mort de ce premier Ministre. La Cour de France prit le parti d'ordonner à M. de la Haye de revenir , & de laisser la gestion de l'Ambassade à un Négociant de la nation , sans aucun caractère ; cet or-

dre fit une impression à Keupurli , qui ne vouloit point que la France cessât d'avoir un Ambassadeur à la Porte , & qui craignoit une rupture avec une Puissance dont il jugeoit l'alliance nécessaire à l'Empire Ottoman , contre la Maison d'Autriche ; ce Grand-Visir résolut de donner à la France une satisfaction : le Sultan envoya en France un Tchaouche , avec le même caractère de Ministre , dont M. Blondel étoit revêtu. Ce Tchaouche étoit porteur de lettres de l'Empereur & de son Visir , pour réclamer l'ancienne alliance des deux Cours , témoigner le desir constant que le Sultan avoit de vivre en bonne intelligence avec l'Empereur de France , renouveler les plaintes contre M. de la Haye & M. de Vantelet , son fils , & demander un autre Ambassadeur. Louis XIV , qui , foncièrement , trouvoit M. de la Haye coupable , consentit à le rappeler , mais laissa à sa place M. de Vantelet , son fils , qui étoit si odieux au Grand-Visir Keu-

purli, mais que ce premier Ministre fut cependant forcé d'agréer.

Ces faits historiques suffisent pour prouver à M. de Volney, que nos Rois Louis XIII & Louis XIV ne dissimulèrent point les injures qu'ils avoient reçues dans la personne de leurs Ambassadeurs, & en firent au contraire éclater leur juste ressentiment; mais l'un & l'autre jugèrent suffisantes les réparations qu'ils en obtinrent, parce que le premier avoit besoin de l'alliance des Turcs contre l'Empereur, & que le second joignoit au même intérêt de se ménager cette puissante diversion contre la Maison d'Autriche, la crainte de porter coup par une rupture avec la Porte, au commerce de ses Sujets dans le Levant. Ces sages Monarques ne crurent point devoir exposer l'intérêt de tout leur peuple, pour venger les querelles de deux Ambassadeurs qui avoient eux-mêmes renoncé à leur caractère, en s'écartant des termes de leur mission, violant les premiers le droit des gens, &

invitant , par leur exemple , les Visirs à ne pas l'observer à leur égard. Passons aux faits plus récents que rapporte M. de Volney , & voyons s'ils ont été dissimulés & sont restés sans réparation.

La Porte , sur les plaintes portées par l'Ambassadeur de France , destitua du Gouvernement de Seyde & envoya à Marache , le Pacha Mehemet Adm Oglou , qui avoit fait donner la bastonnade aux Drogmans François.

Les Beis du Caire , après avoir fait inutilement chercher l'assassin fugitif de M. Boriés , envoyèrent à Alexandrie un Kiaf-chef , avec cinquante Mamelouks , firent arrêter , mettre en prison , dépouiller complètement toute la famille du meurtrier , qu'il fut impossible de trouver , & imposèrent à la ville , pour l'avoir laissé s'évader , une amende de dix mille pataques , qui font environ soixante mille frans de notre monnoie.

L'Ambassadeur de France réclama fortement M. Roboly , détenu prisonnier

au Bagne ; mais la Porte s'obstina à ne point le rendre , parce qu'elle prétendit devoir regarder comme son Sujet , ce Drogman , né à Constantinople d'une famille qui y étoit établie depuis plusieurs générations , & que nos capitulations n'ont pas statué jusqu'à quel degré la postérité des François établis dans l'Empire Ottoman doit y jouir de la protection du Roi.

Tous ces faits , que M. de Volney a mis à la charge des Turcs , sont à présent , je pense , suffisamment éclaircis. S'il a ignoré les particularités desquelles je viens de rendre compte , il a eu tort d'avancer des choses dont il étoit mal instruit ; s'il en a eu connoissance , il n'a pas dû les taire. Dans une cause de cette importance , il n'est pas permis au Rapporteur de soustraire des pièces.

Ibidem. « Les Européens qui vont en » Turquie , ajoute-t-il , ne tardent pas de » s'appercevoir que cet air affable , ces » manières prévenantes qui , parmi nous , » excitent la bienveillance , n'obtiennent

» des Turcs que plus de hauteur; on ne
 » leur en impose que par une contenance
 » sévère, qui annonce un sentiment de
 » force & de supériorité ».

C'est bien mal connoître les Turcs,
 que d'en porter un pareil jugement; &
 leur conduite actuelle prouve bien qu'on
 ne leur impose pas par la menace. L'au-
 dace, la morgue, le ton dur, l'air avan-
 tageux, la contenance insolente, ne font
 qu'offenser, aigrir, courroucer les Turcs
 comme tous les autres hommes; & lors-
 que ces dehors repoussans ne font que
 l'annonce de la présomption, & la trom-
 peuse & mensongere apparence d'une
 force & d'une supériorité imaginaires,
 ils n'obtiennent que le ridicule & le
 mépris.

Page 69. « C'est sur ce principe que
 » notre Gouvernement eût dû régler sa
 » conduite avec les Turcs, & il devoit
 » y apporter d'autant plus de rigueur,
 » que jamais leur alliance avec nous ne
 » fut fondée sur une amitié sincère, mais

» bien sur cette politique perfide dont
 » ils ont usé de tous les temps : par-
 » tout , pour détruire leurs ennemis , ils
 » ont commencé par les défunir , & par
 » s'en allier quelques-uns , pour avoir
 » moins de forces à combattre ».

Notre Gouvernement est trop sage pour prendre , sans de pressans motifs , un parti violent , souvent funeste , & toujours dangereux ; & pour briser brusquement & sans nécessité les liens de l'alliance ancienne , constante & utile , d'une grande Puissance , qui a souvent servi nos vues politiques , & envers laquelle nos intérêts de commerce exigent encore les plus grands ménagemens. Sur quels fondemens , d'ailleurs , M. de Volney avance-t-il que son alliance avec la France , *n'a jamais été fondée sur une amitié sincère ?* Il n'a qu'à lire les histoires , qu'à compulser le dépôt des affaires étrangères , qu'à parcourir les innombrables commandemens gardés dans les Chancelleries de l'Ambassade de Constantinople ,

Constantinople, & de tous nos Consulats, il se convaincra que la Porte a presque toujours choisi la France pour médiatrice de ses démêlés avec les autres Puissances, & lui a presque toujours accordé ce qu'elle a demandé en politique & en commerce. Si le Divan a adopté le principe de désunir ses ennemis pour les maîtriser ; s'il a constamment suivi le grand axiome *divide & impera* ; cela prouve au moins qu'il a quelque idée de la politique Européenne, celle des Puissances Chrétiennes, est-elle autre chose ?

Ibidem. « S'ils eussent subjugué l'Austriche, nous eussions vu à quoi eût abouti notre alliance ».

Il est certain que si les Turcs avoient pris Vienne, lorsqu'ils l'assiégèrent en 1529 & en 1683, ils auroient pu aller beaucoup plus loin ; la crainte qu'a eue l'Europe à ces deux époques, seroit peut-être une raison de ne pas les réveiller injustement, de ne pas leur inf-

pirer un désespoir qui les fasse arriver au niveau de nos connoissances dans l'art militaire, & réaliser les dispositions qu'on leur suppose.

Ibidem. « Le Visir Keupurli, qui
 » assiégea Vienne, le fit assez entendre
 » à M. de la Haye. Cet Ambassadeur
 » lui ayant fait part des succès de Louis
 » XIV, contre les Espagnols, dans la
 » guerre de Flandres : *qu'importe*, reprit
 » fièrement le Visir, *que le chien mange*
 » *le porc, ou que le porc mange le chien,*
 » *pourvu que les affaires de mon Maître*
 » *prospèrent* ».

Il y a dans ce paragraphe de grandes erreurs à relever. Jamais aucun Keupurli n'a assiégé Vienne ; cette Capitale l'a été deux fois, la première en 1529, par l'Empereur Soliman-le-Grand, en personne, & la seconde en 1683, par le Visir Cara Moustapha, sous le Règne de Mahomet IV, qui le fit étrangler la même année, pour avoir manqué la

(179)

prise de cette place. Le Keupurli , dont parle ici M. de Volney , celui qui eut une si vive querelle avec MM. de la Haye, en 1658, est Achmet Keupurli, élevé au Visiriat en 1650, mort en 1661, & qui certainement n'a pas pu assiéger Vienne en 1683. Si M. de Volney s'étoit donné la peine de consulter l'histoire & la chronologie, il n'auroit pas confondu comme il le fait ici les choses & les personnes. Quant au propos vil, bas & indécent, qu'il fait tenir à M. de la Haye, par le Visir Keupurli, je ne fais chez quel Historien il peut l'avoir trouvé, il n'en cite aucun. Mais j'oserois assurer que jamais homme d'Etat chez les Ottomans, n'a pu s'oublier à ce point, en parlant aux Ambassadeurs d'une Puissance étrangère. Il n'y a qu'à lire les traités, les manifestes, & toutes les pièces diplomatiques qui sortent du Divan, pour juger s'il est possible, qu'aucun Ministre de la

Porte ait jamais été capable d'une pareille grossièreté, qu'un Bedouin de Syrie oseroit à peine se permettre. C'est, sans doute, sur la foi du même Historien, que M. de Volney a enrichi ce fait de la note suivante.

Ibidem, en note. « Mahomet (disent » les Musulmans) a reçu de Dieu l'Em- » pire de la terre , & quiconque n'est » pas son disciple , doit être son esclave. » Quand les Turcs veulent louer le Roi » de France , ils disent que c'est un *Sujet* » *soumis* , & il n'y pas trois ans que le » style de la Chancellerie de Maroc , » étoit, à *l'infidèle qui gouverne la France* ».

Il suffit , pour répondre à cette note , de rapporter les titres que les Empereurs Turcs donnent au Roi de France dans leurs lettres , leurs traités & tous les actes publics. Ils sont extraits de la traduction de nos capitulations , par feu M. Deval , la meilleure qui ait encore été faite.

La gloire des grands Princes de la croyance de Jésus ; l'élite des grands & magnifiques de la religion du Messie ; l'arbitre & le médiateur des affaires des nations chrétiennes , revêtu des marques d'honneur & de dignité , rempli de grandeur , de gloire & de majesté , l'Empereur de France , & d'autres vastes Royaumes qui en dépendent , notre très - magnifique , très-honoré , sincère & ancien ami , Louis , &c.

Je demande s'il y a là quelque terme qui ressemble à celui de *sujet soumis* , dont M. de Volney prétend que les Turcs se servent , quand ils veulent louer le Roi de France ? L'Empereur de Maroc employoit envers le Roi le titre de *Taga* , qui , dans sa véritable acception , signifie tyran : il imitoit les Romains qui donnoient cette qualification à tous les Monarques. Mais depuis quelques années , notre ministère s'est ravisé , & a prié Sa Majesté Maroquine de châtier son style. Le Roi de France

a exigé de lui le titre de *Sultan*. C'est bien le moins , puisque le Grand - Seigneur le traite au pair , & lui donne le titre de *Padichah* ou Empereur , qui est celui qu'il prend lui-même. Au reste , pourroit-on mettre sérieusement la Chancellerie de Maroc à côté du Divan de Constantinople ?

Page 70. « D'après ces dispositions ,
 » nous eussions dû , à notre tour , dé-
 » daigner une semblable alliance , & lui
 » en substituer une plus conforme à nos
 » mœurs. La Russie , comme je l'ai dit ,
 » réunissoit pour nous toutes les con-
 » venances : par sa position , elle remplis-
 » soit le même objet que la Turquie ,
 » & le remplissoit bien plus efficacement
 » par sa puissance. Nous y trouvions
 » une Cour polie , passionnée pour nos
 » usages & notre langue , & nous pou-
 » vions compter sur une considération
 » distinguée & solide ».

Je suis aussi persuadé que peut l'être

M. de Volney , que la position & les rapports de la France & de la Russie les invitent à se lier étroitement. Je l'ai dit avant lui dans le premier volume de mon *Traité sur le commerce de la mer Noire* , & je rapporte ici le passage , pour éviter au Lecteur la peine de chercher le livre (1). J'ai fait plus ; l'an

(1) Dans le nombre des étrangers que la Russie invite à venir commercer dans ses ports de la mer Noire , les François sont sans contredit ceux qu'elle a le plus d'intérêt d'y attirer , parce que ce sont ceux qui peuvent lui offrir les avantages les plus nombreux & les plus solides , & qu'aucun autre peuple de l'Europe ne peut entrer pour cet objet en concurrence avec eux. Le Gouvernement Russe ne devoit pas oublier que le Czar Pierre Premier , en jetant sur l'Europe son coup d'œil pénétrant & sûr , n'y vit que la France avec laquelle il lui convenoit de se lier étroitement , & que ce grand Prince rédigea de sa propre main la minute d'un traité dont sa mort arrêta la signature , & dont la conclusion a rencontré jusqu'aujourd'hui des difficultés sans nombre qui ont toujours leur source dans les principes différens inspirés à ses successeurs. En effet , la France & la Russie sont les deux Puissances qui tirent le plus l'une de

1781, j'ai eu l'honneur de présenter à notre Ministère un Mémoire, pour démontrer la nécessité d'un traité d'alliance & de commerce avec cette Puissance, la nécessité, dis-je, de réaliser un projet dont Pierre-le-Grand avoit lui-même dressé le premier apperçu pendant son séjour à Paris, & dont la mort de ce

l'autre, & qui ont le plus de besoins mutuels. La nature de ces besoins leur dicte les clauses du traité de commerce qui peut leur en faciliter l'échange, & qu'elles auroient dû cimenter depuis long-temps, d'autant mieux que, d'un autre côté, leur position géographique dicte celles d'un traité d'alliance qui feroit peut-être le bonheur de l'Europe. Trop éloignées l'une de l'autre pour pouvoir jamais se nuire jusqu'à un certain point; placées aux deux extrémités de cette partie du monde, assises, si j'ose m'exprimer ainsi, dans les deux bassins de la balance, leur intelligence pourroit en maintenir l'équilibre, pourroit rendre moins fréquentes les guerres, toujours funestes, même aux peuples vainqueurs, & dans lesquelles une nation, quelque puissante qu'elle soit, n'acquiert jamais une grande gloire qu'aux dépens de sa prospérité; mais ce dernier point exigeroit une discussion politique qui s'écarteroit de mon objet, & seroit hors de place dans un ouvrage de commerce.

Prince, & les intrigues constantes des Anglois à la Cour de Pétersbourg, avoient empêché l'exécution. Mais ce n'étoit pas pour troubler l'Europe, ce n'étoit pas pour détruire l'Empire Ottoman, que je conseillois cette union, c'étoit, au contraire, pour assurer l'équilibre & la tranquillité de l'une, & consolider l'existence de l'autre qui nous est si nécessaire; c'étoit pour empêcher les Anglois & les Hollandois d'écraser, sans cesse le commerce respectif de la France & de la Russie, de faire tourner ce commerce au profit de leur navigation, de continuer enfin d'en être les entremetteurs, & de tirer l'argent des cartes; c'étoit pour que la France, en établissant avec les Russes un commerce plus prompt, plus commode & plus actif par la mer Noire, pût offrir une voie plus courte & moins pénible que celle des mers du Nord, à ses navigateurs, qui ont une répugnance in-

surmontable pour les glaces & les écueils de la Baltique , ouvrir de nouveaux débouchés aux productions de son sol & de son industrie dans la Russie , la Pologne, les Provinces Ottomanes , qui bordent la mer Noire , & même dans la Perse , ôter à l'Angleterre le profit de l'entremise de son commerce , partager avec elle celui qu'elle faisoit directement avec la Russie , & dont elle étoit si jalouse , & par cette double perte jointe à celle de ses colonies , de laquelle elle étoit déjà menacée à cette époque , balancer ses avantages dans l'Inde , la faire tomber dans l'épuisement & le marasme , & la remettre au rang des Puissances secondaires. C'étoit pour que la Russie , en liant un commerce direct avec la France par la mer Noire , obtînt à bien meilleur marché toutes les marchandises Françaises , qu'elle achète de la seconde main , par l'entremise des Anglois & des Hollandois , & pour que

ce commerce pût lui former une marine marchande qui lui manque, dont la mer Noire auroit été le berceau, & qui se feroit répandue de-là dans la Méditerranée, l'Adriatique & l'Archipel. C'étoit pour que l'Empereur, à qui la navigation de la mer Noire auroit été commune, pût ouvrir, par cette mer dans laquelle viennent se jeter le Niefter & le Danube, un vaste débouché à l'immense quantité de grains que produisent ses possessions en Pologne, & aux productions de ses autres Etats, & pût tirer, par cette voie plus courte & moins dispendieuse, les matières premières, nécessaires à l'aliment de ses manufactures. C'étoit pour garantir les Turcs de l'invasion dont ils étoient menacés, en les rendant les intermédiaires d'un commerce dont Constantinople auroit été l'entrepôt, & qui auroit présenté à la Russie des avantages assez importants, pour lui faire abandonner,

peut-être, ou du moins suspendre pour long-temps, les projets de conquête. Telles étoient les vues de mon Mémoire, bien différentes de celles de M. de Volney.

Ibidem. « Nous avons, dit-il, négligé
» ces avantages, mais il est encore temps
» de les recouvrer; la prudence nous le
» conseille; les circonstances même nous
» en font la loi ».

Notre Gouvernement n'a rien négligé. J'ai été assez heureux pour que mes idées se soient trouvées conformes à celles des Ministres du Roi, au jugement desquels je crus devoir les soumettre. M. le Marquis, à présent Maréchal de Castries, accorda, l'année suivante, des primes à nos Capitaines marchands, pour les encourager à la navigation des mers du Nord. M. le Comte de Vergennes conclut le traité de commerce avec la Russie. L'objet ne fut pas, à la vérité, complètement

rempli ; mais nous avons obtenu de la Cour de Pétersbourg l'abolition de plusieurs loix prohibitives, & la modération des droits. Si cette première négociation n'a pas rempli complètement les vues de notre Ministère, il peut naître des circonstances dans lesquelles une seconde tentative ait un plein & entier succès.

Ibidem. « Puisqu'il est vrai que l'ancien
 » équilibre est détruit, il faut tendre à
 » en former un nouveau ; & j'ose l'as-
 » surer, celui qui se prépare, nous est
 » favorable. En effet, dans le partage
 » éventuel de la Turquie, entre l'Em-
 » pereur & l'Impératrice, il ne faut pas
 » s'en laisser imposer par l'accroissement
 » qu'en recevront leurs Etats, ni mesu-
 » rer la force politique qu'ils en retire-
 » ront par l'étendue de leur acquisition.
 » L'on peut s'assurer, au contraire, que,
 » dans l'origine, la conquête leur sera
 » onéreuse, parce que le pays qu'ils

» prendront exigera des avances ; ce
 » ne fera que par la suite des temps
 » qu'il produira ses avantages , & ce
 » temps amenera d'autres rapports , &
 » du moment que la Russie & l'Autriche
 » se trouveront limitrophes , l'intérêt qui
 » les a unies les divisera , & leur jalousie
 » réciproque rendra l'équilibre à l'Eu-
 » rope ».

M. de Volney suppose toujours l'an-
 cien équilibre détruit ; mais il ne l'est
 point encore ; & si quelque chose peut
 le renverser à jamais , c'est précisément
 ce qui se prépare. Il ne veut point que
 nous mesurions l'agrandissement des deux
 Empires alliés , par l'étendue de leurs
 conquêtes , comme s'il s'agissoit des
 sables de l'Afrique , ou des forêts de la
 Sibérie , de pays stériles & déserts , aux-
 quels il fallut donner , à grands frais ,
 des habitans & des productions. Mais les
 domaines qu'ils paroissent vouloir enva-
 hir , sont les plus beaux pays de la

terre, des pays tout faits, des pays peuplés, productifs, riches, abondans, & dont la jouissance suivroit immédiatement l'acquisition. M. de Volney, qui prêche avec tant de zèle la cause de l'humanité, fait-il quelle seroit la destinée de tant de nations ? Peut-il jeter un coup-d'œil sur l'avenir sans être effrayé des fleuves de sang que feroient couler des guerres longues & désastreuses, que toutes ces nations seroient peut-être obligées de soutenir, avant de pouvoir fixer l'équilibre qui doit, suivant lui, résulter de la jalousie & de la méfintelligence des deux conquérans ? Que pouvons-nous espérer de mieux dans son hypothèse, que de redevenir ce que nous sommes ? Convient-il à l'Europe de laisser anéantir son équilibre actuel, dans le seul espoir de le recouvrer après plusieurs siècles & plusieurs guerres ?

Page 71. « Déjà même l'on suppose » que le partage pourra la faire naître

» (la jalousie) au sujet de Constanti-
 » nople. Il est certain que la possession
 » de cette ville , entraîne de tels avan-
 » tages, que le parti, qui l'obtiendra
 » aura une prérogative marquée: si
 » l'Empereur la cède, il peut se croire
 » lésé: si l'Impératrice ne l'obtient, la
 » conquête est inutile. Le canal de
 » Constantinople étant la seule issue de
 » la mer Noire vers la Méditerranée,
 » sa possession est indispensable à la Rus-
 » sie, dont les plus belles provinces dé-
 » bouchent dans la mer Noire par le
 » Don & le Nieper. D'autre part, les
 » Etats de l'Empereur ont aussi leur
 » issue naturelle sur cette mer; car le
 » Danube qui, par lui-même ou par les
 » rivières qu'il reçoit, est la grande
 » artère de la Hongrie & de l'Autriche,
 » le Danube, dis-je, y prend également
 » son embouchure: il semble donc que
 » l'Empereur ait le même intérêt d'oc-
 » cuper le Bosphore ».

Il n'est pas douteux que , si le projet d'envahir l'Empire Ottoman , étoit couronné par le succès , celui des deux conquérans , qui s'empareroit de Constantinople , auroit sur l'autre un si immense avantage , qu'aucun autre lot , dans le partage , ne pourroit le compenser. La première des deux Aigles , qui iroit se poser sur les murs de cette Capitale , seroit certainement la prédominante : l'Aigle de l'Empire d'Orient pourroit , delà , prendre un vol si élevé , que celle d'Occident ne pourroit plus l'atteindre. Cette importante considération auroit peut-être dû empêcher celle-ci de laisser l'autre devenir si robuste , en dévorant seule une proie qui la rapproche de l'objet essentiel de la rivalité. Ce nœud difficile à résoudre , sembloit devoir concourir en quelque chose , à la sûreté des Turcs. Mais M. de Volney le tranche par l'arrangement qu'il propose & qu'il regarde comme facile.

Écoutez ce qu'il dit à la page 72.

Page 72. « Cependant, cette difficulté
 » peut se résoudre par une considération
 » importante, qui est que la Méditer-
 » ranée étant le théâtre de commerce le
 » plus riche & le plus avantageux, les
 » Etats de l'Empereur doivent s'y por-
 » ter par la voie la plus courte & la
 » moins dispendieuse: or, le circuit de
 » la mer Noire ne remplit point cette
 » double condition; & il est facile de
 » l'obtenir, en joignant les eaux du
 » Danube à celles de la Méditerranée,
 » par un ou plusieurs canaux, que l'on
 » pratiqueroit entre leurs rivières res-
 » pectives, par exemple, entre le *Drino*
 » & le *Drin*, ou la *Morava*. A ce
 » moyen, la Hongrie & l'Autriche
 » communiqueroient immédiatement à
 » la Méditerranée, & l'Empereur pour-
 » roit abandonner, sans regret, la na-
 » vigation dangereuse & sauvage de la
 » mer Noire ».

Il n'y a qu'un obstacle à l'arrangement que propose M. de Volney. Depuis la mort de l'Impératrice, Marie Thérèse, l'Empereur n'a cessé de se faire présenter des plans pour la communication du Danube à la Méditerranée ; il en auroit certainement exécuté quelqu'un, s'ils n'avoient tous été reconnus absolument impraticables. Toutes ces rivières intermédiaires n'ont pas assez d'eau, & ne sont navigables ni dans tout leur cours, ni dans toutes les saisons. D'ailleurs, de pareils travaux entraîneroient des dépenses énormes, que l'avantage qu'on en retireroit ne pourroit peut-être pas balancer.

M. de Volney a aplani lestement, comme on l'a vu, la première difficulté, mais une seconde l'embarasse : il ne fait pas à qui pourront échoir, pour lot, la Grèce proprement dite, la Morée & l'Archipel. Il est bien persuadé que le génie de Joseph II, & celui de Ca-

therine II , sont assez fertiles en ressources pour imaginer un moyen de s'arranger. Il ne laisse pas cependant d'en proposer un , qui lui paroît le plus raisonnable , & auquel il trouve que toute l'Europe auroit tort de ne pas se prêter. Il donne 1^o à l'Empereur toutes les provinces Ottomanes qui bordent le golfe Adriatique , c'est-à-dire , la Servie , la Bosnie , l'Albanie , & , sans doute , la Croatie. Il foule aux pieds , dans sa course rapide , l'Etat de Raguze , & donne encore à ce Prince le petit domaine , les Isles , le port & les cent quatre-vingt vaisseaux marchands de cette petite mais estimable République , dont les Turcs mêmes ont toujours respecté la liberté & les privilèges , qu'elle conserve intacts depuis une longue suite de siècles. Il y ajoute encore les possessions de la République de Venise , à laquelle il promet un dédommagement , sans doute , parce que celle-ci , jouant un plus grand

rôle dans le monde politique, mérite ; plus d'égards & de considération ; mais il ne nous dit pas où il prendra ce dédommagement ; s'il fera aux dépens du Duc de Parme , du Roi de Sardaigne ou du Corps Helvétique. Il espère que l'Empereur voudra bien se contenter de cet agrandissement , parce qu'il fera moins d'attention au nombre & à l'étendue de ces nouveaux domaines , qu'aux avantages qu'il doit s'en promettre ; & que , d'ailleurs , pour balancer encore mieux le partage , on lui garantira l'acquisition de la Bavière *qu'il ne perd pas de vue*. Je ne fais pas comment , dans ce moment-ci , M. de Volney a pu se permettre ce paragraphe ; pour moi , je crois devoir m'en interdire la discussion. 2°. Il forme de la Moldavie , la Walaquie , la Bulgarie & la Romelie , la portion de l'Impératrice de Russie ; mais comme il trouve que , si elle régnoit en même-temps sur Pétersbourg

& Constantinople, elle feroit trop avantagee, il juge que l'Empereur doit la reconnoître Impératrice d'Orient, & restauratrice de l'Empire Grec, parce que, dit-il, *le pays qu'elle possèdera est peuplé de Grecs qui, par affinité de culte & de mœurs, ont autant d'inclination pour les Russes qu'ils ont d'aversion pour les Allemands.* (Il est bon d'observer que les Grecs courent en foule s'établir dans les Etats d'Autriche, que l'Empereur en a acquis plus de cent mille depuis la publication de son Edit de tolérance, & qu'il n'en est passé en Russie qu'un très-petit nombre). Il juge, dis-je, que Catherine II doit se contenter de ce double titre, & que, pour concourir à la formation du nouvel équilibre, elle doit donner l'Empire de Constantinople à son petit-fils Constantin. Il nous assure enfin, que ce plan lumineux est, de toutes les combinaisons possibles, la plus desirable, & nous exhorte à la favori-

fer ; mais j'aime autant cette politique-là , que celle d'un homme qui conseilleroit aux Puissances de l'Europe de laisser Louis XVI s'emparer de l'Allemagne , & qui ensuite , pour maintenir entr'elles l'équilibre & les proportions politiques , imagineroit l'expédient de la donner à M. le Duc de Normandie.

M. de Volney , pour nous inviter à acquiescer à cet arrangement , veut nous convaincre que , par lui , notre intérêt seroit d'accord avec celui de l'humanité ; & , à cet effet , il s'élève avec chaleur contre la formation des grands Etats ; donne à son éloquence tout son essor , & lance contre eux la plus véhémence diatribe ; nous les représente comme également dangereux , sous le rapport de la politique & sous celui de la morale , comme les destructeurs de la vertu , des mœurs , de la liberté des peuples , les sources du despotisme , & les fléaux de l'humanité Il nous trace un aperçu

de la puissance & de la splendeur de la Grèce & de l'Asie, avant la naissance de l'Empire de Macédoine, & leur décadence rapide depuis cette époque : il nous dit (ce qui est vraiment admirable) *que dans la seule petite province de Syrie, on put compter jusques à dix Etats, qui avoient plus de force réelle que n'en a tout l'Empire Turc.* C'est cependant pour nous engager à favoriser l'énorme agrandissement de la Russie, à laisser former la plus exorbitante masse de puissance qu'on auroit peut-être encore vue sur la terre, qu'il nous dit toutes ces choses, qu'il fait cette vigoureuse sortie contre les grands Etats, & qu'il oublie qu'à la *page 44*, il a contemplé avec ravissement & enthousiasme le projet de la Russie, qu'il lui a présenté le tableau d'ambition le plus séduisant, pour l'encourager « à reconquérir la Grèce & l'Asie, à chasser de ces belles contrées des Barbares conquérans, d'indignes maîtres ! d'établir

» le siège d'un Empire nouveau dans le
 » plus heureux site de la terre ! à compter
 » parmi ses domaines les pays les plus
 » célèbres, & régner à la fois sur Byzance
 » & sur Babylone, sur Athènes & sur
 » Ecbatanes, sur Jérusalem, sur Tyr &
 » Palmire ». Puisqu'il regarde la forma-
 tion des grands Etats comme si dange-
 reuse, si menaçante, si nuisible à l'espèce
 humaine, au lieu d'avoir l'air de s'enivrer
 de l'espoir du succès de cette brillante
 entreprise, c'étoit à la Russie & non pas
 à nous, qu'il devoit conseiller de respec-
 ter les droits de l'humanité, & de se con-
 tenter de ce qu'elle possède.

Pour achever enfin de nous décider
 à donner les mains à l'agrandissement
 des deux Empires alliés, il nous assure
 que nous pouvons être tranquilles sur
 cet évènement, parce que (dit-il)

Page 78. « Les grands Empires, si
 » imposans par leurs dehors gigantes-
 » ques, ne sont, en effet, que des

» masses sans vigueur , parce qu'il n'y a
 » plus de proportion entre la machine
 » & le ressort. C'est d'après ce principe
 » qu'il faut évaluer l'agrandissement de
 » la Russie & de l'Autriche ; plus leur
 » domination s'étendra , plus elle per-
 » dra de son activité , ou , si elle en
 » conserve encore , la division de ses
 » parties en sera plus prochaine ».

Mais quand les Russes posséderont en
 sus de ce qu'ils ont déjà , *Byzance & Ba-
 bylone , Athènes & Ecbatanes , Jérusalem ,
 Tyr & Palmire* , ils auront certainement
 un des plus grands Empires qui fut ja-
 mais , & ils deviendront , comme M. de
 Volney vient de le dire à la page 75 ,
 dangereux sous tous les rapports de la
 politique & de la morale , destructeurs
 des vertus , des mœurs & de la liberté
 des peuples ; ils prendront tous les vices
 qu'il attribue aux grands Etats , & feront
 à l'espèce humaine tous les maux dont
 il nous donne , dans cette page & dans

les deux suivantes, la pompeuse énumération ; & , en chassant de la Grèce & de l'Asie *des barbares conquérans , d'indignes maîtres* , en feroient-ils des maîtres plus dignes , & *affranchiroient-ils des peuples nombreux du joug du fanatisme & de la tyrannie* , comme il l'assure à la page 44 ? Si , au contraire , ainsi qu'il vient de le dire , en étendant leur domination , ils doivent perdre leur force , leur vigueur & leur activité , comment pourront-ils *rappeller les Sciences & les Arts dans leur terre natale , ouvrir une nouvelle carrière à la législation , au commerce , à l'industrie , & effacer la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient ressuscité ?*

Page 79. « Il arrivera , poursuit - il ,
 » de deux choses l'une ; ou ces Puissan-
 » ces suivront , dans leur régime , un
 » système de tyrannie , & par-là même ,
 » elles seront foibles ; ou elles suivront
 » un système favorable à l'espèce hu-

» maine & nous n'aurons point à redou-
 » ter leur force ».

Premièrement, ou les principes que M. de Volney a établis, sont faux, ou les vices qu'il a dit être inhérens à la nature des grands Etats, doivent empêcher la Puissance Russe, qui deviendrait énorme dans l'hypothèse de la révolution, de prendre un système favorable à l'humanité. Secondement, en tout état de cause, peut-il convenir à la France, peut-il convenir à l'Europe, de donner au hasard leur sûreté, leur liberté actuelles, pour les faire dépendre du régime doux ou violent qu'adopteront les Puissances alliées, & les attendre, dans les siècles à venir, de la bénignité des conquérans ?

Ibidem. « Dans tous les cas, conclut-
 » il, c'est de notre intérieur bien plus
 » que de celui des Puissances étrangères,
 » que nous devons tirer nos moyens de sû-
 » reté ; & ce feroit bien plus la honte

» du Gouvernement, que celle de la
 » nation, si jamais nous avions à re-
 » douter les Autrichiens ou les Russes ».

Je discuterai cette question, en répondant au contenu des *pages* 131, & des quatre suivantes, dans lesquelles M. de Volney a donné plus de développement à son idée. Ici finissent ses considérations sur les intérêts de la France, relativement à la politique: il va les examiner, à présent, sous les rapports de commerce. Voyons s'il raisonne avec plus de justesse & de justice sur l'un que sur l'autre.

Ibidem. « Mais, disent nos Politiques,
 » nous devons nous opposer à l'inva-
 » sion de la Turquie, parce qu'il con-
 » vient à notre commerce que cet Em-
 » pire subsiste dans son état actuel, &
 » que, si l'Empereur & l'Impératrice s'y
 » établissent, ils y introduiront des arts
 » & une industrie, qui rendront les nôtres
 » inutiles ».

Je trouve que ces Politiques , très-nombreux & très-distingués , ont parfaitement raison : je brigue depuis longtemps une place dans leur cercle ; pour l'obtenir , je confirme mon ancienne profession de foi sur l'intérêt qu'a la France à la conservation de l'Empire Ottoman , & je pense que cet intérêt est commun à toutes les nations qui commercent en Turquie. Que M. de Volney lise nos capitulations avec les Empereurs Turcs , desquelles il paroît qu'il n'a pas une connoissance bien précise , il verra s'il y a quelqu'autre Monarque au monde qui voulût nous traiter aussi favorablement ? Le Sultan renonce sur nous à sa Puissance territoriale ; il consent qu'en nous établissant dans ses Etats , nous continuions de demeurer sous la domination de notre Souverain ; il ordonne que les Officiers du Roi puissent exercer librement leur autorité sur les sujets dont la protection leur est con-

fée, & que les uns & les autres jouif-
 sent, dans tout son Empire, de la sû-
 reté, de la tranquillité & de tous les
 avantages qu'exigent l'amitié & la bonne
 harmonie qui lient les deux Couronnes ;
 il permet l'importation de toutes nos
 marchandises *brutes* ou travaillées ; l'ex-
 portation de toutes les matières premiè-
 res, que produisent ses Etats, même
 de celles que ses propres sujets emploient
 à l'aliment de leurs manufactures, com-
 me la laine, la soie, le coton, le poil
 de chèvre, la laine de chevreau, la ra-
 cine d'alizari & nombre d'autres ; il ac-
 corde même souvent des commandemens
 de complaisance & de faveur, pour l'ex-
 traction des denrées, dont l'exportation
 est la plus prohibée : il n'impose à nos
 articles de vente & d'achat qu'une douane
 infiniment modérée, de trois pour cent,
 que le tarif d'évaluation réduit à $2 \frac{1}{2}$,
 tandis que ses propres sujets en paient
 le double & le triple ; il permet que nous

fassions le cabotage de son propre commerce , sans exiger aucun droit sur notre navigation. Dans les naufrages de nos bâtimens sur les côtes de son empire , il permet que le recouvrement soit fait par les Officiers du Roi , ordonne rigoureusement aux siens d'empêcher les déprédations , & de ne s'en mêler que pour fournir aux nôtres tous les secours nécessaires pour le sauvetage. Il nous permet l'exercice public de notre religion , accorde avec complaisance les ordres dont nous avons besoin pour la restauration ou la reconstruction de nos Eglises & de nos Couvens ; il ordonne que nos Evêques , nos Prêtres & nos Religieux Missionnaires ne soient ni inquiétés ni troublés dans leurs fonctions ; il souffre que nous tenions les saints lieux en communauté avec les Grecs , ses propres sujets , & ne cesse de donner des commandemens , pour en assurer l'entrée & la visite paisible à tous les pèlerins de Jérusalem ,

Jérusalem, qui jouissent de la protection du Roi. Si ses Officiers transgressent les clauses contenues dans le traité, il les punit & en fait justice. Je demande s'il y a quelque Puissance sur le globe, de laquelle nous puissions nous flatter d'obtenir les mêmes avantages & les mêmes facilités ; & je persiste dans l'opinion que nous devons préférer les Ottomans à toute autre nation, qui pourroit occuper les pays qu'ils possèdent.

Page 80. « Après le commerce de la
 „ Chine & du Japon, il n'en est point
 „ qui soit embarrassé de plus d'entraves,
 „ & soumis à plus d'inconvéniens, que
 „ le commerce des Européens en général,
 „ & des François en particulier, dans
 „ la Turquie. D'abord, par une sorte
 „ de privilège exclusif, il est tout entier
 „ concentré dans la ville de Marseille :
 „ toutes les marchandises d'envoi & de
 „ retour sont obligées de se rendre à
 „ cette place, quelle que puisse être leur
 „ destination. Ce n'est pas qu'il soit dé-

» fendu aux autres ports de la Méditer-
 » ranée , & même de l'Océan , d'expé-
 » dier directement en Levant ; mais l'o-
 » bligation imposée à leurs vaisseaux de
 » venir relâcher , & faire quarantaine à
 » Marseille , détruit l'effet de cette per-
 » mission. De toutes les raisons dont on
 » étaye ce privilège , la meilleure est la
 » nécessité de se précautionner contre la
 » peste ».

Ce n'est pas la meilleure raison , c'est la seule ; c'est une raison à laquelle il n'y a rien à opposer. Les précautions que notre Gouvernement prend , pour préserver le Royaume des ravages de ce terrible fléau , ne sont point dictées par un danger chimérique ; ce danger est réel , & se renouvelle très-souvent. Dans les quatre dernières années , la peste s'est manifestée deux ou trois fois dans l'enclos des infirmeries. Les sages mesures que prend notre Ministère pour l'étouffer dans l'enceinte du Lazaret , ne sauroient être trop rigides ,

trop minutieuses, & il n'y a dans le monde aucun motif si grave, qui ne doive céder au devoir que le salut commun lui impose de ne jamais s'en relâcher.

Ibidem. « Ce fléau, devenu endémique
 » dans les pays Musulmans, a contraint
 » les Etats chrétiens adjacens à la Méditerranée, de soumettre leur navigation à des Réglemens fâcheux pour le
 » commerce, mais indispensables à la
 » sûreté des peuples ».

On ne peut appeler *fâcheux* sous aucun rapport, des Réglemens précieux pour la santé publique, des Réglemens saints, que tout le monde révère; on ne peut, dis - je, les appeler *fâcheux*, même pour le commerce, puisqu'aucun négociant ne voudroit certainement s'exposer à recevoir sa marchandise, avant qu'une administration paternelle eût pris le soin de la lui purger.

Après quelques détails sur la quarantaine, les Lazarets & les règles qu'on y

observe, M. de Volney dit, *page 82* ;
 « que les Etats de Languedoc ont sou-
 » vent proposé d'en établir un à *Cette*,
 » mais que Marseille a si bien fait va-
 » loir l'exactitude & l'intelligence de
 » son Lazaret, si bien fait redouter l'ex-
 » périence d'un nouveau, que l'on n'a
 » rien osé entreprendre ».

Ce ne sont point les représentations
 de la ville de Marseille, qui ont em-
 pêché notre Gouvernement de permettre
 l'établissement d'un Lazaret à *Cette*; son
 refus a eu sa source dans des réflexions
 infiniment sages & judicieuses.

1°. Qu'il ne faut pas, sans une néces-
 sité extrême, multiplier les dépôts de la
 contagion.

2°. Que la ville de *Cette*, étant infini-
 ment voisine de Marseille, n'avoit pas
 absolument besoin d'un Lazaret particu-
 lier, parce que les marchandises destinées
 pour son port, après avoir été désin-
 fectées à Marseille, pouvoient y être
 transportées promptement, commodé-

ment & à peu de frais par les tartanes.

3°. Parce que, si la ville de *Cette* avoit même obtenu la permission de bâtir un Lazaret, la même considération l'auroit empêchée d'en faire la dépense.

4°. Parce qu'enfin, l'atterrage de *Cette* est exposé aux tempêtes fréquentes dans le golfe de Lyon, & que le naufrage d'un navire du Levant sur cette côte, exposeroit tout le Royaume.

Ibidem. « Sans doute, poursuit-il, le
 « motif de ce refus est louable, mais la
 « chose n'en est pas moins fâcheuse;
 « c'est un grave inconvénient que ce
 « sequestre, qui consume en frais le
 « négociant, & perd un temps précieux
 « pour la marchandise. C'est une pré-
 « caution odieuse, que celle qui inter-
 « dit à l'homme depuis long-temps ab-
 « sent, à l'homme fatigué de la mer
 « & des pays barbares; qui lui interdit
 « sa terre natale & sa maison, qui le
 « confine dans une prison sévère, où,
 « à la vérité, on ne lui refuse pas la

» vue de ses parens & de ses amis , mais
 » où , par une privation qui devient plus
 » sensible , il les voit sans pouvoir jouir
 » de leurs embrassemens ; où , au lieu
 » des bras tendus de ceux qui lui sont
 » chers , il ne voit s'avancer , à travers
 » une double grille de fer , qu'une longue
 » tenaille de fer , qui reçoit ce qu'il
 » veut faire passer , & avant de le remet-
 » tre à la main qui l'attend , le plonge
 » dans du vinaigre , comme pour repro-
 » cher au voyageur d'être un être im-
 » pur , capable de communiquer la mort
 » à ceux qu'il aime davantage ».

Je gémissais d'avoir à reprocher à un con-
 citoyen que j'estime & que j'honore , un
 tableau aussi injuste , tracé avec un aussi
 dur crayon , capable de faire détester des
 pratiques ordonnées par un Gouverne-
 ment sage pour le salut du peuple &
 des peuples , & que tout homme sensi-
 ble doit chérir & révéler. Quelles phra-
 ses ! Quelles épithètes ! Les termes de
grave inconvénient , de précaution odieuse ,

appliqués à un sequestre , qui garantit le Royaume du plus redoutable fléau , appliqués à la plus salutaire , la plus inviolable , la plus sainte de toutes les institutions ! Comment M. de Volney a-t-il osé mettre en parallèle le léger inconvénient d'une petite augmentation des frais de commerce , l'inconvénient encore plus léger de la courte détention d'un individu , dans un enclos vaste , airé , agréable , dans lequel il jouit de toutes les commodités , de toutes les douceurs de la vie , & que M. de Volney appelle *une prison sévère* , à côté du danger d'exposer à la peste la nation & les nations ? Impur seroit vraiment le cœur du voyageur , qui prendroit ces précautions sages pour des humiliations ; impur seroit vraiment le cœur du voyageur , qui ne béniroit pas des loix bien-faisantes , qui , bien loin de vouloir lui faire injure , veulent le sauver du désespoir d'avoir donné aux amis qu'il auroit embrassés au moment de son ar-

rivée, le venin de la peste, dont sa
 personne ou ses vêtemens auroient été
 infectés; de l'avoir porté au sein de sa
 famille; d'en avoir vu expirer, entre ses
 bras, sa femme, ses enfans & tous ses
 proches; d'avoir été le meurtrier de ses
 concitoyens; d'avoir semé le ravage, la
 désolation & le trépas dans sa patrie,
 peut-être dans toute l'Europe, & de lais-
 ser après lui une mémoire en exécration
 à la postérité. M. de Volney fait-il ce
 que c'est que la peste? Sait-il que les
 précautions négligées ou mal ordonnées
 ont causé la perte de cent mille hommes
 à Marseille en 1720, & en ont fait périr
 quarante mille à Messine en 1742? Sait-
 il de quelles horreurs ce fléau, déjà si
 terrible par lui-même, est encore accom-
 pagné? A-t-il l'idée des tableaux qu'ont
 présenté ces deux villes aux yeux
 de l'Europe épouvantée? le viol, le
 meurtre, le pillage, tous les crimes ac-
 cumulés; des scélérats, se livrant à une
 licence qui n'avoit plus de frein, forçant

les maisons , égorgeant les malades pour faire cesser leurs cris & les dépouiller plus aisément , assouvissant leur brutalité sur les femmes agonisantes ; que dis-je ? même sur leurs cadavres. Ecartons ces horribles images , & bénissons les soins vigilans qui nous préservent de ces affreuses calamités.

Page 83. « Et d'où viennent tant
 » d'entraves , poursuit M. de Volney ,
 » sinon de cet Empire que l'on veut
 » conserver ? Qui jamais , avant les Ot-
 » tomans , avoit oui parler de Lazarets
 » & de peste ? C'est avec ces barbares que
 » sont venus ces fléaux ; ce sont eux qui
 » par leur stupide fanatisme , perpétuent
 » la contagion , en renouvelant ses ger-
 » mes : ah ! ne fût-ce que par ce motif ,
 » puissent périr leurs Gouvernemens !
 » Puissent , à leur place , s'établir d'autres
 » peuples , & que la terre & la mer soient
 » affranchis de leur esclavage » !

Comment M. de Volney a-t-il pu avancer que la peste n'étoit pas connue

avant l'invasion des Ottomans ? qu'avant eux, on n'en avoit jamais oui parler, & que ce sont *ces barbares* qui ont apporté ce fléau ? La peste a, de tous les temps, fait des ravages dans la Grèce, la Syrie & l'Egypte ; ne la trouvons-nous pas dans l'ancien Testament du temps de David ? Hésiode ne l'a-t-il pas nommée ? N'a-t-elle pas affligé Thèbes, & inspiré à Sophocle l'éloquente prière qu'il met dans la bouche d'Œdipe ? Lucrèce ne nous a-t-il pas donné la superbe description de celle d'Athènes ? Hypocrate n'en a-t-il pas fait un traité ? N'en est-il pas fait mention par Pline le Naturaliste ? N'a-t-elle pas ravagé Constantinople, l'an 543, l'an 565 ? Les Turcs existoient-ils alors ? Que M. de Volney se donne la peine de lire la quarantième lettre de M. Guys, sur la Grèce, il y trouvera l'histoire de la peste ; il se convaincra que les Ottomans, bien loin de l'avoir apportée, l'ont trouvée dans les pays qu'ils ont conquis ;

& il reconnoîtra qu'il auroit pu s'épargner son injuste & véhémence imprécation.

Page 84. « C'est un esclavage encore
 » que l'existence de nos négocians
 » dans la Turquie. Isolés dans l'en-
 » ceinte de leurs kans, chaque instant
 » leur rappelle qu'ils sont dans une terre
 » étrangère & chez une nation ennemie.
 » Marchent-ils dans les rues, ils lisent
 » sur les visages ces sentimens d'aversion
 » & de mépris, que nous avons nous-
 » mêmes pour les Juifs. Par le caractère
 » sauvage des habitans, les douceurs de
 » la société leur sont interdites ; ils sont
 » privés même de celles du climat, parce
 » que le vice du Gouvernement rend
 » l'habitation de la campagne dange-
 » reuse ».

Ah ! que l'on reconnoît bien ici que
 M. de Volney n'a jamais été qu'en Syrie
 & en Egypte ! car il n'y a qu'en Syrie
 & en Egypte, où nos négocians soient
 logés dans des kans : il auroit parlé bien

différemment s'il avoit été à Constantinople , à Smyrne , à Salonique ; s'il avoit vu les brillantes assemblées des deux sexes, les festins, les concerts, les bals, les fêtes, que les Ministres, les Consuls & les négocians étrangers, donnent, pendant tout l'hiver, en ville, & pendant la belle saison, dans les maisons de campagne, qu'ils ont dans les villages d'alentour. S'il avoit vu, à Smyrne, deux troupes d'amateurs, pleins de talent, donner régulièrement Spectacle François & Italien, des tragédies, des comédies & de petits opéra dans les deux langues. S'il avoit vu des Turcs de la plus grande distinction à Constantinople, venir assister aux fêtes publiques des Européens, & accepter des dîners & des soupers même chez les particuliers ; s'il avoit vu, à Smyrne, le Mussellim, Commandant de la ville, & nombre d'Agas ou Seigneurs du dehors, venir aux assemblées, aux bals, aux concerts, aux festins, chez les Consuls & les négocians, & s'y con-

duire, envers les deux sexes, avec la plus grande décence & la plus grande politesse. S'il avoit goûté enfin les agrémens dont jouissent les Européens dans la belle partie de la Turquie, il n'auroit pas exposé son hideux tableau, dont la Syrie & l'Egypte lui ont fourni les couleurs; il auroit, je dis plus, compris ce que l'expérience nous montre tous les jours: que les hommes, qui ont vécu long-temps dans le Levant, ont toutes les peines du monde à en partir, quand leurs affaires les appellent ailleurs; qu'ils le quittent avec le plus grand regret, & qu'il n'y a pas un d'eux qui ne desirât sincèrement y retourner.

Ibidem. « Ils restent donc (les négoc-
 » cians) dans leurs kans, où souvent un
 » soupçon de peste, une alarme d'émeute,
 » les tiennent clos comme dans une pri-
 » son, & l'état des choses qui règne
 » dans l'intérieur, n'est pas propre à y
 » rendre la vie agréable. D'abord, les
 » femmes en sont presque bannies par

» une loi qui ne permet qu'au seul
 » Consul d'y avoir la sienne, & qui
 » lui enjoint de renvoyer en France,
 » quiconque se marieroit ou seroit déjà
 » marié ».

Il n'y a point de loi qui permette
 aux Consuls du Roi d'avoir leurs femmes
 en Levant; & il y en a si peu que, pour
 se marier, même en France, il leur faut
 une permission de la Cour, & qu'ils sont
 contraints d'en demander une seconde,
 pour mener leurs femmes ou les faire
 venir dans l'Echelle où ils doivent ré-
 sider. Quant aux autres François établis
 en Turquie, l'article 24 du titre 2 de
 l'Ordonnance, porte « qu'aucun sujet du
 » Roi, de quelque qualité & état qu'il
 » puisse être, ne pourra se marier dans
 » les Echelles du Levant & de Barbarie,
 » sans en avoir obtenu préalablement la
 » permission, qui ne sera accordée que
 » sur la demande de l'Ambassadeur du
 » Roi à Constantinople, & par les Con-
 » suls & Vice-Consuls des autres Echel

» les , auxquels Sa Majesté enjoint de
 » renvoyer incessamment tous ceux qui
 » se marieront sans avoir obtenu ladite
 » permission ». Les Ambassadeurs & les
 Consuls répugnent si peu à demander ,
 & la Cour à accorder ces sortes de per-
 missions , que , si M. de Volney étoit allé
 dans les Echelles principales , il y auroit
 vu le plus grand nombre des négocians
 François mariés , & n'accuseroit pas in-
 justement le Gouvernement d'avoir voulu
 les condamner au célibat. Sous le régime
 même de l'ancienne Ordonnance , beau-
 coup plus rigoureuse que la nouvelle ,
 la Cour refusoit rarement à l'Ambassadeur
 & aux Consuls ces permissions de ma-
 riage , pour les sujets du Roi , pourvu
 qu'elles fussent colorées du plus léger
 motif. Et de tous les temps , il y a eu
 un très-grand nombre de François ma-
 riés dans le Levant ; plusieurs y ont per-
 pétué leur postérité qui , par une com-
 plaisance extrême des Turcs envers la
 France , y jouit encore , à la quatrième

& à la cinquième génération, de la protection du Roi. M. de Volney trouve que la loi qui défendoit les mariages, pouvoit être bonne, pour mettre les négocians mariés à l'abri des incursions des jeunes célibataires, qu'une longue continence pouvoit rendre plus entreprenans ; pour empêcher ceux-ci d'arriérer leur fortune, en contractant des mariages capables d'y mettre obstacle, & afin qu'ils pussent, par l'économie du célibat, profiter, pour s'enrichir, du terme de dix ans, que l'on a fixé pour les résidences, dans la vue d'abrégér le tourment de ce genre de privation. C'est bien là, en effet, l'esprit de l'ancienne & de la nouvelle loi ; toutes deux également sages, & dont l'une n'a fait qu'adoucir & mitiger l'autre. Mais M. de Volney se récrie contre *les abus*, auxquels cette même loi exposoit les jeunes gens, dans un pays où la police interdit toutes ressources par les peines les plus terribles. C'est encore pour n'avoir pas vu la Turquie^e

que, que M. de Volney raisonne d'après de faux principes. 1°. La loi ancienne, qui défendoit les mariages, n'a jamais été rigoureusement observée : 2°. la nouvelle, qui ne sévit que contre ceux qui seroient contractés sans permission, n'empêche que les mariages qui seroient jugés, par l'Ambassadeur ou les Consuls, absolument ruineux, & mal assortis. 3°. Il n'y a que le commerce avec les femmes Mahométanes, qui peut exposer un Européen & tout Chrétien au plus grand danger : mais les intrigues avec les Grecques, les Arméniennes, les Juives, ne peuvent avoir de fâcheuses suites ; on en est quitte pour quelque petite rétribution, qu'on paie aux Officiers de police, pour sauver l'éclat de la prise en flagrant délit. 4°. Le séjour des grandes Echelles ne condamne pas les jeunes gens à une absolue privation. Indépendamment des ressources de la galanterie, vis-à-vis des Dames Européennes, qui peuvent s'attendrir sur le

fort des malheureux célibataires, il y a des matrones officieuses qui se chargent de fournir à leurs besoins & à leurs goûts ; & dont les maisons sont même tolérées , à la faveur d'une redevance qu'elles paient à la police. Si M. de Volney avoit su tous ces détails , avoit eu toutes ces connoissances locales , il n'auroit pas donné ses conjectures pour des faits. Ecoutons à présent ce qu'il dit sur l'administration des Echelles.

Page 88. « Chaque Echelle est une
 » République , où règnent les dissensions , les jalousies , les haines d'autant plus vives , qu'elles y sont sans distraction. Dans chaque Echelle , on peut compter trois factions habituellement en guerre , par la mauvaise répartition des pouvoirs entre les trois Ordres qui les composent , & qui sont les Consuls , les Négocians & les Interpretes ».

Il n'y a point de répartition de pouvoir dans les Echelles : l'autorité est con-

fiée , par le Roi , aux seuls Consuls , auxquels tous ses autres sujets , qui y résident , sont subordonnés , sous les rapports de la justice & sous ceux de la police.

Ibidem. « Le Consul , Magistrat nommé par le Roi , use , à ce titre , d'un pouvoir presque absolu , & l'usage qu'il en fait , excite souvent de justes plaintes ».

Si le Consul use d'un pouvoir presque absolu , il n'y a donc point de répartition de pouvoir. L'autorité de ce Magistrat embrasse toutes les parties de l'Administration ; mais elle a dans chaque partie , des limites prescrites par les Ordonnances , & qu'il ne peut outre-passer , sans encourir les peines attachées à la transgression.

Ibidem. « Les Négocians , qui se regardent , avec raison , comme la base de l'établissement , murmurent de ce qu'on ne les traite pas avec assez d'égards & de ménagemens ».

Les Négocians ne peuvent exiger du

Consul que justice & protection, & ils sont tenus envers lui aux égards, à la considération & au respect dû à l'Officier que le Roi a revêtu de son autorité.

Page 87. » Les Interprètes, faits pour
 „ seconder le Consul & les Négocians,
 „ élèvent de leur côté des prétentions
 „ d'autorité & d'indépendance ».

Les Interprètes ne sont point faits pour seconder le Consul, mais pour exécuter ses ordres, sous peine de révocation (1). Ils ne peuvent seconder les Négocians sans la permission du Consul (2). Ils ne prétendent ni à une autorité que le Roi ne leur a pas donnée, ni à une indépendance, qui seroit punie sévèrement (3).

(1) Titre I, art. 86 de l'Ordonnance du 3 Mars 1781.

(2) Titre I, art. 88 de la même Ordonnance.

(3) Art. 89 de l'instruction relative à l'Ordonnance du 3 Mars 1781.

Les Drogmans appartiennent à l'Administration, & pour qu'ils puissent la servir avec utilité, il faut qu'ils soient considérés. Rien ne seroit plus capable de les avilir & de les compromettre, que s'ils se mêloient

Ibidem. » De-là des contestations &
 ,, des troubles, qui ont éclaté quelque-
 ,, fois d'une manière fâcheuse. L'Admi-
 ,, nistration a essayé , à diverses époques,
 ,, d'y porter remède, mais , comme le
 ,, fond est vicieux , elle n'a fait que pal-
 ,, lier le mal , en changeant les formes.
 ,, L'Ordonnance, venue à la suite de
 ,, l'inspection de 1777 , n'a pas été plus
 ,, heureuse que les autres ; on peut mê-
 ,, me dire qu'à certains égards, elle a
 ,, augmenté les abus ».

d'eux-mêmes des affaires des particuliers , & s'ils deve-
 noient leurs simples entremetteurs & leurs agens.

Leur ministère doit être réservé pour le service & pour
 l'intérêt public. Dans cet objet d'intérêt public , ils
 doivent faire tout ce qui dépend d'eux pour faire obtenir
 justice aux Nationaux , pour défendre leurs privilèges ,
 & pour rendre leur résidence sûre & utile. Il faut qu'ils
 soient requis avant de faire des démarches , afin qu'ils
 n'aient aucun prétexte d'intriguer , & qu'on n'en ait
 aucun de se plaindre de leur conduite ; il faut qu'ils
 soient autorisés par les Officiers du Roi , parce qu'ils ne
 sont que les instrumens de la protection , & parce que
 c'est aux Officiers de Sa Majesté à la distribuer & à juger
 des circonstances où elle doit être accordée.

M. de Volney , en censurant si rigoureusement le Ministère , auroit bien dû citer quelques faits qui vinssent à l'appui de ses assertions. Il fronde l'Ordonnance de 1781 , & prétend qu'elle a augmenté les abus ; & c'est celle qui les a tous prévus , qui a tranché toutes les difficultés & pourvu à tout ; c'est celle que quelques légers changemens rendroient la plus parfaite qui eût jamais paru dans son genre.

Ibidem. « Ainsi , en autorisant les Con-
 » suls à emprisonner , à mettre aux fers ,
 » à renvoyer en France tout homme de
 » la nation , sans être comptables qu'au
 » Ministre , elle a érigé ces Officiers en
 » petits despotes , & déjà l'on a éprou-
 » vé les inconvéniens de ce nouvel
 » ordre. L'offensé , a-t-on dit , a le droit
 » de réclamer ; mais comment imaginer
 » qu'un jeune facteur sans fortune , ou
 » qu'un vieux négociant , qui en a ac-
 » quis avec peine , se compromette à
 » poursuivre , à huit cens lieues , une

» justice toujours lente , toujours mal
 » vue du Supérieur , dont on inculpe
 » la créature ».

Qu'auroit donc voulu M. de Volney ? auroit-il désiré que le Roi , en confiant la distribution de la justice civile & criminelle & l'Administration de la police aux Consuls , ne leur eût pas donné , en même-temps , un pouvoir coactif ? Et comment auroient-ils pu , sans ce pouvoir , exercer l'une & l'autre ? Il falloit bien , pour que leur autorité & les décrets qui en émanent , ne fussent point dérisoires , qu'ils pussent faire emprisonner le débiteur , pour un engagement portant contrainte par corps , qu'ils pussent mettre aux fers le criminel , qu'ils pussent faire repasser en France le négociant qui a encouru cette peine par une contravention aux Ordonnances. Si leurs jugemens civils sont iniques , la partie qui se croit lésée , peut recourir à la voie de l'appel au Parlement de Provence :

- En matière criminelle, ils ne font qu'instruire le procès, & envoyer le criminel en France, où l'Amirauté prononce la sentence, qui est confirmée ou cassée par le Parlement d'Aix, en cas d'appel. En fait de police, si un sujet du Roi croit avoir été victime d'un abus d'autorité, il a la porte ouverte à la réclamation auprès du Ministre. Les articles 114 du titre 1 & 48 du titre 11 de l'Ordonnance de 1781, & ceux qui y sont relatifs dans l'instruction qui l'accompagne, prouvent bien que le Roi a pris toutes les précautions possibles, pour que ses sujets, en Levant, ne fussent, en aucune manière, vexés par les Consuls, & que Sa Majesté est disposée à exercer la justice la plus sévère, & envers le Magistrat qui aura prévariqué, & envers le subordonné qui aura porté contre lui des plaintes calomnieuses.

Page 88. « Et cette Hiérarchie nouvelle
» de Consuls - Généraux, de Consuls-

» Particuliers, de Vice-Consuls, d'élèves-
 » Vice-Consuls, quel motif a-t-elle eu
 » que de multiplier les emplois pour
 » placer plus de personnes » ?

Le Roi a daigné rendre compte des motifs qui ont déterminé l'établissement de cette Hiérarchie, & a dit dans l'article 2 du titre I de l'instruction qui accompagne l'Ordonnance, que cet ordre a été jugé indispensable pour exciter l'émulation, pour qu'on ne puisse parvenir aux Consulats les plus importants, qu'après avoir acquis les connoissances nécessaires, & pour qu'il ne puisse plus être employé, à l'avenir, que des sujets éprouvés. M. de Volney n'auroit-il pas tout aussi bien fait de lire l'Ordonnance & de croire à ces motifs, que d'en imaginer un qui est offensant pour l'Administration.

Ibidem. « Quelle contradiction, quand
 » on parloit d'économie, de supprimer
 » les réverbères d'un kan, & d'augmen-

» ter le traitement des Consuls ! Quelle
 » nécessité de donner à de simples Offi-
 » ciers de commerce un état qui leur
 » fait rivaliser les Commandans du
 » pays » ?

Les Consuls, en Levant, ne sont point de simples Officiers de commerce. Les François établis dans les Etats de l'Empereur Turc, ne sont point, comme en Europe, soumis à la Puissance territoriale, demeurent sous la domination de leur Souverain, & forment des espèces de colonies qui ne pourroient exister sans un Chef. Le Roi leur a donné pour Chefs les Consuls, qui sont des Magistrats honorés de ses provisions, qui font les fonctions de Gouverneurs, de Juges civils & criminels, de Lieutenans-Généraux de police, de Commissaires de la marine & de Commissaires des classes : ils ne peuvent les exercer avec succès, qu'en jouissant de la considération des Officiers du Prince territorial,

& tenant un état décent & qui y soit analogue. Le Roi leur a toujours accordé, à cet effet, un traitement convenable. Sa Majesté a jugé équitable de l'augmenter, parce que le prix du marc d'argent étant considérablement haussé depuis la fixation primitive de ce traitement, il ne se trouvoit plus dans son ancienne proportion.

M. de Volney ajoute au dernier passage la note suivante.

Ibidem, en note. « Il y a des Con-
» suls appointés jusques à 16 & 18 mille
» livres, & ils se plaignent de n'avoir pas
» encore assez, parce qu'ils veulent pri-
» mer sur les négocians, par la dépen-
» se comme par le rang ».

Quand on se permet une imputation de ce genre contre un Corps d'Officiers du Roi, il faut au moins pouvoir l'appuyer sur des faits avérés & incontestables.

Ibidem. « Et les Interprètes, n'est-ce

» pas une méprise encore de les avoir
 » exclus des places de Consulat, eux
 » que la connoissance de la langue &
 » des mœurs, y rendoient bien plus
 » propres que des hommes tirés, sans
 » préparation, des bureaux ou du mili-
 » taire de France » ?

Le Roi a eu des motifs prépondérans, pour exclure du Consulat les Interprètes ; mais il a, en même-temps, dédommagé ces utiles Officiers, que leurs fonctions, toujours pénibles & souvent dangereuses, rendent dignes de ses bontés, par des récompenses plus analogues à leur service. Si Sa Majesté avoit voulu rendre publiques les raisons qui ont déterminé sa volonté, elle les auroit manifestées dans son Ordonnance ou dans son instruction. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de les publier ; je dois respecter son silence. C'est précisément dans la vue d'empêcher que des hommes *sans préparation* fussent placés, par la faveur, dans

les Consulats du Levant , que Sa Majesté a établi dans cette partie de l'Administration , la Hiérarchie actuelle ; c'est pour n'avoir que des sujets éprouvés , qu'elle a institué le grade d'élève , qu'elle a voulu que ce Corps roulât par promotion , que l'on ne pût arriver aux premières places que de grade en grade , que le talent eût sur l'ancienneté la préférence pour l'avancement , & que le jeune mérite pût laisser en arrière la vieille incapacité.

Page 89. « Avec ces accessoires , tous » dérivés de la constitution de l'Empire » Turc , peut-on soutenir que l'existence » de l'Empire soit avantageuse à notre » commerce ? Ne seroit-il pas bien plus » desirable qu'il s'établît , dans le Levant , » une Puissance qui rendit inutiles toutes » ces entraves » ?

M. de Volney appelle les loix des entraves : mais imagine-t-il que quelque société puisse exister sans elles ? Depuis que les François commercent en Levant , c'est-à-dire , depuis François I^{er} jusques

à Louis X V I , cet ordre a subsisté sous diverses modifications ; il a toujours soutenu notre commerce ; il a fini par nous donner dans cette partie la supériorité sur nos rivaux. Toutes les nations commerçantes nous ont imité ; les Anglois , les Hollandois , les Vénitiens , les Suédois , les Danois , les Napolitains , &c , ont fait des traités avec les Empereurs Turcs , ont établi , dans les Echelles , des Consuls , leur ont donné la portion d'autorité que comportoit leur constitution. Notre commerce est florissant , peut le devenir encore plus ; & M. de Volney prétend qu'il nous convient de donner au hasard le bien dont nous jouissons , dans l'espoir incertain & illusoire de trouver le mieux.

Ibidem. « D'ailleurs , quand nos Politiques disent *qu'il est de notre intérêt que la Turquie subsiste telle qu'elle est* , conçoivent-ils bien tous les sens que cette proposition enveloppe » ?

Et M. de Volney conçoit-il bien lui-

même tout le sens que les siennes ne renferment pas ? Examinons-les attentivement.

Ibidem. « Savent - ils , dit-il , que ré-
 » duite à l'analyse , elle veut dire : il est
 » de notre intérêt qu'une grande na-
 » tion persiste dans l'ignorance & la
 » barbarie , qui rendent nulles ses facul-
 » tés morales & physiques ».

Peut - on appeller *ignorante & barbare* une Nation qui a soutenu sa gloire & sa prospérité pendant tant de siècles , qui a , jusques à la dernière guerre , prédominé en Europe , qui oppose encore ses seules forces à toutes celles de deux Grands Empires réunis , & qui n'est que reculée , relativement à nous , dans les Sciences & les Arts ? N'est-ce pas porter l'exagération au dernier excès , de regarder comme nulles ses facultés morales & physiques ?

Ibidem. « Il est de notre intérêt que
 » des peuples nombreux restent soumis

» à un Gouvernement ennemi de l'es-
 » pèce humaine. »

Il n'y a peut-être aucun Gouverne-
 ment au monde plus humain que les
 Turcs , qui foule moins les peuples , qui
 exige moins de contribution des sujets ,
 qui impose au commerce des droits plus
 modérés ! Il laisse la chasse , la pêche ,
 les forêts libres & de droit commun ;
 il n'y a de réserve de chasse que celles
 du Sultan , & elle est circonscrite dans
 quelques cantons des environs de Con-
 stantinople ; le gibier ne paie aucun droit
 à l'entrée des villes ; le poisson apporté
 en commerce , ne paie que la douane au
 receveur de cette partie : il ne fait pen-
 dre ni mettre aux galères , pas même en
 prison , les contrebandiers : l'homme con-
 vaincu d'avoir voulu frauder la douane ,
 en est quitte pour la payer double. La
 tyrannie n'est point consacrée par la loi ;
 elle est exercée quelquefois par les hom-
 mes en place , qui , en dernier résultat ,
 finissent

finissent par en être punis par la mort & la confiscation de leurs biens. Aucune nation au monde, n'exerce l'humanité, ne pratique l'hospitalité plus religieusement que la nation Ottomane; c'est celle de toutes, qui traite les esclaves avec le plus de douceur; l'aumône est un des cinq grands préceptes de sa religion; l'homme qui possède une valeur déterminée, est obligé d'en distribuer une partie en aumônes. Beaucoup de riches emploient une grande portion de leur bien à des fondations de fontaines & d'oratoires sur les grands chemins, pour que les voyageurs puissent prier & se désaltérer; de Mosquées, d'écoles publiques, & de plusieurs autres œuvres pies, qui ont pour objet la religion ou l'humanité. La table des Grands & des gens en place, est ouverte à tous les gens faits pour s'y présenter; celle de leurs Officiers & de leurs domestiques, à tous ceux des ordres inférieurs; les malheureux, qui manquent de subsis-

tance, sont assurés de la trouver dans leurs cuisines, ou de vivre des restes de leurs tables, dont les derniers domestiques rougiroient de faire commerce. Le paysan le plus indigent, dans le plus misérable hameau, ouvrira sa chaumière, donnera l'asyle au voyageur qui le lui demande, & lui fera un accueil proportionné à ses moyens. Jamais le propriétaire d'un jardin, d'une vigne ou d'un champ, n'accablera d'injures, ne menacera, ne chassera de son domaine, un passant qui y fera entré, & qui y aura mangé du fruit ou cueilli des herbes; il lui en offrira, au contraire, lui-même, & le pressera souvent d'en emporter, après l'en avoir rassasié. Voilà la nation Ottomane telle qu'elle est : voilà cette nation barbare, féroce, inhumaine, exécrationnable, que M. de Volney accable d'injures & charge d'imprécations.

Ibidem. « Il est de notre intérêt que
 „ vingt-cinq ou trente millions d'hom-

„ mes soient tourmentés par deux ou
 „ trois cens mille brigands qui se disent
 „ leurs maîtres ».

Si je n'avois ce passage sous les yeux ,
 si je ne l'avois lu & relu , je ne pourrois
 jamais me persuader que M. de Volney
 eût employé des termes aussi injurieux ,
 en parlant d'une des premières Puissances
 du monde , d'une Puissance ancienne &
 constante amie & alliée de la nôtre , &
 qui nous a donné , dans tous les temps ,
 les marques d'affection les plus distin-
 guées. Une grande nation , qui s'est ren-
 due illustre par tant d'exploits , qui , pen-
 dant plusieurs siècles , a ébloui la terre
 de l'éclat de sa gloire , n'est qu'un essaim
 de brigands ! Un Grand Empereur , issu
 d'une race auguste fertile en Héros ,
 maître des plus beaux pays du globe ,
 dont la domination embrasse tant de
 Royaumes si célèbres dans l'antiquité ,
 & auprès duquel notre Souverain & tous
 les autres Monarques de l'Europe font
 résider des Ambassadeurs , n'est qu'un

Chef de brigands ! C'est vis-à-vis d'un
 Chef de brigands que tous les Princes
 chrétiens compromettent le caractère sa-
 cré des Ministres qui les représentent !
 Quelles conséquences ne pourroit-on pas
 tirer encore de ce paragraphe ! Je me
 tais.

Page 89. « Il est de notre intérêt que
 „ le plus beau fol de l'univers continue
 „ de demeurer en friche ou de ne ren-
 „ dre que le dixième de ses produits
 „ possibles „

C'est aux maîtres de ce superbe fol ,
 & non à nous , à s'occuper des soins de
 le rendre plus productif : ils jugent sans
 doute sa fertilité suffisante , puisqu'après
 avoir fourni à tous leurs besoins , elle
 leur donne encore un abondant super-
 flu qu'ils ont l'extrême complaisance de
 nous vendre , & que d'autres emploie-
 roient , & ne nous vendroient peut-
 être pas. Profitons des avantages dont
 ils nous font jouir , & ne risquons pas
 de les perdre , en concourant à la ruine

de leur Empire. M. de Volney peut-il lire dans le livre des destinées ; appercevoir à travers les ténèbres de l'avenir quel feroit le sort de nos générations futures, si les Turcs ou la nation qui pourra les remplacer dans ces belles possessions, parvenoit à leur donner toute la population & la culture qu'ils comporteroient, & à en tirer toutes les forces & les richesses qu'ils pourroient offrir à l'ambition d'un conquérant ! Si un Prince, comme Frédéric II, montoit sur le Trône Ottoman, on verroit ce qu'il feroit avec les moyens de la Turquie actuelle, & on jugeroit de ce qu'il pourroit faire avec ceux de la Turquie possible.

Page 90. « Et peut-être réellement (nos „ Politiques) ne rejettent - ils pas ces „ conséquences, puisqu'ils font les mêmes qui disent, il est de notre intérêt „ que les Maures de Barbarie restent „ pirates, parce que cela favorise notre „ navigation : il est de notre intérêt que „ les Nègres de Guinée restent féroces

„ & stupides , parce que cela procure
 „ des esclaves à nos Isles , &c „

Ces deux propositions feroient absur-
 des dans la bouche d'un Moraliste , mais
 ne le sont point dans celle d'un Politi-
 que ; & jusqu'à ce que l'on soit parvenu
 à réaliser la République de l'Abbé de
 Saint-Pierre , la politique des nations
 Européennes fera souvent en contradic-
 tion avec la morale.

Ibidem. « Ainsi , ce qui est crime &
 „ scélératesse dans un particulier , fera
 „ vertu dans un Gouvernement : ainsi ,
 „ une morale exécration dans un indivi-
 „ du , sera louée dans une nation ; com-
 „ me si les hommes avoient , en masse ,
 „ d'autres rapports qu'en détail ; comme
 „ si la justice de société à société , n'é-
 „ toit pas la même que d'homme à hom-
 „ me. Mais avec les peuples comme avec
 „ les particuliers , quand l'intérêt con-
 „ seille , c'est en vain que l'on invoque
 „ l'équité & la raison , l'intérêt ne se
 „ combat que par ses propres armes , &

„ l'on ne rend les hommes honnêtes
 „ qu'en leur prouvant que leur improbité
 „ est constamment l'effet de leur igno-
 „ rance & la punition de leur cupidité ».

C'est là certainement de la morale pure & sainte ; mais M. de Volney , au lieu de la prêcher à nous , qui sommes tranquilles , qui ne faisons ni ne disons rien , ne pouvoit-il pas la prêcher un peu aux Autrichiens & aux Russes ? Il me semble que , dans une querelle , c'est aux gens qui se battent qu'il faut conseiller la paix & la concorde , & non pas aux spectateurs ; d'ailleurs , lui qui nous retrace ici avec tant d'éloquence , les principes de la justice & de la morale , ne s'est-il pas écrié avec enthousiasme à la page 44 : *Et quel projet en effet plus capable d'enflammer l'imagination , que celui de reconquérir la Grèce & l'Asie , de chasser de ces belles contrées de barbares conquérans , d'indignes maîtres !* Comment cette justice & cette morale , qui tonnent dans la bouche de M. de Volney , qui imposent aux hommes en

masse les mêmes rapports qu'en détail, qui n'autoriseroient certainement pas un individu Russe à tuer & à dépouiller un individu Ottoman; comment, dis-je, cette même justice, cette même morale, peuvent-elles permettre aux Russes en masse d'exterminer les Turcs & d'envahir leurs possessions; comment le Moraliste lui-même, qui a rappelé le principe, peut-il conseiller aux Russes de suivre ce projet si capable d'enflammer l'imagination, de se livrer à cette ambition si noble, de chasser les Turcs de leurs domaines, de régner sur *Byzance & sur Babylone, sur Athènes & sur Ecbatanes, sur Jérusalem, sur Tyr & Palmyre*, sur lesquelles ces mêmes Russes n'ont & n'eurent jamais aucun droit?

Je l'ai dit, je le répète encore, les hommes en détail ont des passions, des sentimens, des vertus, des vices; les hommes en masse n'ont que des intérêts: les raisonnemens ne sauroient détruire ce que l'expérience confirme tous les jours;

& la différence qu'il y a du Moraliste au Politique , du Missionnaire à l'homme d'Etat , est que les uns calculent sur ce qui devrait être , & les autres sur ce qui est.

Page 91. « Prétendre que l'état actuel
 » de l'Empire Turc est avantageux à
 » notre commerce , c'est se proposer ce
 » double problème : *Si un Empire peut se*
 » *dévaser sans détruire , & si l'on peut faire*
 » *long-temps un commerce riche avec un pays*
 » *qui se ruine ?* Il ne faut qu'un peu d'at-
 » tention ou de bonne foi , pour voir
 » qu'entre deux peuples qui traitent en-
 » semble , l'intérêt suit les mêmes prin-
 » cipes qu'entre deux particuliers ; si le
 » débiteur se ruine , il est impossible que
 » le créancier prospère.

Les deux propositions de M. de Volney ne sont pas des problèmes , ce sont des vérités démontrées. Il est évident *qu'un Empire ne peut se dévaser sans détruire , & que l'on ne peut faire long-temps un riche commerce avec un pays qui se ruine.* Mais

ce n'étoit pas là les questions qu'il falloit proposer ; c'est celle-ci , dont il falloit demander la solution. *L'Empire Ottoman se dévaste-t-il , se ruine-t-il ?* Ces deux points ne paroissent pas problématiques à M. de Volney , puisqu'il les établit comme les deux données positives sur lesquelles il asséoit ses deux problèmes. Il est cependant très-certain que l'Empire Ottoman , depuis le règne de Soliman le Grand , qui a été le plus haut période de sa splendeur jusqu'à l'époque de la dernière guerre , n'est point déchu de son lustre & de sa prospérité ; il est également très-certain qu'il ne s'est point dévasté , puisqu'il n'a rien détruit , & *qu'un Empire ne peut se dévaster sans détruire*. Si les vastes Etats que les Ottomans possèdent ne sont pas aussi florissans qu'ils l'étoient du temps des Grecs & des Romains , est-ce par eux qu'ils ont été ravagés ? Ils l'étoient déjà par les Croisades , par les guerres des Vénitiens & Génois , qui avoient précédé leur invasion. Ils les ont au contraire res-

taurés , ont augmenté leur industrie & leur commerce , & les ont mis en meilleur état qu'ils ne l'étoient à cette époque. M. de Volney voudroit-il comparer Constantinople tel qu'il étoit quand Mahomet II en a fait la conquête , avec Constantinople tel qu'il est aujourd'hui. Andrinople , Smirne , Salonique , Candie , Alep , Damas , Angora , lorsqu'elles ont passé sous la domination des Turcs , étoient-elles des villes aussi opulentes que nous les voyons de nos jours ? Si les monumens de la Grèce ne sont pas dans leur intégrité , est-ce par les Turcs qu'ils ont été détruits ? Ces Conquérans n'en ont-ils pas conservé les débris tels que les Croisés , les Vénitiens , les Génois , les Grecs même les leur ont laissés ? Ont-ils démoli la superbe Basilique de Sainte-Sophie ? Ils en ont fait leur mosquée Impériale ; & s'ils en ont arraché les mosaïques , c'est par précepte de leur religion , qui leur défend les images. Ont-ils abattu le temple de Minerve à Athènes ?

les restes de Palmyre & du temple de Balbeck, & tant d'autres débris des édifices qui subsistent encore ? Est-il juste de mettre sur leur compte les ravages du temps, de la guerre, & des peuples qui les ont précédés ? Seroit-il juste d'accuser les Italiens d'avoir détruit les monumens de l'ancienne Rome, parce qu'on n'en voit dans Rome moderne que les débris ? Seroit-il juste d'accuser les François d'avoir ruiné l'amphithéâtre de Nîmes, dont le temps a dévoré la plus grande partie ? Voyons à présent s'il est vrai que l'Empire Turc se ruine. Pour pouvoir avancer cette assertion, il faudroit prouver la diminution de notre commerce avec lui ; il faudroit qu'il ne pût plus nous vendre ou acheter de nous la même quantité d'objets d'échange. Or, j'ai parcouru tous les états de notre commerce en Levant, depuis le commencement du siècle ; je me suis assuré que dans les temps de paix, il a toujours été en augmentant. Notre exportation de Turquie étoit en 1705,

d'environ 2 millions ; elle étoit de 22 millions en 1750, & de 38 millions 8 cens 50 mille livres en 1786. Il est démontré impossible *qu'on puisse soutenir un commerce riche avec un état qui se ruine*. Notre commerce avec l'Empire Turc, non-seulement se soutient, mais éprouve presque chaque année un sensible accroissement. Il est donc également démontré que cet Empire ne se ruine point : les raisonnemens & les sophismes ne sauroient détruire les calculs.

Ibidem. « Un fait, parmi cent autres,
 » prouvera combien il nous est important
 » que la Turquie change de système avant
 » la ruine de Daher ; le petit peuple des
 » Motoualis, qui vivoit en paix sous la
 » protection de ce Prince, consommoit
 » annuellement soixante ballots de nos
 » draps. Depuis que Diezzar Pacha les a
 » subjugués, cette partie est entièrement
 » éteinte. Il en arrivera de même avec les
 » Druzes & les Maronites, qui ont con-
 » sommé jusqu'à cinquante ballots, & qui

» maintenant sont réduits à moins de
» vingt ».

Je ne fais pas précisément quelle est la diminution que le débouché de notre draperie peut avoir éprouvé chez les Mutualis, les Druzes & les Maronites, depuis la ruine de Daher; mais je continuerai d'opposer aux argumens de M. de Volney, des calculs établis d'après les états de commerce que l'on peut vérifier au dépôt du Gouvernement, & qu'aucun homme instruit n'entreprendroit de démentir. Je fais très-parfaitement, pour avoir dans ce moment-ci tous ces états sous les yeux, que notre exportation de la Syrie, dans laquelle ces trois petits peuples sont englobés, montoit en 1750, c'est-à-dire, bien antérieurement à cette époque, à 5 millions 8 cens mille livres, & qu'elle est à présent d'environ 6 millions; donc notre commerce, dans cette partie de l'Empire Ottoman, s'est soutenu au même niveau.

Page 92. « Et ceci prouve en passant,

» que notre Gouvernement a bien mal
 » entendu ses intérêts dans tous les der-
 » niers troubles d'Egypte & de Syrie.
 » Si au lieu de demeurer spectateur oisif
 » des débats, il eût adroitement fait récla-
 » mer sa protection par les Princes tribu-
 » taires, s'il fût intervenu médiateur dans
 » leurs querelles avec les Pachas, s'il se
 » fût rendu garant de leurs conventions
 » auprès de la Porte, il eût acquis le plus
 » grand crédit dans les Etats de ces petits
 » Princes, & leurs Sujets, devenus riches
 » par la paix dont il les eût fait jouir,
 » auroient ouvert à notre commerce la
 » plus grande carrière ».

M. de Volney fournit ici contre lui-même des armes bien triomphantes. Comment il blâme notre Gouvernement de n'avoir pris aucune part aux troubles d'un petit canton de l'Empire Turc, de n'en avoir pas prévenu les suites, qui ne pouvoient influer que sur une bien petite partie de notre commerce ! Et il conseille à ce même Gouvernement, dans tout le

cours de son Ouvrage , de demeurer spectateur tranquille de la chute de l'Empire entier , qui nous en feroit perdre la totalité ! S'il est vrai que nous eussions dû faire intervenir notre protection ou notre médiation , pour empêcher la ruine de quelques petites peuplades , que ne devons-nous pas faire pour prévenir celle de la nation entière ? Si les raisons qu'allegue M. de Volney sont bonnes pour la partie , il est évident qu'elles doivent être bien meilleures pour le tout.

Ibidem. « qu'arrive-t-il dans l'état présent ? que , par la tyrannie des Gouverneurs, les campagnes étant dévastées , & les cultures diminuées , les denrées sont plus rares , & nos retraits plus difficiles : témoins les pertes de quinze & vingt pour cent , que nous essuyons sur ces retraits ».

L'état présent de la Turquie est tel qu'il a toujours été , & il faut n'avoir qu'une connoissance bien vague de son commerce , pour imaginer que la rareté
des

des denrées & la difficulté des retraits, ont leur source dans la tyrannie des Gouverneurs, la dévastation des campagnes, & la diminution de la culture. Le fait n'est pas plus vrai que ses causes. Il est évident & incontestable que, si les matières premières que nous tirons du Levant, devenoient chaque jour plus rares & plus difficiles à acquérir, notre exportation de Turquie diminueroit en raison des obstacles, & n'iroit pas en augmentant, ainsi que je l'ai mathématiquement démontré par les calculs que je viens de donner, d'après les états conservés au dépôt du Gouvernement. Les objets de commerce en Turquie, comme par - tout ailleurs, ne peuvent jamais avoir une valeur fixe & invariable : la hausse ou la baisse du prix des denrées & des matières de fabrication, dépend d'abord des bonnes & des mauvaises récoltes, ensuite de la concurrence de l'intérieur & de l'extérieur, & enfin de celle des Européens entr'eux. Les

Turcs ont un nombre prodigieux de manufactures qui emploient la plus grande partie des productions de leur Empire ; ils ne nous vendent que le superflu. Les environs de Smyrne, par exemple, produisent environ cent mille balles de coton, année commune. Les manufactures des cotons filés de Guzel-hissar, de Nazli, de Mentéché, de Pamboudjak, d'Akhissar, de Bekchechir, celles des bourres de Magnésie, des toiles de Tyria & de Castambol, des Bocassins, de Dég nizli, des turbans de Satalie, des coutnis de Brouffe, en consomment à-peu-près soixante-quinze mille balles ; les François en achètent environ quinze mille, & les dix mille restantes sont partagées entre les autres nations étrangères. Il est clair que dans les années où les fabriques Turques ont travaillé plus que de coutume, dans celles où les demandes de coton, dans les divers Etats de l'Europe, ont été plus multipliées, le prix de cette matière doit

augmenter ; ainsi des autres. Mais cette perte sur les retraits se retrouve toujours dans le prix des marchandises que nous importons en Turquie , parce que nous l'augmentons en raison du prix de celles que nous en exportons. D'ailleurs , cette perte de vingt & vingt-cinq pour cent , dont nous parle M. de Volney , ne vient point du prix de l'achat des retraits , puisqu'elle a été rachetée par le bénéfice de la vente des envois ; mais elle procède du change des monnoies , attendu qu'en Turquie nous achetons en piastras , & qu'en France nous vendons en écus , & que pour réaliser la piastra en écu , on éprouve une perte de vingt à vingt-cinq pour cent , qui tient à la différence du titre des deux monnoies.

Dans l'état présent , poursuit-il , il arrive :

Ibidem. « Que par les avaries imposées
 „ sur les ouvriers , les marchandises de-
 „ viennent trop chères. Témoins les
 „ bourgs d'Alcp : que , par la monopole

„ qu'exercent les Pachas, nous ne pour-
 „ rions pas même profiter du bon prix
 „ de la denrée ; témoins, en Egypte,
 „ le riz, le féné, le café, dont le prix
 „ naturel est doublé par des droits arbi-
 „ traires : témoins les cotons de Galilée
 „ & de la Palestine, que Djezzar Pacha
 „ qui les accapare, surcharge de dix
 „ piaftres par quintal : témoins encore
 „ les cendres de gaze, qui pourroient
 „ alimenter, à vil prix, les savonneries
 „ de Marseille, mais que l'Aga vend
 „ trop cher, quoique les Arabes les lui
 „ livrent presque pour rien. Enfin, par
 „ l'instabilité des fortunes & la ruine
 „ subite des Naturels, souvent les créan-
 „ ces de nos Négocians sont frustrées,
 „ & toujours leurs recouvremens sont
 „ difficiles ».

M. de Volney auroit bien dû expli-
 quer quelles sont ces avaries que le Gou-
 vernement Turc impose sur l'industrie
 & sur les ouvriers ; mais s'il étoit vrai
 que ces extorsions fissent renchérir les

marchandises hors de mesure, nos Négocians n'en acheteroient certainement pas, & notre exportation du Levant diminueroit au lieu d'augmenter.

Lorsque les Pachas & les autres Gouverneurs des provinces & des districts de l'Empire Ottoman, exercent le monopole, l'expérience prouve qu'ils vendent toujours à meilleur prix qu'au marché, & c'est avec les monopoleurs que les Négocians traitent de préférence.

A l'égard des cotons de Galilée & de Palestine, que Djezzar Pacha accapare, & qu'il surcharge de dix piastras par quintal, il est bon de rapporter une petite anecdote, qui expliquera les motifs qui ont porté ce Gouverneur à grever cette marchandise d'une si forte imposition. Les Négocians François de Seyde, non contents de n'avoir aucuns concurrens Européens dans l'achat du coton filé, qui est le principal article du commerce de cette Echelle, voulurent ôter encore toute concurrence entr'eux. Dans

la chimérique espérance de se rendre les maîtres du prix que la concurrence seule de l'intérieur peut déterminer, ils se liguèrent pour acheter cette marchandise en commun. Les Négocians d'Acre suivirent leur exemple, & firent entr'eux la même ligue pour le coton en laine. Djezzar Pacha, qui pénétra leurs vues, défendit aux Cultivateurs de vendre du coton aux François, se chargea seul de la récolte, & fit monter le prix de cette matière à un taux si excessif, que nos Négocians ne purent plus en acheter. Mais comme ils étoient pressés de remplir les ordres de leurs commettans & de leur faire passer les retraits de leurs envois, ils prirent le parti de traiter avec le Pacha qui s'humanisa enfin, & se réduisit à imposer sur cette marchandise le droit de dix piastras par quintal à son profit.

Le renchérissement des cendres de gaze, si nécessaires à notre fabrication de savon, ne procède point de l'avidité

de l'Aga monopoleur de cette ville, mais du nombre prodigieux de nouvelles savonneries, qui se sont établies dans le Royaume de Candie, qui en consomment une immense quantité, & dont la concurrence en fait hausser le prix.

On s'apperçoit toujours plus que M. de Volney n'a été qu'en Egypte & en Syrie, car toutes ses observations portent sur ces deux Provinces, les seules qu'il ait vues, & d'après lesquelles il prétend juger tout l'Empire Ottoman. Les fortunes ne sont point stables en Egypte, parce que les maisons, les clientelles, les partis des vingt-quatre Beys qui composent le Gouvernement des Mamelouks, embrassent toute la ville du Caire, qui est celle où se consomment presque toutes les marchandises que nous envoyons en Egypte. La fuite, la mort ou le meurtre de ces Beys, dont le règne n'est pas ordinairement de longue durée, entraîne la ruine subite & irréparable de tout ce qui a tenu à eux sous quelque rapport,

& principalement celle de tous les marchands qui faisoient des fournitures à leurs maisons, & qui demeurent dans l'impossibilité absolue de remplir leurs obligations envers les Négocians Européens, qui leur ont vendu à crédit. En Syrie, la facilité de trouver, chez les Druses & les Mutuali, un asyle impénétrable aux poursuites juridiques, peuvent favoriser la mauvaise foi. Mais il n'en est pas de même dans les autres Echelles de Turquie. Les fortunes des marchands y sont plus stables & plus solides, n'y sont pas exposées aux mêmes vicissitudes, & il n'y a point de nation qui soit de meilleure foi dans le commerce que les Turcs. Ils ne font jamais banqueroute, parce qu'ils travaillent peu sur le crédit, qu'ils n'entreprennent qu'en raison de leurs moyens, & qu'ils s'arrêtent lorsque les revers du commerce ont absorbé leurs capitaux.

Il résulte de ces observations, que M. de Volney a choisi & cite pour exemple les

deux Provinces de l'Empire les moins exposées à l'invasion, & sur lesquelles la révolution, si elle avoit lieu, auroit le moins d'influence.

Page 93. « Que si, au contraire, la
 » Turquie étoit bien gouvernée, l'agri-
 » culture florissante, les denrées seroient
 » abondantes, & nous aurions plus d'ob-
 » jets d'échange. Si les sujets avoient
 » une propriété sûre & libre, il y auroit
 » concurrence à nous vendre, & nous
 » acheterions à meilleur marché. L'ai-
 » sance étant plus générale, la consom-
 » mation de nos marchandises seroit plus
 » grande: or, puisque l'esprit du Gou-
 » vernement Turc ne permet pas d'espé-
 » rer une pareille révolution, l'on peut
 » soutenir l'inverse de la proposition avan-
 » cée, & dire que l'état actuel de la
 » Turquie, loin d'être favorable à notre
 » commerce, lui est absolument con-
 » traire ».

Pour que M. de Volney pût avancer cette proposition, pour qu'il pût prou-

ver que l'existence actuelle de l'Empire Ottoman est nuisible à nos intérêts mercantiles, il faudroit que nous n'y fissions que peu ou point de commerce. Mais il est prouvé par les états annuels, que dans les sept dernières années, depuis 1781 jusques en 1787 inclusivement, notre exportation de Turquie est montée à environ 216,000,000 liv. ce qui revient à un peu plus de 30,000,000 par année. Un commerce de cette importance doit-il être donné au hasard? Devons-nous négliger tout ce qui peut concourir à nous en conserver la jouissance? Quel appas assez séduisant pourroit nous présenter l'avenir, pour nous porter à risquer de nous fermer une source aussi abondante de matières premières de tous les genres, qui enrichit nos Négocians, alimente nos manufactures, fait travailler nos ouvriers, nourrit leurs familles, emploient nos bâtimens, fait fleurir notre marine marchande, qui est la pépinière de notre marine militaire? Devons-nous

desirer que le Gouvernement Ottoman s'éclaire, que son Administration se perfectionne à un certain point ? Qu'y gagnerions-nous ? L'agriculture seroit plus encouragée, mais les arts feroient des progrès : les produits de l'une feroient plus abondans, mais les autres fauroient les employer. Bien loin de trouver chez les Turcs une plus grande quantité d'objets d'échange, nous ne pourrions plus même obtenir leur superflu, parce qu'ils auroient appris à le mettre en œuvre, & que la liberté des propriétés, l'aisance & l'opulence demanderoient à l'industrie nationale ce que la nôtre leur fournit.

Page 94. « L'on ajoute, continue-t-il, » que si l'Empereur & l'Impératrice s'établissent dans la Turquie, ils y introduiront des arts & une industrie, » qui y rendront les nôtres inutiles, & » qui détruiront par conséquent notre » commerce ».

Sans doute, nous devons tout aussi peu desirer que les Turcs soient conquis.

& remplacés dans les pays vastes , fertiles
 & abondans qu'ils possèdent , par des
 peuples déjà rivaux de notre industrie ,
 & qui élèveroient bientôt la leur au
 même niveau , avec l'abondance , l'exubé-
 rance de moyens que leur donneroit la
 conquête. Il nous arriveroit bientôt avec
 les conquérans la même chose qui nous
 arriveroit , comme je viens de le dire ,
 avec les Turcs mieux gouvernés.

Ibidem. « Pour bien apprécier cette
 » objection , dit M. de Volney , il faut
 » remarquer que notre commerce avec
 » la Turquie , consiste en échanges , dans
 » lesquels tout l'avantage est de notre
 » côté ; car , tandis que nous ne portons
 » aux Turcs que des objets prêts à con-
 » sommer , nous retirons d'eux des den-
 » rées & des matières brutes , qui nous
 » procurent le nouvel avantage de la
 » main - d'œuvre & de l'industrie : par
 » exemple , nous leur envoyons des
 » draps , des bonnets , des étoffes de
 » soie , des galons , du papier , du fer ,

» de l'étain, du plomb, du mercure,
 » du sucre, du café, de l'indigo, de la
 » cochenille, des bois de teintures, quel-
 » ques liqueurs, fruits confits, eau-de-
 » vie, merceries & clincailles, tous ob-
 » jets qui, à l'exception des teintures
 » & des métaux, laissent peu d'emploi
 » à l'industrie. Les Turcs, au contraire,
 » nous rendent, dans leurs Provinces
 » d'Europe & d'Asie-Mineure, des co-
 » tons en laine ou filés, des laines de
 » toute espèce, des poils & fils de chè-
 » vre ou de chameau, des peaux crues,
 » ou préparées, des suifs, du cuivre,
 » de la cire, quelques tapis, couvertures
 » & toiles : dans la Syrie, des cotons
 » seulement avec des foies, quelques
 » toiles, de la scammonée, des noix de
 » galle : dans l'Egypte, des cotons, des
 » gommes, du café, de l'encens, de la
 » myrrhe, du safranon, du sel ammo-
 » niac, du tamarin, du séné, du natron,
 » des cuirs cruds, quelques plumes d'au-
 » truche, & beaucoup de grosses toiles de

» coton: dans la Barbarie enfin , des
 » cotons , des laines , des cuirs cruds ou
 » préparés , de la cire , des plumes d'au-
 » truche , du bled , &c. La majeure partie
 » de ces objets prête , comme l'on voit ,
 » à une industrie ultérieure. Ainsi , les
 » cotons , les poils , les laines , les soies ,
 » transportés chez nous , font subsister
 » des milliers de familles , employées à
 » les ouvrer & à en faire ces siamoises , ces
 » mouffelines , ces mouchoirs , ces came-
 » lots , ces velours , qui versent tant d'ar-
 » gent dans la Normandie , la Picardie ,
 » la Provence. Dans nos envois , le seul
 » article de draps forme la moitié des
 » valeurs ; dans ceux des Turcs , les ob-
 » jets manufacturés ne vont pas quelque-
 » fois au vingtième des denrées brutes ,
 » & même sur ces objets , comme sur
 » les toiles d'Egypte , le bénéfice est con-
 » sidérable , à raison du bas prix de la
 » main-d'œuvre ; car ces toiles se ven-
 » dent avantageusement dans nos Isles ,
 » pour le vêtement des Nègres. Si donc

„ les Turcs acquéroient de l'industrie ,
 „ s'ils travailloient eux-mêmes leurs ma-
 „ tières , ils pourroient se passer de nous :
 „ nos fabriques seroient frustrées , &
 „ notre commerce seroit détruit ».

J'ai été forcé de transcrire en entier ce long paragraphe , parce qu'il réunit toutes les raisons qu'on peut opposer au système de M. de Volney , parce qu'il y a dit lui-même tout ce qu'on peut dire de plus fort contre sa propre opinion , parce que je n'aurois pas pu moi-même la combattre par des argumens plus victorieux. S'il est vrai , en effet , que dans le commerce immense que nous faisons avec les Turcs , tout l'avantage des échanges est de notre côté , s'il est vrai que nous ne leur donnons que des marchandises ouvrées qui ne présentent aucun aliment à leur industrie , tandis qu'ils ne nous rendent que des denrées brutes qui exercent la nôtre , & nous procurent le bénéfice de la main-d'œuvre ; s'il est vrai qu'ils ont

l'extrême bonté de nous vendre des laines , des cotons , des foies , des poils , & des fils de chèvre & de chameau , pour racheter de nous ces mêmes matières travaillées en draps , en étoffes de soie , en bonnets , en fiamoises , en camelots , sur-tout , qu'ils savent fabriquer beaucoup mieux que nous , & de nous faire jouir du bénéfice de l'industrie & de la main-d'œuvre ; s'il est vrai , enfin , que l'emploi que nous faisons de ces matières premières qu'ils ont la complaisance de nous vendre , au lieu de les ouvrir eux-mêmes , fait subsister des milliers de familles , donne de l'occupation à des milliers d'ouvriers , & enrichit la Provence , le Languedoc , le Lyonnais , la Normandie , la Picardie ; quel sera le sort de ces nombreuses familles , de ces innombrables ouvriers , de ces cinq Provinces du Royaume , si la Turquie illuminée , garde pour elle tous ces avantages qu'elles nous abandonne aujourd'hui ? Comment M. de Volney

Volney pourra-t-il nous prouver que la nation Ottomane, dans son état actuel, n'est pas pour nous une amie précieuse, & que nous ne devons pas employer tous nos moyens pour perpétuer son existence ? Comment pourra-t-il nous prouver que nous devons desirer que l'esprit de son Gouvernement change, & que son administration acquière de nouvelles lumières qui nous feroient perdre des prérogatives si importantes pour nous, si enviées par les autres nations commerçantes ? Comment pourra-t-il nous prouver que nous devons desirer que deux Puissances déjà rivales de notre industrie, exécutent un projet de conquête, qui nous présente le même résultat en commerce, & un bien plus dangereux en politique. Voyons Comment M. de Volney va combattre ces formidables objections qu'il s'est faites à lui-même.

Page 97. « 1^o. Dit-il, il est invraisemblable que l'Empire Turc soit tout-

» à-coup envahi en entier : la conquête
 » ne peut s'étendre d'abord qu'à la por-
 » tion d'Europe , à l'Archipel , & à quel-
 » ques rivages adjacens de l'Anadoli. Les
 » Ottomans repoussés dans les terres ,
 » conserveront encore pendant du temps
 » une grande partie de l'Asie mineure ,
 » & toute l'Arménie , le Diarbekr , la
 » Syrie , l'Egypte. Ainsi en admettant
 » une révolution dans le commerce , elle
 » ne porteroit pas sur toute sa masse ,
 » mais seulement sur les Echelles d'Eu-
 » rope , & si l'on veut aussi même sur
 » Smirne. Dans l'état présent ces Echelles
 » forment un peu plus de la moitié du
 » commerce total du Levant , comme en
 » fait foi le tableau suivant , qui en est
 » le résumé ; mais dans le cas de l'inva-
 » sion , elles ne la formeroient plus ,
 » parce que le commerce de l'Asie mi-
 » neure & de la Perse , qui , maintenant
 » se porte à Smirne , passeroit à la ville
 » d'Alep ».

Cet argument est si étrange , & si

extraordinaire , que je ne puis y répondre qu'en disant que M. de Volney raisonne ici comme quelqu'un qui entreprendroit de prouver à un homme qui a cent louis dans sa bourse , que son intérêt exige absolument qu'il en jette cinquante dans la rivière , parce qu'il lui en restera encore cinquante autres.

Page 99. « 2^o. Nous conserverons
 » toujours un grand avantage sur une
 » Puissance quelconque , établie en Tur-
 » quie , à raison de nos denrées d'A-
 » mérique & de nos draps : car si déjà
 » nous avons anéanti la concurrence des
 » Anglois , des Hollandois , des Vénitiens
 » sur ces articles , qui sont la base
 » du commerce du Levant , à plus
 » forte raison , l'emporterons-nous sur
 » les Autrichiens & les Russes , qui n'ont
 » point de Colonies , & qui de long-
 » temps , sur-tout les Russes , n'attein-
 » dront à la perfection de nos manufac-
 » tures. Dira-t-on , enfin , qu'ils y par-
 » viendront ? Je l'accorde ; mais lors

» même qu'ils ne conquerreroient pas la
 » Turquie , comme ils en font plus voi-
 » fins que nous , nous ne pourrons ja-
 » mais éviter qu'ils rivalisent avec succès
 » notre commerce ».

Ce second argument est aussi foible que le premier , & porte sur de fausses bases. Nous n'avons pas un avantage décidé pour les denrées d'Amérique sur les autres nations commerçantes ; les Anglois, les Hollandois, les Espagnols, les Portugais , ont comme nous des Colonies qui donnent , ou peuvent donner les mêmes productions que les nôtres. Si nous leur sommes supérieurs en quelques articles , ils en ont d'autres desquels nous sommes entièrement dépourvus. Nous n'avons point de cochenille , qui est l'article le plus riche , nous la tirons des Colonies Espagnoles , ainsi que le bel indigo guatimala , bien supérieur au nôtre ; bien loin d'avoir anéanti la concurrence des Anglois , des Hollandois & des Vénitiens , dans la draperie ,

nous lui voyons prendre chaque jour sur nous de nouveaux avantages ; la fraude excessive & constante de nos fabricans de Languedoc , dégoûte les Turcs de nos draps , dont les Châlons des Anglois ont infiniment diminué le débit. Leurs draps mêmes , ceux des Hollandois & des Vénitiens ont repris faveur ; & les Autrichiens , dont M. de Volney dit , que nous n'aurons pas de long-temps à redouter la rivalité , sont précisément ceux qui ont porté le coup le plus terrible à notre draperie , par l'introduction en Turquie , de leurs draps fabriqués en Brabant , & connus sous le nom de draps de Leipfick , qui sont aujourd'hui préférés aux nôtres. En un mot , notre draperie , bien loin d'avoir éteint toute rivalité étrangère , a acquis autant de rivales qu'il y a de nations drapières en Europe. Cette branche de notre commerce , est diminué de près de moitié , comme on peut s'en assurer par les états annuels. Elle n'est plus

suffisante pour faire en Levant les fonds des retraits dont nous avons besoin ; & nous sommes obligés d'y ajouter des écus de l'Empire , sur lesquels nous trouvons , à la vérité , un grand bénéfice. Je puis prouver que nous avons fait passer l'année dernière en Turquie , la valeur d'environ 16,000,000 liv. en espèces. Il n'est que trop vrai que les Autrichiens & les Russes égaleront bientôt notre industrie , & M. de Volney n'a pas la force de la défavouer. Il observe lui-même que l'Empereur attire dans ses Etats un grand nombre de nos fabricans. L'Impératrice ne cesse de donner des encouragemens aux manufactures de tous genres , qui sont établies dans diverses Provinces de son Empire. Il n'est que trop vrai que les Autrichiens & les Russes , étant plus voisins que nous de la Turquie , pourront rivaliser notre commerce. Mais en seroient-ils si voisins , si nous avions aidé les Turcs dans la dernière guerre ? Si , de-

puis la paix, nous n'étions pas restés spectateurs tranquilles de l'asservissement des Tartares, & de l'occupation de la Crimée & du Couban ? Devons-nous perpétuer notre inaction pour en aggraver toujours plus les fâcheux résultats ? Si ces deux Puissances, par leur seul voisinage de la Turquie, nous menacent de la perte de nos avantages, que sera-ce lorsqu'elles l'auront envahie ? Lorsqu'elles auront joint à l'égalité d'industrie, la propriété des matières premières, & la facilité de les répandre, & de les distribuer dans tous leurs divers débouchés ?

Page 100. « 3°. Il ne faut pas perdre
 „ de vue que les pays qu'occuperont
 „ l'Impératrice & l'Empereur, sont en
 „ grande partie déserts, & qu'ils vont le
 „ devenir encore davantage ; & l'intérêt
 „ de tout Gouvernement en pareil cas,
 „ n'est pas tant de favoriser le commerce &
 „ les arts, que la culture de la terre,
 „ parce qu'elle seule contient & déve-

„ loppe les élémens de la puissance &
 „ de la richesse d'un Empire : de tous
 „ les artisans , le laboureur seul crée les
 „ objets de nos besoins ; les autres ne
 „ font que donner des formes , ils con-
 „ somment sans rien produire : or , puis-
 „ que les vraies richesses sont les den-
 „ rées qui servent à la nourriture , au
 „ vêtement , au logement ; puisque les
 „ hommes ne se multiplient qu'à raison
 „ de l'abondance de ces denrées ; puis-
 „ que la puissance d'un Etat se mesure
 „ sur le nombre de bras qu'il nourrit ,
 „ le premier soin du Gouvernement doit
 „ être tout entier pour l'art qui remplit
 „ le mieux ces objets „

Ce troisième argument peche comme
 tous les autres par la majeure. M. de
 Volney s'obstine à asséoir tous ses rai-
 sonnemens sur la base erronée , sur l'i-
 dée fausse , que la Turquie est un dé-
 sert ; il en parle constamment comme il
 pourroit parler du Mississipi ou de la
 Louisiane , comme d'un pays où il fau-

droit commencer de transplanter des colons , de distribuer des terres , de jeter des bestiaux & des troupeaux , de donner aux cultivateurs des instrumens d'agriculture. Il a une répugnance invincible à se persuader que l'Empire Ottoman est un composé des plus belles contrées du globe , dont la plupart sont couvertes de villes , de villages , de bestiaux , de troupeaux , de gibier de toute espèce ; que sa population est immense , quoique très-inférieure à celle que pourroit comporter l'étendue & la fertilité de ses terres ; qu'en un mot , il y a dans cet Empire beaucoup de choses à perfectionner , mais rien à créer. Il donne ici l'effor à son éloquence , rappelle en très-belles phrases , tous les principes d'économie , qui doivent être mis en pratique , lorsqu'on veut défricher , cultiver , peupler , civiliser , policer un vaste désert que l'on a conquis.

Page 101. « Le Gouvernement , dit-
,, il dans ses encouragemens , doit suivre

„ l'ordre que la Nature : elle-même a mis
 „ dans l'échelle de nos besoins : ainsi ,
 „ puisque le besoin de la nourriture est
 „ le plus pressant , il doit s'en occuper
 „ avant tout autre ».

Mais , la Turquie produit , avec une extrême abondance , tous les grains possibles , les vins , les viandes , le gibier , les poissons , les fruits , les herbages , les légumes , les huiles , les miels , le sucre même , qui seroit très - abondant en Egypte , si l'on le cultivoit avec plus de soin. Il y a assurément là non-seulement de quoi se nourrir , mais de quoi faire même excellente chère.

Ibidem. » Viennent ensuite les soins du
 » vêtement ».

Mais l'Empire Ottoman surabonde en soies , en laines , en cotons , en poils de chèvre , de chameau , en lin , en chanvre , en cuirs , en peaux de toute espèce ; il a même des fourrures & quelques teintures , comme le vermillon & l'alizari. Il a des manufactures de toutes sortes de

roiles blanches & peintes , d'étoffes de laine , de superbes tapis , de couvertures de lit & de carreaux , riches , moyennes & communes , d'étoffes de soie , d'or & d'argent , de satins , de coutnis unis , rayés & fleuris , de taffetas , de croisés , de bours , d'herbages , de sirfacas , de camelots les plus beaux du monde , de toiles de coton de toutes qualités , de broderies magnifiques , en laine , en soie , en or & en argent , de cuirs , de marroquins. Il foisonne en habiles tailleurs , en excellens cordonniers. Il y a certainement là , non-seulement de quoi se vêtir , mais même de quoi se parer avec la plus grande recherche.

Ibidem. « Puis les soins du logement ».

Mais les Turcs ont des Architectes , des Maçons , des Forgerons , des Serruriers , des Orfèvres , des Peintres , des Doreurs & des ouvriers de tous les genres. Il y a dans toutes leurs grandes villes

des temples , des fontaines , des édifices publics , qui font l'admiration des Européens , desquels ils n'ont certainement pas emprunté les secours pour les élever ; de belles maisons , des palais magnifiques , bâtis , distribués , décorés , meublés avec luxe , des jardins délicieux , des parterres charmans , des jets d'eau , des bassins arrangés suivant leur goût , & conformément à leurs usages. Ils ont des mines riches & abondantes de tous les métaux & de tous les fossiles , des carrières , de beaux marbres & de belles pierres. Pour la guerre , ils fondent très-bien aujourd'hui les pièces d'artillerie , fabriquent les canons de fusils & de pistolets , les plus beaux & les meilleurs qui existent , & les armes blanches les plus parfaites. Pour leur architecture militaire , ils ont les bois , les toiles & les métaux ; aucun camp Européen n'a des tentes aussi belles ni aussi commodes que les leurs. Pour leur architecture navale , ils ont les bois

de construction , les mâtures , les toiles ,
les chanvres , les goudrons , le bronze ,
le fer & le salpêtre.

Voilà le désert que M. de Volney
donne à défricher à l'industrie Russe &
Autrichienne ; voilà l'Empire qu'il veut
mettre à l'alphabet de la civilisation , &
pour la création duquel il déploie toutes
ses connoissances économiques. Ce luxe
de maximes , qui seroit bon à établir , s'il
étoit question de fonder un nouvel Em-
pire dans les vastes déserts de l'Afrique
ou du Nouveau-Monde , est déplacé ici ,
où il s'agit de la Turquie , d'un Empire
immense , tout fondé , tout prêt , & qui
n'offre que des jouissances immédiates ,
dont un Gouvernement plus éclairé pour-
roit encore augmenter le prix.

Ibidem. « Ce n'est point assez de les
,, avoir réalisés (ces soins) pour une par-
,, tie du pays & des sujets. L'Empire
,, n'étant aux yeux du Législateur qu'un
,, même domaine , la nation n'étant
,, qu'une même famille , il ne doit se

„ départir de son système qu'après l'a-
 „ voir complété pour l'Empire & pour
 „ la nation. Tant qu'il reste des terres
 „ incultes , tout bras , employé à d'au-
 „ tres travaux , est dérobé au plus utile :
 „ tant qu'une famille manque du nécessai-
 „ re , nul autre n'a droit d'avoir le superflu.
 „ Sans cette égalité générale , un Em-
 „ pire , partie en friche & partie cultivé ,
 „ un peuple , partie riche & partie pau-
 „ vre , partie barbare & partie policé ,
 „ offrent un mélange choquant de luxe
 „ & de misère , & ressemblent à ces
 „ charlatans ridicules , qui portent du
 „ galon & des bijoux avec des haillons
 „ sales & des bas percés ».

Mais M. de Volney conçoit-il possible
 l'existence d'un Empire dans lequel il
 n'y ait pas un arpent de terre inculte ,
 où tous les habitans soient également
 riches , également civilisés , d'où l'on ait
 banni les tempêtes , les orages , les grêles ,
 les inondations , les sécheresses , les mau-
 vaises récoltes , les débouchés difficiles

& pénibles aux denrées de certaines provinces , les vices du Gouvernement , les écoles de l'administration , les guerres , les passions humaines ; où l'ont ait , en un mot, fixé toutes les vicissitudes qui amènent la pauvreté générale ou partielle de l'Etat, ou celle des individus ? Une société pareille pourroit-elle même subsister ? L'Histoire fait-elle mention de quelqu'Etat ancien ou moderne , dans lequel la population & la culture aient été portés à leur plus haut période , où tous les habitans aient joui d'une égale aisance , où l'on n'ait pas vu sans cesse la misère à côté de l'opulence , & la pénurie la plus affreuse à côté du plus indécemment superflu , où il n'y ait pas eu une partie de la nation condamnée à travailler pour fournir aux besoins ou au luxe de l'autre ? Les Grecs , les Romains , les Perses , les Macédoniens , les Peuples qui ont eu le plus de puissance , de splendeur , de gloire & de prospérité , n'avoient-ils point de terres en friche ni de citoyens pauvres & malheureux ? La France

même qui, suivant ce que dit M. de Volney, page 135, a un sixième de ses terres incultes, & le reste mal cultivé; la France, dont les Provinces fourmillent de pauvres, où le voyageur à chaque poste voit sa voiture entourée de mendiants, de cultivateurs misérables qui lui demandent l'aumône; la France, dont la capitale même, ce réservoir de l'opulence, dans lequel viennent refluer toutes les richesses de l'Etat, ce creuset dans lequel viennent s'épurer tous les arts & toutes les connoissances humaines, voit régner la plus affreuse misère dans ses environs, & renferme dans son sein, si l'on en croit les renseignemens de la Police, plus de quarante mille habitans qui ne savent chaque jour où ils pourront trouver leur subsistance; la France, dis-je, n'est pas moins malgré tout cela l'Empire le plus peuplé, le plus fertile, le plus policé, le plus éclairé & le plus puissant de l'Europe. Parce que Bordeaux est entouré de landes incultes, faudroit-il abandonner le commerce

merce de cette florissante ville pour aller les cultiver ? Et une politique sage ne doit-elle pas faire toujours marcher de front l'agriculture & le commerce ?

Page 102. « Ce n'est donc que lorsque
 » la culture a atteint son comble, qu'il
 » est permis de détourner les bras super-
 » flus vers les arts d'agrément & de luxe.
 » Alors le fonds étant acquis, l'on peut
 » s'occuper à donner des formes; alors
 » aussi s'opère un changement dans le
 » goût & les mœurs d'une nation. Jusques-
 » là, l'on n'aimoit que la quantité, l'on
 » commence de goûter la qualité: bientôt
 » la délicatesse prend la place de l'abon-
 » dance; au bœuf entier du repas d'A-
 » chilles, succèdent les petits plats d'Al-
 » cibiade; à la bure pesante & roide,
 » l'étoffe chaude & légère; au logis rus-
 » tique, aux meubles grossiers, une maison
 » élégante & un ameublement recherché;
 » alors, par ordre successif & par grada-
 » tion, naissent les uns des autres les arts
 » utiles, les arts agréables, les beaux-arts:

» alors paroissent les Fabricans de toute
 » espèce, les Négocians, les Architectes,
 » les Sculpteurs, les Peintres, les Musi-
 » ciens, les Orateurs, les Poètes ».

Et tels sont précisément tous les degrés par lesquels les Turcs ont déjà passé, la progression, la marche graduelle qu'ils ont déjà suivie; leur culture doit être regardée comme suffisante, puisqu'après avoir fourni à tous leurs besoins, elle leur laisse encore un grand superflu à mettre en commerce & à vendre aux nations étrangères, & cette abondance a enfanté chez eux tous les arts utiles & agréables. Ils ont une cuisine peut-être moins délicate, mais aussi compliquée que la nôtre, des vêtemens plus riches & peut-être aussi élégans dans leur genre, des maisons aussi-bien décorées, aussi richement meublées, quoique dans un goût différent. Ils ont toutes sortes de Fabricans, des Négocians opulens, des Architectes, des Sculpteurs & des Peintres, moins habiles que les nôtres,

parce que leur religion leur interdit le portrait, l'histoire, toute représentation de figures humaines, & ne leur laisse que les fleurs & les ornemens qu'ils emploient suivant leur goût dans la décoration des édifices, les broderies, les dessins des étoffes, & la ciselure des métaux. Ils ont tous nos instrumens de musique, & aucune connoissance de l'harmonie, mais un chant mélodieux & touchant. L'éloquence est chez eux un talent naturel. Ils parlent une des plus belles langues du monde, & leurs beaux esprits savent en tirer le plus grand parti, & en faire sentir toutes les finesse. Il n'y a chez aucune nation des proverbes aussi spirituels ni des conteurs aussi agréables que les leurs. Ils ont des Poètes très-incorrections, mais dont l'imagination vive & brillante produiroit des chefs-d'œuvre, si elle avoit des modèles. Ainsi, quoi qu'en puisse dire M. de Volney, il n'y a rien, je le répète, à créer en Turquie; il n'y a qu'à perfectionner. Tous les arts y sont déjà établis, mais

n'y ont pas atteint encore le degré de perfection où les ont portés les Européens.

Page 103. « Les Rois , ajoute M. de
» Volney , sont trop pressés de jouir : à
» peine le sol qui les entoure est-il dé-
» friché , qu'ils veulent avoir un faste &
» une puissance , &c. ».

Page 104. « Mais l'Empereur & l'Im-
» pératrice sont trop éclairés sur les vrais
» principes du Gouvernement , pour se
» livrer à ces illusions dangereuses. De-
» venus maîtres de contrées célèbres , ils
» ne se laisseront point séduire par l'appât
» d'une fausse gloire ; & parce qu'ils pos-
» séderont les champs de la Grèce & de
» l'Ionie , ils ne croiront pas pouvoir
» tout-à-coup en relever les ruines , ni
» ressusciter le génie des anciens âges ; ils
» savent de quelles circonstances poli-
» tiques l'état moral que nous admirons
» fut accompagné ; ils savent qu'alors que
» la Grèce produisoit les Phidias & les
» Praxitèle , les Pindare & les Sophocle ,

» les Thucidide & les Platon , alors le
 » petit territoire de Sparte nourrissoit
 » quarante mille familles libres , les arides
 » côteaux de l'Attique étoient couverts
 » d'oliviers , les champs de Thèbes , de
 » moissons ; en un mot , la terre regor-
 » geoit de population & de culture ».

Mais de bonne foi, est-ce des Russes ,
 auxquels les champs de la Grèce & de
 l'Ionie écherroient pour lot dans son
 plan de partage de l'Empire Ottoman ,
 est-ce des Russes , que M. de Volney ose
 attendre l'observance des maximes éco-
 nomiques dont il fait un si éloquent éta-
 lage ? Des Russes qui se sont permis les
 arts de luxe avant ceux de première né-
 cessité ; des Russes qui , tandis que les
 deux tiers de leur Empire sont encore en
 friche & ne présentent que d'épaisses &
 noires forêts , habitées par des animaux
 sauvages & des bêtes féroces , tandis que
 le peuple chez eux est encore malheu-
 reux & serf , ont une Capitale & une
 Cour , qui égalent & effacent peut-être

en faste , en luxe , en magnificence , toutes celles de l'Europe ? des Russes , enfin , qu'il nous a dit , à la page 43 , être enflammés du desir de boire les vins de Ténédos , de Chio , de Morée , de piller les caffetans de soie , brodés en or & en argent , les châles de Cachemire , les ceintures de mousseline , les poignards damasquinés , les pelisses & les pipes des Ottomans. M. de Volney les verroit , s'ils effectuoient la conquête de l'Empire Turc , se hâter de perfectionner tous les arts qu'ils y trouveroient établis , & presser toutes leurs jouissances. Ils voudroient avoir des Phydias & des Praxitèles , des Pindares & des Sophocles , des Thucydides & des Platons ; & les Grecs leur en donneroient.

Page 105. « Pour rallumer le flambeau
 » du génie & des arts , il faut lui redon-
 » ner les mêmes alimens. Les arts n'é-
 » tant que la peinture & l'imitation des
 » riches scènes de l'état social & de la
 » nature , on ne les excite qu'autant

» qu'on les environne de leurs modèles ».

Le germe du génie & des arts n'est point entièrement étouffé chez les Grecs ; il n'est pas nécessaire de leur rendre les riches scènes de la nature , ils les ont sous les yeux dans les plus beaux pays , sous le plus beau climat de la terre , où la nature se montre dans toute sa pompe & son éclat ; il n'est pas nécessaire de leur rendre les riches scènes de l'état social , ils les voient tous les jours dans une des plus nombreuses sociétés qui existent. Il ne faut que leur rendre les modèles dans tous les genres que leurs ancêtres ont fournis aux siècles passés , présens & à venir , & bientôt ils les imiteront.

Ibidem. « Et tous ces élémens du génie » sont à reproduire dans la Grèce. Il faut » dra repeupler ses campagnes désertes , » rendre l'abondance à ses villes ruinées , » policer son peuple abâtardi , créer en » lui jusqu'au sentiment ; car le sentiment » ne naissant que de la comparaison de

» beaucoup d'objets déjà connus , il est
 » foible ou nul dans les hommes ignorans
 » & grossiers ».

M. de Volney espère sincèrement que les Russes apporteront le sentiment chez les Grecs ; que des peuples échappés des glaces du Nord viendront apprendre à sentir à des peuples échauffés par le soleil de l'Orient. Il a oublié, sans doute, ce qu'a dit Montesquieu , *qu'il faut écorcher un Russe pour lui donner du sentiment* (1). Il est bien plus naturel de penser que c'est en Grèce où les Russes viendroient chercher le sentiment, s'ils parvenoient à la conquérir.

Page 106. « Enfin , ajoute-t-il , pour
 » ressusciter les Grecs anciens , il faudra
 » rendre des mœurs aux Grecs modernes ,
 » devenus la race la plus vile & la plus
 » corrompue de l'univers ».

Et les Russes seront les Apôtres des mœurs chez les Grecs ! Les gens qui ont été , comme moi , témoins de la morale qu'ils ont professée dans l'Archipel quand

(1) Esprit des Loix.

ils y sont venus , des mœurs qu'ils y ont développées , & des leçons qu'ils en ont données aux Grecs insulaires ; ces gens-là, dis-je , auront bien de la peine à croire à un pareil miracle.

Ibidem. « La vie agricole seule opérera » ce prodige ; elle les corrigera de leur » inertie par l'esprit de propriété , des » vices de leur oisiveté par des occupa- » tions plus attachantes ; de leur bigoterie » par l'éloignement de leurs Prêtres , de » leur lâcheté , par la cessation de la ty- » rannie ; enfin de leur improbité , par » l'abandon de la vie mercantile , & la » retraite des villes ».

Les Grecs sont déjà Cultivateurs , Fabricans , Négocians , Navigateurs , Constructeurs ; il n'y a point de peuple plus actif ; ils ont toutes les occupations attachantes qu'on pourroit leur donner. Ils ont la propriété sûre & tranquille de leurs meubles & de leurs immeubles. Leurs Millionnaires jouissent paisiblement de leur fortune. Si les Russes parvenoient à

les conquérir , M. de Volney pense-t-il que le joug de ces nouveaux maîtres leur paroîtroit moins lourd à porter que celui des Ottomans ? Pense-t-il que s'ils subissoient l'esclavage sous lequel gémissent encore tous les peuples soumis à la domination des Russes , ils ne regretteroient pas la liberté & la propriété dont ils jouissent sous celle des Turcs ? Peut-il se persuader que la Russie voudroit commencer de s'aliéner les Grecs , de se rendre odieuse à ses nouveaux sujets , de les soulever peut-être , en leur ôtant leurs Prêtres , en éloignant d'eux les Ministres de la Religion qu'elle professe elle-même ? Peut-il se persuader qu'elle chasseroit tous les Grecs des villes pour les rendre à la campagne , qu'elle leur interdiroit toutes les professions pour les employer uniquement à l'agriculture , qu'elle remettroit à la charrue les Négocians de Smirne & de Salonique , les Fabricans de Constantinople , de Chio , de Brousse & d'Alep , les Patrons de tous les navires , les Arti-

fans de tous les genres ? Ce régime d'administration est trop étrange pour qu'aucun Gouvernement puisse jamais l'adopter.

Page 107. « Ainsi , conclut-il , les véritables intérêts des Puissances nouvelles , loin de contrarier notre commerce , lui seront favorables. En tournant toute leur activité vers la culture , elles procureront à leurs sujets plus de moyens d'acheter , à nous plus de moyens de vendre : leurs denrées plus abondantes nous deviendront moins coûteuses ; nos objets d'industrie pour eux-mêmes seront à meilleur prix que s'ils les fabriquoient de leurs mains ; car il est de fait que des mains exercées travaillent avec plus d'économie de temps & de matières , que des mains novices ».

Si les deux Puissances alliées pouvoient effectuer leur projet de conquête , si elles établissoient dans la Turquie soumise un Gouvernement plus doux & plus éclairé que celui des Ottomans , il arriveroit ce qui est tout simple , que les Laboureurs

cultiveroient leurs champs avec plus de soin , augmenteroient leurs semailles & leurs plantations ; mais que la population croissant en raison de l'agriculture , la consommation augmenteroit dans la même proportion , & l'abondance n'en seroit pas plus grande ; il arriveroit que les Fabricans d'étoffes de soie de Chio voudroient imiter les étoffes de Lyon , que les Fabricans d'Abbas , ou de draps grossiers de Salonique , essayeroient de faire des draps semblables à ceux de Languedoc & de Picardie , & y parviendroient à la fin ; que les Constructeurs renonceroient à leurs saïques , à leurs voliks , à leurs sacolèves , pour donner au commerce & au cabotage des bâtimens de construction Européenne. Il arriveroit enfin que le Gouvernement , parvenu en peu de temps à pouvoir se passer de notre commerce & de notre navigation , nous accableroit de loix prohibitives , pour empêcher notre industrie de venir dans ses Etats rivaliser la sienne. Ce sont-là les principes vrais sur

lesquels il faut asseoir les calculs , & non sur des maximes économiques qui ont en théorie un éclat éblouissant que la pratique fait disparaître.

Page 107. « Mais, pourra-t-on dire ,
 » cela même supposé , notre commerce
 » n'en recevra pas moins une atteinte
 » funeste , en ce que les nouvelles Puissances ne nous accorderoient point des
 » privilèges aussi étendus que la Porte :
 » elles nous traiteront pour le moins
 » à l'égal de leurs propres sujets , &
 » nous serons forcés de partager avec
 » eux l'exploitation de leur commerce.

„ J'avoue qu'après la Porte , nous ne
 „ trouverons point de Gouvernement qui
 „ nous préférant à ses propres sujets , ne
 „ nous impose que trois pour cent de
 „ douanes , pendant qu'il exige d'eux ,
 „ dix pour cent. J'avoue que l'Impératrice & l'Empereur ne souffriront
 „ point , comme le Sultan , que nous
 „ assujettissions , chez nous , leurs sujets
 „ au droit extraordinaire de vingt pour

„ cent , droit qui donnant à nos natio-
 „ naux sur eux un avantage immense ,
 „ concentre dans nos mains l'exploita-
 „ tion de tout le commerce ».

Cet avantage , vraiment immense , n'est pas même le seul. Dans mes remarques sur la *page* 79 , j'ai développé avec le plus grand détail toutes les prérogatives , toutes les faveurs dont l'Empereur Turc nous fait jouir dans ses Etats , & je crois avoir démontré qu'elles sont si nombreuses & si étendues , que rien ne pourroit en racheter la perte , & que nous devons faire usage de tous nos moyens pour les conserver. Tout ce que dit M. de Volney depuis la *page* 108 jusques à la *page* 119 , sur la possibilité de diminuer plusieurs frais dont le commerce du Levant est actuellement chargé , & de corriger plusieurs abus qui en diminuent le fruit , sur l'utilité qu'il y auroit à le faire avec plus d'économie , sur l'exploitation ignorante , moutonnière , mal adroite , négligente , qu'en font nos fac-

teurs en Turquie, sur la modicité des fortunes qu'ils rapportent dans le Royaume, sur l'avantage que nous trouverions à donner la liberté entière au port de Marseille, à permettre aux sujets de la Porte d'y importer leurs marchandises & d'en exporter les nôtres *sous notre pavillon*, à les rendre même nos agens dans le Levant, & à engager, par la liberté du commerce & la tolérance des cultes, les Grecs, les Arméniens, les Juifs de Turquie à venir s'établir en France; tout cela, dis-je, est vrai & bien vu, & mon expérience m'a appris depuis long-temps à penser de même. C'est l'esprit de l'Ordonnance de 1781. Je connois le champ où M. de Volney a recueilli toutes ces idées. La comparaison aussi juste qu'ingénieuse, qu'il a employée à la page 117, *du marchand qui fermeroit son magasin, & qui enverroit ses commis & ses colporteurs en ville proposer ses marchandises aux acheteurs*, est un des meilleurs fruits de sa récolte. Il a assuré-

ment puisé dans une source pure , mais il en a troublé le cristal en associant des erreurs aux vérités limpides qui en découlent. Les conséquences , en effet , qu'il a tirées de ces vérités immuables , sont fausses & erronées. La pratique de tous les principes développés dans ces onze pages , seroit utile dans l'hypothèse de la durée de l'Empire Ottoman , mais deviendroît totalement infructueuse & peut-être désastreuse dans celle de sa destruction. Je n'ai point à combattre les axiomes , mais les corollaires. Allons donc vite à sa conclusion.

Page 119. « Qu'après cela , dit-il les
 » Autrichiens & les Russes conquièrent
 » ou ne conquièrent pas , les deux cas
 » nous sont égaux. S'ils s'établissent en
 » Turquie , nous profiterons du bien
 » qu'ils y feront naître : s'ils ne s'y éta-
 » blissent pas , nous ferons le commerce
 » avec eux , dans la mer Noire & la
 » Méditerranée , & nous devons , à cet
 » égard , seconder les efforts de la Rus-
 sie ,

» sie, pour rendre le Bosphore libre ;
 » car il est de notre intérêt plus que
 » d'aucune autre nation de l'Europe ,
 » d'attirer tout le commerce de cet Em-
 » pire sur la Méditerranée , puisque
 » cette navigation est à notre porte , &
 » que nos rivaux en sont éloignés ».

C'est dans ce paragraphe où est l'erreur. Il ne nous est nullement égal que les Russes & les Autrichiens conquièrent ou ne conquièrent pas. C'est pour nous une différence totale ,

S'ils conquièrent la Turquie, s'ils y apportent sur-tout un Gouvernement plus doux & plus éclairé. 1^o. Les avantages énormes que leur donnera la conquête , nous feront perdre les nôtres. Possesseurs des matières premières, & maîtres d'un peuple spirituel , intelligent , imitateur , qui nous égalisera dans peu , & nous surpassera peut-être en industrie , ils pourront se passer de tous les produits de la nôtre , & nous perdrons notre commerce. 2^o. S'ils ont , comme les Turcs , la bonté

de nous vendre le superflu de leurs denrées brutes, ils ne pousseront certainement pas la complaisance jusques à nous permettre d'aller les chercher ; ils prendront la peine de nous les porter eux-mêmes, & nous perdrons notre marine marchande. 3°. Ils nous permettront bien moins d'être, dans leurs Etats, les voituriers de leur propre commerce intérieur, & nous perdrons notre cabotage. 4°. La perte de cette double navigation entraînera celle de notre marine militaire, en nous ôtant les moyens de former des matelots. 5°. Les Russes & les Autrichiens, bien loin de nous accorder, comme les Turcs, la préférence sur leurs propres sujets, relativement aux droits de commerce, ne nous traiteront pas même au pair, nous accableront de loix prohibitives, qui nous empêcheront de profiter, comme le suppose M. de Volney, du bien qu'ils auront pu faire dans leurs nouvelles possessions, & nous perdrons les avantages de notre état pré-

sent. 6°. Si leur Gouvernement est éclairé, il prendra des mesures certaines pour empêcher les émigrations, dont les Turcs ne s'occupent seulement pas. Si leur Gouvernement est doux, tolérant & humain, les peuples conquis ne seront plus tentés de quitter leur patrie, leurs foyers, les plus beaux pays, le plus heureux climat de la terre, pour aller s'établir sous un ciel étranger; ils ne voudront plus s'exposer aux dangers de la fuite, ni aux hasards de la transplantation. Et si, malgré ces obstacles, nous parvenions à attirer chez nous des Grecs, des Arméniens & des Juifs, ces transfuges devenus nos sujets, & traités comme nous dans les pays conquis, ne pourront plus donner à nos ports avec ceux du Levant des liaisons plus intimes qu'eux-mêmes ne pourront plus conserver. 7°. Les Russes & les Autrichiens, possesseurs d'une infinité de ports dans la mer Noire, l'Archipel, la Méditerranée & l'Adriatique, tous mieux situés, & plus voisins,

que les nôtres de l'Allemagne Orientale , de la Hongrie , de la Bohême , de la Pologne , de l'Italie , porteront le superflu de leurs denrées brutes à tous ces pays-là , deviendront leurs fournisseurs directs , & nous enleveront l'avantage de leur vendre , de la seconde main , les marchandises du Levant. Le port de Marseille , quand même notre Gouvernement lui accorderoit toute la liberté qu'il peut desirer , perdra sa supériorité sur ceux de Gênes , de Livourne , de Naples , de Venise , de Trieste , de Fiume , supériorité de laquelle il n'est point redevable à sa position , mais à la prééminence de notre commerce en Turquie ; & il ne conservera plus qu'un léger avantage de position pour le transport des marchandises du Levant dans le Danemarck , la Suède & la Prusse , qui sont précisément de tous les Etats de l'Europe , ceux qui en consomment le moins.

Si , au contraire , les Russes & les Autrichiens ne conquièrent pas , c'est qu'ils

feront une guerre malheureuse ; s'ils font une guerre malheureuse , ils perdront la communauté de la navigation de la mer Noire , & du passage du Bosphore ; les Russes restitueront en particulier la Crimée & le Couban , les choses seront remises aux termes du traité de Kainardjik , nous conserverons l'intégrité de nos avantages , & nous ne risquerons pas de perdre ceux que les uns , par la propriété de ces deux nouvelles possessions , & tous les deux par l'introduction de leur marine dans la mer Noire , & la liberté du détroit de Constantinople , pouvoient déjà nous enlever ; mais , répliquera M. de Volney , que deviendra l'avantage immense que nous trouverions à pouvoir commercer avec les Russes par la mer Noire ? Il faudra donc y renoncer ; il faudra donc revenir à la pénible & dangereuse navigation de la Baltique , pour laquelle nos Navigateurs ont une répugnance qui ôte toute activité à notre commerce direct , & en donne tous les béné-

fices aux Entremetteurs. Non , aurai-je l'honneur de répondre à M. de Volney ; non, il existe dans l'état actuel , & dans ce moment même , des moyens de nous procurer cet avantage ; ces moyens me sont connus ; ils sont compliqués , mais faciles ; ils sont subordonnés à des événemens ; mais qu'il n'est ni impossible , ni même difficile de maîtriser. La perte seule de l'instant où l'on peut les mettre en usage pourroit nous les enlever. Si je me doutois que les Ministres du Roi ne les vissent pas , ce qui est dans l'ordre des impossibles , mon zèle pourroit me porter à les leur faire appercevoir ; mais je ne les dévoilerai jamais au Public.

Page 120. M. de Volney termine son ouvrage par l'examen de divers projets présentés au Gouvernement par quelques personnes qui , prenant pour donnée l'impossibilité de mettre obstacle à la révolution , & d'empêcher le mal qu'elle pourroit nous faire , ont voulu démontrer au Ministère que l'intérêt de la France exi-

geoit qu'elle prît part à l'évènement , qu'elle réunît ses armes à celles des deux Empires alliés , & s'emparât de la Morée & de Candie , ou de Candie seule , ou de Chypre , ou enfin de l'Egypte. Il rejette les premiers comme indignes de fixer l'attention ; & il discute le dernier avec beaucoup de sagesse. Il développe dans cette discussion des idées saines , justes , précises , & qui prouvent qu'il a bien vu un pays sur lequel il a écrit un livre infiniment estimable , & qui a reçu de tout le Public des applaudissemens mérités. Je n'ai pas la plus petite observation à faire sur tout ce morceau , le seul de l'ouvrage dans lequel mon opinion est parfaitement conforme à la sienne. Mais je remarque qu'il est suivi d'un sermon très-éloquent & très-pathétique , sur les maux qu'ont fait aux hommes la soif des conquêtes & la fureur du commerce , & que ce sermon , dans lequel sont déployés tous les principes , tous les axiomes des Economistes , auroit dû être

adressé aux Autrichiens & aux Russes plutôt qu'à nous. C'étoit à ces deux Puissances qu'il falloit prêcher cette doctrine, au lieu de les encourager, dans tout le cours de l'ouvrage, à suivre avec persévérance, le projet le plus beau, le plus glorieux, *le plus capable d'enflammer l'imagination, de reconquérir la Grèce & l'Asie, de chasser de ces belles contrées des barbares conquérans, d'indignes maîtres ! d'établir le siège d'un Empire nouveau dans le plus heureux site de la terre, de compter parmi ses domaines les pays les plus célèbres, & de régner à la fois sur Bysance & sur Babylone, sur Athènes & sur Ecbatanes, sur Jérusalem, sur Tyr & Palmire.*

Il ne me reste plus à examiner que le dernier résultat de l'ouvrage de M. de Volney, & le résumé de toutes ses propositions.

Page 131. « Ainsi, me dira-t-on, il » faudra rester spectateurs paisibles des » succès de nos voisins, & de l'agrandissement de nos rivaux. Oui, sans

» doute , il le faut , parce qu'il n'est que
 » ce parti d'utile & d'honnête ; il est
 » honnête , parce que rompre soudain
 » avec un allié pour devenir son plus
 » cruel ennemi , est une conduite lâche
 » & odieuse ; il est utile , que dis-je ,
 » il est indispensable ».

Si M. de Volney est bien pénétré de ces principes , pourquoi dit-il , à la *page* 69 , que nous aurions dû développer , sans cesse vis-à-vis des Turcs , le sentiment de force & de supériorité , & les traiter avec la dernière rigueur ? à la *page* 65 , que dès l'instant où la Russie commença de s'élever , nous aurions dû y voir notre alliée naturelle ? à la *page* 70 , que nous eussions dû dédaigner l'alliance de la Porte , & y substituer celle de la Russie ? à la *page* 75 , que la combinaison de donner au petit-fils de l'Impératrice le Trône de Constantinople , est de toutes , la plus désirable , & que nous devons la favoriser ? à la *page* 119 , que nous devons seconder les efforts de

la Russie, pour rendre le Bosphore libre ? Pourquoi toute la seconde division de son ouvrage a-t-elle constamment pour but de persuader à la France qu'elle doit concourir au succès de l'entreprise des Russes & des Autrichiens ? Est-ce demeurer *spectateur paisible* d'une querelle, que de se réunir à l'un des deux partis contre l'autre ? N'est-ce pas *rompre avec un ancien allié* que de l'abandonner, de contracter alliance avec ses ennemis qu'on suppose implacables, & de favoriser les projets qu'ils ont formés pour son entière destruction ?

Ibidem. « Dans les circonstances présentes, il nous est de la plus étroite »
 » nécessité de conserver la paix ; elle »
 » seule peut réparer le désordre de nos »
 » finances : le moindre effort nouveau, »
 » la moindre négligence, peuvent troubler la crise que l'on tâche d'opérer, »
 » & d'un accident passager, faire un mal »
 » irréremédiable ».

Des démonstrations vigoureuses pré-

viennent souvent une guerre : souvent des négociations adroites , faites dans un instant favorable , y suppléent , & donnent le même résultat. D'ailleurs , il n'est pas bien décidé que la guerre augmente toujours le désordre intérieur : elle est souvent un moyen de le réparer. Les Anglois ont usé quelquefois de cette pratique avec le plus grand succès. Les membres de la famille la plus désunie , se rapprochent & se réunissent , quand il s'agit de repousser l'ennemi commun.

Page 132. « Ne perdons pas de vue
» qu'un ennemi jaloux & offensé nous
» épie : évitons donc toute distraction
» d'entreprises étrangères ».

Et si cet ennemi nous attaque , s'il nous interdit le commerce de l'Inde , s'il nous en chasse entièrement , faudra-t-il aussi le laisser faire ?

Ibidem. « Rassemblons toutes nos forces & toute notre attention sur notre
» situation intérieure : rétablissons l'ordre

» dans nos finances : rendons la vigueur
 » à notre armée : réformons les abus de
 » notre constitution : corrigeons dans
 » nos loix la barbarie des temps qui les
 » ont vu naître : par-là , & par-là seule-
 » ment , nous arrêterons le mouvement
 » qui déjà nous entraîne ; par-là nous
 » régénérerons nos forces & notre consis-
 » tance , & nous deviendrons supérieurs
 » aux révolutions externes que le cours
 » de la nature amène & nécessite ».

Ce n'est jamais par son intérieur que
 peut périr un Etat aussi robuste que la
 France ; tous les maux , tous les défor-
 dres du dedans sont faciles à réparer
 avec d'aussi immenses ressources. Les rap-
 ports externes , l'oppression étrangère peu-
 vent seuls entraîner sa ruine.

Ibidem. « Il ne faut pas nous abuser ;
 » l'état des choses qui nous environnent ne
 » peut pas toujours durer : le temps pré-
 » pare sans cesse de nouveaux change-
 » mens , & le siècle prochain est destiné

» à en voir d'immenses dans le système
 » politique du monde entier. Le sort n'a
 » pas dévoué l'Inde & l'Amérique à être
 » éternellement les esclaves de l'Europe.
 » L'affranchissement des colonies An-
 » gloises a ouvert pour le Nouveau-Monde
 » une carrière nouvelle ; & plutôt ou plus
 » tard , les chaînes qui le tiennent af-
 » servi échapperont aux mains de leurs
 » maîtres : l'Inde commence à s'agiter , &
 » pourra se purger bientôt d'une tyrannie
 » étrangère ».

Si ces prédictions se réalisent , si les
 Américains secouent le joug des Euro-
 péens ; si les Indiens les chassent de l'Inde ,
 nous demeurerons toujours , à l'époque
 de cet événement , au pair de tous nos
 rivaux ; nous conserverons toujours sur
 eux nos avantages en Europe , & la per-
 spective de la perte prochaine de nos pos-
 sessions & de notre commerce dans l'Inde
 & dans l'Amérique , n'est qu'une raison
 de plus de faire tous nos efforts pour con-
 server notre commerce du Levant ; mais

le résultat de la conquête de l'Empire Ottoman par les Autrichiens & les Russes , seroit bien différent pour nous.

Page 133. « L'invasion de la Turquie » & la formation d'une nouvelle Puissance » à Constantinople , donneront à l'Asie » une autre existence : la fortune des peuples sera changée ; ainsi l'Empire sarracène » que s'étoient fait quelques Etas de l'Europe , fera de toutes parts ébranlé & » détruit. Ils seront réduits à leur propre » terre ».

M. de Volney , qui nous a dit plus haut que l'Espagne & l'Angleterre étoient étrangères à l'invasion de la Turquie , & ne devoient y prendre aucune part (1) , qu'il étoit même égal à la France que les Russes conquièrent ou ne conquièrent pas , & qu'elle devoit demeurer spectatrice tranquille de cette querelle (2) ; M. de Volney , dis-je , convient cepen-

(1) Pages 55 & 56.

(2) Page 119.

dant ici , par une contradiction manifeste ,
 que cet évènement donnera une face nou-
 velle à l'Asie , changera la fortune des
 Etats de l'Europe , ébranlera , détruira
 l'Empire factice que s'étoient fait quel-
 ques-uns d'entr'eux , & les réduira à leurs
 propres terres. Comment peut-il , après
 tout cela imaginer que la France sur-tout ,
 qui a une plus grande fortune à perdre
 qu'aucune autre Puissance , ait intérêt à
 regarder d'un œil tranquille une révolu-
 tion de cette nature , & même à la favo-
 riser ? Il nous fait espérer , à la vérité , que
 « peut-être ce coup du sort qui alarme
 » ces Puissances , en fera-t-il la plus grande
 » faveur ; car alors , dit-il , les sujets de
 » querelles devenus moins nombreux ,
 » rendront les guerres plus rares ; les Gou-
 » vernemens moins distraits , s'occuperont
 » davantage de l'administration intérieure ;
 » les forces moins partagées , se concen-
 » treront davantage , & les Etats ressem-
 » bleront à ces arbres qui , dépouillés par
 » le fer , de branches superflues où s'éga-

» roit la sève , n'en deviennent que plus
 » vigoureux , & la nécessité aura tenu lieu
 » de sagesse ».

Mais nous pouvons juger de la solidité de ce raisonnement par la comparaison de l'état où étoit l'Europe il y a trois siècles , avec son état actuel. M. de Volney soutiendrait-il la thèse , qu'avant la découverte du Nouveau-Monde , & l'établissement des Européens dans les deux Indes , les guerres étoient moins fréquentes , & les motifs qui les suscitent moins nombreux ? que les Etats de l'Europe étoient plus puissans & plus robustes , & les peuples plus fortunés ? & voudrait-il mettre la France de Charles VII en parallèle avec la France de Louis XIV ?

Page 134. « Dans cette révolution , il
 » n'est aucun peuple qui ait moins à perdre que nous ; car nous ne sommes ni
 » épuisés de population , ni languissans
 » d'inertie , comme le Portugal & l'Espagne , ni bornés de terrain & de moyens
 » comme l'Angleterre & la Hollande.
 » Notre

» Notre sol est le plus riche & l'un des
 » plus variés de l'Europe ; nous n'avons ,
 » il est vrai , ni coton , ni sucre , ni café ,
 » ni épiceries ; mais l'échange de nos
 » vins , de nos laines , de nos objets d'in-
 » dustrie , nous en procurera toujours en
 » abondance ».

Mais quand les Autrichiens & les Russes ,
 maîtres de la Grèce & de l'Asie mineure ,
 cultivant mieux la vigne , travaillant avec
 plus d'art l'incomparable raisin du Le-
 vant , & donnant plus de soin à l'éduca-
 tion de leurs troupeaux , inonderont l'Eu-
 rope de vins plus délicieux , la couvriront
 de laines plus belles , & meilleures que les
 nôtres ; quand l'agriculture perfection-
 née dans leurs immenses possessions les
 mettra à même de se passer de toutes nos
 denrées brutes ; quand notre industrie éga-
 lisée , surpassée par la leur , n'aura plus
 de productions à leur fournir ; quand ,
 n'ayant plus d'objets d'échange à leur
 offrir , nous n'en pourrons plus retirer
 aucun d'eux ; quand le manque de travail

& d'alimens aura entraîné la chute de nos manufactures, occasionné l'évasion de familles innombrables d'Artisans & d'Ouvriers qui passeront chez les Conquérans, & emporteront avec elles leurs générations futures & leur industrie ; quand le manque de débouché de nos denrées aura diminué notre culture, & par une fuite nécessaire, notre population, nos richesses & nos forces militaires ; quand nous aurons perdu notre commerce & notre marine, dont il est l'aliment & le soutien ; quand enfin nous n'aurons plus de vaisseaux pour écarter les ennemis de nos côtes, plus de troupes suffisantes pour garder nos places de guerre & nos frontières, & nous défendre des invasions par terre ou par mer ; quand, dis-je, toutes ces choses, qui sont dans l'ordre des possibilités & même des vraisemblances, seront arrivées ; si le cours de la nature venoit à placer sur le Trône de Constantinople un Prince qui eût cette ambition, dont on a vu des exemples, de parvenir

à la Monarchie universelle ; ou sur les deux Trônes de Russie & d'Autriche deux Monarques qui formassent le projet de partager l'Europe & l'Asie en deux seuls Empires d'Orient & d'Occident : j'oserai demander à M. de Volney s'il nous croiroit fort en sûreté dans notre intérieur , où il nous conseille de nous renfermer & de nous circonscrire.

Page 134. » C'est dans nos foyers,
 » conclut-il , & non au-delà des mers ,
 » que sont , pour nous , l'Egypte & les
 » Antilles. Qu'avons - nous besoin de
 » terre étrangère , quand un sixième
 » de la nôtre est encore inculte , & que
 » le reste n'a pas reçu la moitié de la
 » culture dont il est susceptible ? Son-
 » geons à améliorer notre fortune &
 » non à l'agrandir ; sachons jouir des ri-
 » chesses qui sont sous nos mains , & n'al-
 » lons point pratiquer sous un ciel étran-
 » ger une sagesse dont nous ne faisons
 » pas même usage chez nous ».

Je suis parfaitement de l'avis de M. de Volney sur ce point, & j'en ai fait ma profession de foi publique dans un de mes ouvrages imprimés (1). Je pense, comme lui, que la France ne doit point ambitionner de nouvelles conquêtes, mais je pense en même-temps qu'elle ne doit jamais cesser de veiller à la conservation de sa configuration & de son commerce, qui sont les fondemens inébranlables de son lustre & de sa prospérité ; & bien loin de croire qu'elle doive favoriser la formation de deux colosses, à l'agrandissement desquels M. de Volney tâche de nous persuader que toute l'Europe devroit sourire, je répète ce que j'ai dit dans l'ouvrage que je viens de citer ; que la France doit être, sans cesse, en garde contre les Puissances qui pourroient écorner son arrondissement ou entamer son commerce ; qu'elle doit s'appliquer sans,

(1) Les Numéros, vol. 1, n°. 1.

relâche, à conserver l'intégrité de ses possessions & tous les avantages qui en sont les suites nécessaires ; qu'elle doit même jouer le rôle de conservatrice des possessions des autres, soutenir l'équilibre actuel de l'Europe, duquel elle est le centre & le pivot, & ne pas laisser déranger, à un certain point, ces proportions & cette mesure de puissance des autres Etats, qui lui assurent la prééminence.

J'ai suivi, pas à pas, M. de Volney jusques au dernier terme de sa carrière. J'ai tâché de redresser les jugemens qu'il a hasardés sur les choses qu'il n'a point vues, ceux qu'il a prononcés avec trop d'assurance sur les choses qu'il a mal vues, de relever ses nombreuses contradictions sur les points les plus importants, de démontrer l'inexactitude d'un grand nombre de faits, de détruire les conséquences qu'il en a tirées, & de combattre plusieurs principes généraux, qu'il a pris pour base de ses conjectures. Je n'ai osé

risquer ni bons ni mauvais pronostics sur le sort de l'Empire Turc, parce qu'il dépend des évènements incertains de la guerre, & que je crois plus prudent de l'attendre que de le prédire. M. de Volney regarde la ruine de cet Empire comme assurée & prochaine; je la crois douteuse & éloignée. Il croit toucher au moment de la crise; le lointain la dérobe encore à mes yeux: il pense que, sous le terme de deux campagnes, les Alliés feront sous les murs de Constantinople. Je crois que deux campagnes, dans lesquelles les succès auront seulement été balancés, peuvent épuiser leurs moyens & les forcer à faire la paix. Il voit dans l'Empire Ottoman des symptômes de foiblesse & de décadence, qui sont les présages de sa chute. Il le compare à un arbre antique qui, sous un aspect de verdure & quelques rameaux encore frais, cèle un tronc rongé dans ses entrailles, & qui, n'ayant plus pour soutien que son

écorce, n'attend, pour être renversé, que le premier souffle de la tempête. Il trouve, au contraire, dans l'Empire Russe, une supériorité de force relative, qui annonce de grands accroissemens. Je compare l'Empire Turc à un arbre infiniment robuste, qui pourroit se dessécher sous la main d'un Jardinier négligent & inexpert, & qui, sous celle d'un Cultivateur attentif & habile, peut reprendre, en peu de temps, toute sa sève, sa verdure, sa fraîcheur, & élever sa tête altière par-dessus tous ceux qui l'entourent. Je compare l'Empire Russe à un arbre qui, pour avoir été trop poussé dès sa naissance, peut ne pas arriver à son développement & se dessécher avant le terme. Je pense que, si la prépondérance n'est pas du côté des Turcs, la balance des avantages respectifs est tout au moins en équilibre, & qu'on ne doit pas précipiter un jugement sur deux puissantes nations, au moment où elles mesurent leurs forces dans une

grande querelle, dont le résultat ne peut être décidé que par le sort toujours douteux des combats. M. de Volney a détaillé les raisons qui lui paroissent devoir décider la France à éviter la guerre, *parce qu'entreprise pour le commerce, elle nous coûtera toujours beaucoup plus qu'il ne nous rapporte, & qu'entreprise pour une conquête, elle nous perdra aussi certainement par ses succès, que par son échec.* Je lui ai opposé les raisons qui me semblent devoir déterminer la France à ne négliger aucun des moyens d'empêcher la révolution, *parce qu'en aucun temps, il ne peut convenir ni à elle, ni à aucune Puissance de l'Europe, de laisser élever deux colosses énormes, auprès desquels elles deviendront des Pygmées, parce que les Gouvernemens sages doivent calculer, long - temps à l'avance, la sûreté des Etats, & redouter toujours l'oppression future; parce qu'enfin, dans un siècle où les hommes ne se battent plus*

guères pour la gloire ni pour la Religion, où le flambeau de l'intérêt allume seul le feu de la guerre, où les rappotts mercantiles font les intérêts majeurs, qui agitent tous les cabinets, il nous convient de conserver notre commerce, qui seul peut soutenir notre population, notre industrie, nos arts, nos forces militaires, notre marine & notre prééminence. Mais, me dira M. de Volney, la philosophie & l'humanité sont alarmées : mais, si la révolution s'opère, qu'y gagnera l'espèce humaine ? La résistance des Puissances, qui voudront y mettre obstacle, entraînera de longues & d'horribles guerres qui feront couler des flots de sang : des peuples innombrables ne feront que changer de maîtres : la cupidité des conquérans les dépouillera après les avoir assujettis ; & peut-être, sous ce joug nouveau, ne tarderont-ils pas à regretter la domination de leurs anciens Souverains. La philosophie &

L'humanité reconnoîtront alors , mais trop tard , que la Politique entend souvent mieux leurs intérêts , qu'elles-mêmes ; que , sans fermer l'oreille à leurs préceptes , elle ne les met en pratique qu'après avoir pourvu à la sûreté des Etats qu'elle gouverne ; elles reconnoîtront qu'il faut souvent se soumettre à un moindre mal pour en éviter un plus grand , & verseront des larmes amères d'avoir fait le malheur des hommes.

J'ai rempli ma tâche. Plein d'estime pour la personne & les talens de M. de Volney , j'ai trouvé dans son livre des erreurs capables d'influer sur l'intérêt national : c'étoit pour moi , sous plusieurs rapports , un devoir de les combattre. Si M. de Volney réplique , je ne répondrai plus , parce que j'ai tout dit , & que tout ce qu'il pourra dire encore , ne changera rien à mes opinions , ni aux principes qui en sont la base. Ce n'est pas ici un combat polémique , une

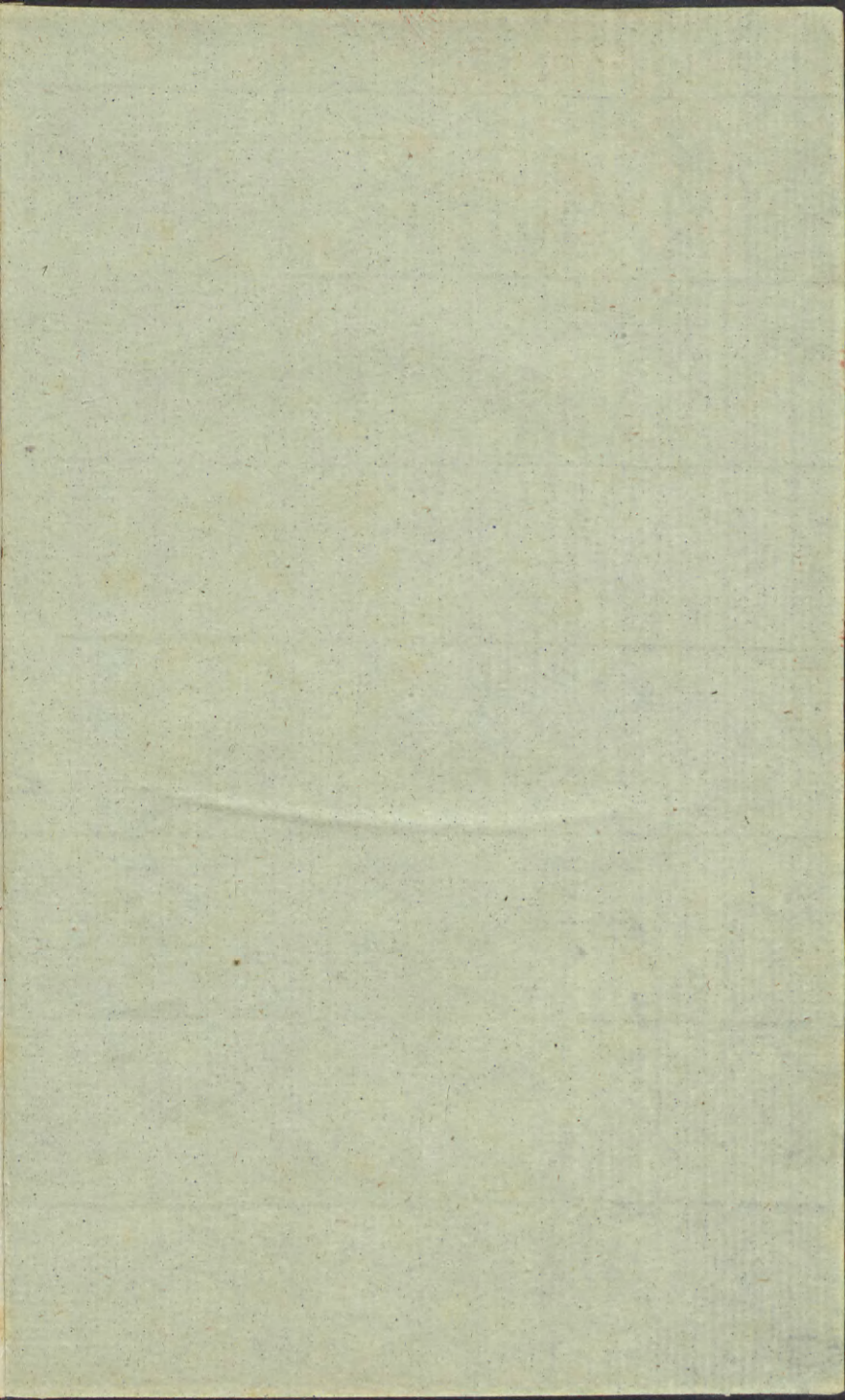
dispute littéraire , faite pour amuser le public ; c'est la discussion des plus grands intérêts , c'est une importante question d'Etat , exposée par M. de Volney au jugement de la nation , de laquelle il falloit que la nation connût le pour & le contre , mais dont la dernière analyse & la solution n'appartiennent qu'au Roi & à ses Ministres.

F I N.



ERRATA.

- PAGE 16, ligne 12, Compagnies de Volontaires Seli-*
tars, lisez Compagnies de Volontaires, les Seliçtars.
- Page 33, ligne 12, la femme ou l'homme de Cour,*
lisez la femme ou l'homme de la Cour.
- Page 45, ligne 2, il croit formement, lisez il croit*
fermement.
- Page 46, ligne 15, le Capitan, lisez le Capitan Pacha.*
- Page 48, ligne 16, qu'ils doivent perdent, lisez qu'ils*
doivent perdre.
- Ibidem, ligne 17, Koni, lisez Konie.*
- Page 51, ligne 8, pronostics, lisez prognostics.*
- Page 68, Ligne 9, qui n'ait produit, lisez deux règnes*
qui n'aient produit.
- Page 71, ligne 8, le Hospodar de Moldavie, lisez le*
Hospodar de Walachie.
- Page 83, ligne 7, dans leur serre natale, lisez dans*
leur terre natale.
- Page 85, ligne 11, les Moldaves, lisez les Walaques.*
- Page 87, ligne 14, Okzakour, lisez Okzakow.*
- Page 90, ligne 15, Perscop, lisez Perecop.*
- Page 97, ligne 14, s'est donné, lisez s'est donnés.*
- Page 99, ligne 5, le Mulphti, lisez le Muphti.*
- Page 102, ligne 20, revient, lisez revient.*
- Page 116, ligne 4, que le Ministre Anglois, lisez que*
le Ministère Anglois.
- Page 118, ligne 19, artêter, lisez arrêter.*
- Page 148, ligne 5, Il croit devoir y persister. lisez S'il*
croit devoir y persister ?
- Page 156, ligne 13, le Ministre Ottoman, lisez le*
Ministère Ottoman.
- Page 258, ligne 11, des bourres de Magnésie, lisez des*
bours de Magnésie.
- Page 259, ligne 24, les bourgs d'Alep, lisez les bours*
d'Alep.



KSIEGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

6144

-KZ

6115-KZ

